SOMMAIRE

A. INTRODUCTION

1° La production en général * 11

2° Rapport général entre production, distribution, échange et consommation 17

3° La méthode de l'économie politique 29

4° Moyens (forces) de production et rapports de production. Rapports de production et de circulation, etc. 39

INTRODUCTION

PRODUCTION, CONSOMMATION, DISTRIBUTION, ÉCHANGE (CIRCULATION).

I. — LA PRODUCTION

Individus autonomes - Idées du XVIIIe siècle

a) Examinons d'abord la production matérielle. De toute évidence, il y a au départ des individus produisant en société, et par conséquent une production socialement déterminée. Cependant le chasseur et le pêcheur isolés et dispersés, dont parlent Smith et Ricardo (1), relèvent simplement de l'imagination. De même, n'en déploie aux historiens de la civilisation, les robinsonnades chères au xviiie siècle n'expriment en aucune manière une réaction contre un raffinement excessif ou un retour à un état naturel mal interprété jusque-là. Même le « Contrat Social » (2) de Rousseau qui, au moyen d'un pacte, établit des rapports et des obligations entre des individus naturellement indépendants, ne repose pas sur un tel naturalisme qui, dans les petites et grandes robinsonnades, n'est qu'apparence purement esthétique. En fait, il s'agit d'anticipations de la « Société bourgeoise » (2a), conçue dès le xviie siècle et progressant à pas de géant vers sa maturité au cours du xviiie siècle. Dans cette société où règne la libre concurrence, l'individu semble affranchi des liens naturels et autres qui, aux époques historiques précédentes, le maintenaient au sein d'un conglomerat humain précis et bien délimité. Cet individu du xviiie siècle est le produit, d'une part, de la dissolution des formes sociales du féodalisme et, d'autre part, des forces productives nouvelles, surgies depuis le xviie siècle. Aux prophètes du xviiie siècle, dont Smith et Ricardo assument encore
toutes les idées, il apparaît comme un idéal qui aurait existé dans le passé. Il n’est pas pour eux le résultat de l’histoire, mais son point de départ. Il n’est pas une création de l’histoire, mais une donnée naturelle, conforme à l’idée qu’ils se font de la nature humaine. Cette mystification a été le fait jusqu’ici de toutes les époques nouvelles. Steuart qui s’oppose, à maints égards, au XVIIIe siècle et, en tant qu’aristocrate, se tient davantage sur le terrain historique, a évité cet enfantillage.

Plus nous remontons dans l’histoire, plus l’individu, et l’individu productif, dépend et fait partie d’un ensemble plus vaste, de la famille d’abord et de manière toute naturelle; puis, de la famille élargie à la tribu; plus tard, des communautés aux structures diverses, nées du heurt et de la fusion des tribus (3). Ce n’est qu’au XVIIIe siècle, dans la «société bourgeoise», que les divers liens sociaux apparaissent à l’individu comme de simples moyens pour atteindre ses buts particuliers, comme une nécessité extérieure. Pourtant, l’époque de ce qui crée cette conception de l’individu isolé est justement celle où les rapports sociaux (devenus généraux à ce niveau) ont atteint leur plus grand développement. Au sens le plus fort, l’homme est un animal politique* (Gr.); il n’est pas seulement un animal social, mais encore un animal qui ne peut s’individualiser que dans la société.

Concevoir que le langage puisse se développer sans individus vivant et parlant ensemble n’est pas moins absurde que l’idée d’une production réalisée par l’individu isolé, en dehors de la société. (Ce fait exceptionnel peut certes arriver à un civilisé échouant dans quelque contrée sauvage et possédant virtuellement les forces de la société). Il est inutile de nous arrêter plus longtemps sur ce point. Nous n’aurions même pas eu le soulever, si ce genre de fadaise, qui avait un sens et une raison d’être chez les hommes du XVIIIe siècle, n’avait été réintroduit avec le plus grand sérieux en pleine économie moderne par Bastiat, Carey, Proudhon (4), etc. Proudhon, entre autres, se plaît à faire l’analyse histo-

(*) Nous introduisons dans notre édition les abréviations suivantes correspondant aux citations et passages rédigés par Marx dans une autre langue que l’allemand : Angl. (Anglais), Fr. (Français), Lat. (Latin), Gr. (Grec). Quand il s’agit de simples expressions, voire de mots étrangers, nous avons préféré, pour faciliter la lecture du texte, les traduire en français sans autre indication. (V.d.T.)

rico-philosophique d’un phénomène économique dont il ignore la genèse historique, en recourant à la mythologie: tout élaborée, l’idée vient à l’esprit d’Adam ou de Prométhée, après quoi elle est introduite dans le monde, etc. Rien de plus fastidieux ni de plus stérile que les lieux communs d’une imagination chimérique.

Eternisation des rapports historiques de production. — Production et distribution en général. — Propriété.

Lorsque nous parlons de production, il s’agit donc toujours d’une production à un niveau de développement déterminé de la société, d’une production d’individus vivant en société. Il pourrait donc sembler que, pour parler de production, il faille suivre les différentes phases du développement historique, ou annoncer d’emblée que nous parlons de telle ou telle époque historique bien déterminée, par exemple de la production bourgeoise moderne qui représente, au fond, notre sujet.

Mais il se trouve que toutes les époques de production ont certains points et traits communs. Si nous admettons que la production en général est une abstraction, il faut reconnaître cependant que c’est une abstraction raisonnable, puisqu’elle souligne et précise effectivement les points communs, et nous épargne donc la répétition. Toutefois, ces caractères généraux ou points communs, dégagés par comparaison s’articulent dans la réalité de manière très diverse et se déploient en faisceaux originaux. Certains points sont de toutes les époques, d’autres sont communs à quelques-unes seulement. Tel point se retrouve à la fois dans l’époque la plus moderne et la plus ancienne. Sinon, aucune production ne serait concevable. Certaines lois régissent à la fois les langues très évoluées et d’autres qui le sont moins, mais si elles se développent, c’est à cause des éléments qui ne sont pas généraux et communs. Il est donc indispensable de bien dégager les caractères communs à toute production, ne serait-ce que pour éviter que l’unité résultant du simple fait de l’identité du sujet — l’humanité — et de l’objet — la nature — ne fasse oublier les différences fondamentales.

Toute la sagesse des économistes modernes qui assurent que les rapports sociaux actuels sont éternels et harmonieux n’est qu’une forme de cet oubli. Il ne peut
y avoir production que s’il y a instrument de production, cet instrument ne serait-il que la main; la production est nécessairement aussi le fruit du travail accumulé dans le passé, ne serait-ce que sous la forme de l’habileté acquise et concentrée dans la main de l’homme primitif du fait de la répétition des gestes. Le capital est, entre autres choses, un instrument de production, et aussi du travail passé, objectivité. Le capital est donc un rapport général et éternel de la nature, à condition, bien sûr, que l’on néglige ce qui est spécifique, à savoir l’élément qui fait de cet instrument de production et de ce "travail accumulé" du capital. C’est ainsi que Carey prétend que toute l’histoire des rapports de production a été faussée par de malveillants gouvernements.

De toutes façons, il n’y a ni production en général ni production générale. La production est soit une branche productive particulière (par exemple l’agriculture, l’élevage, la manufacture), soit l’ensemble. Cependant, l’économie politique n’est pas la technologie.

Nous analyserons ultérieurement le rapport entre les caractères généraux de la production à un niveau social donné et les formes particulières de la production.

Enfin, la production n’est pas seulement une branche particulière, elle constitue toujours un corps social déterminé, un sujet social, qui agit dans un ensemble plus ou moins vaste, plus ou moins riche, de branches productives. Nous n’avons pas encore à étudier ici le rapport entre l’analyse scientifique et le mouvement de la réalité; la production en général; les branches particulières de la production; la production dans son ensemble.

Il est de bon ton d’aborder l’économie politique avec une introduction générale sur la « Production » (cf. par exemple J. St. Mill dans ses « Principes d’Économie Politique »), c’est-à-dire un chapitre qui traite des conditions générales de toute production. Cette partie générale étudie — ou est censée étudier: 1° les conditions sans lesquelles il ne peut y avoir de production. En fait, c’est une simple énumération des facteurs essentiels de toute production, et on se contente, comme nous le verrons, d’énoncer quelques notions élémentaires qui, à force d’être rabâchées, deviennent de plates tautologies; 2° les conditions qui favorisent plus ou moins la production, par exemple l’analyse d’Adam Smith (5) sur l’état progressif ou stagnant des sociétés. Pour donner un caractère scientifique à ce qui, chez lui, vaut comme un aperçu, il faudrait se livrer à des recherches sur les divers niveaux de productivité atteints au cours de l’évolution de chacun des peuples.

Cette étude déborde largement le cadre de notre sujet; mais dans la mesure où nous pourrons la faire, nous la placerons dans l’analyse de la concurrence, de l’accumulation, etc. En général, la réponse est la suivante: un peuple industriel est à son apogée productive au moment où il est au point culminant de son histoire. En fait, un peuple est à son apogée industrielle quand, pour lui, l’essentiel n’est pas le profit, mais la poursuite du profit (ce qui explique la supériorité des Yankees sur les Anglais). Ou bien: telles races, telles aptitudes, tels climats, telles conditions naturelles (proximité de la mer, fertilité du sol, etc.) sont plus favorables que d’autres à la production. On aboutit alors à cette tautologie: la richesse se crée d’autant plus facilement qu’on dispose d’un plus grand nombre d’éléments subjectifs et objectifs.

Mais, dans cette partie générale, les économistes ne s’intéressent pas qu’à cela. Ils prétendent en effet (cf. Mill (6)) que la production, par opposition à la distribution, etc. est soumise à des lois éternelles de la nature, indépendantes de l’histoire: bonne occasion pour insinuer que les rapports bourgeois sont des lois naturelles et indestructibles de la société conçue in abstracto. Tel est d’ailleurs le but, plus ou moins conscient, de toute la manoeuvre. Dans la distribution, en revanche, les hommes pourraient se permettre toutes sortes de fantaisies.

C’est introduire une coupure brutale entre la production et la distribution, et leur rapport réel. Quoi qu’il en soit, une chose est d’emblée évidente: si différente que soit la distribution aux divers niveaux sociaux, il est possible d’en dégager des caractères communs comme nous le faisons pour la production. Certains s’efforceront ensuite d’effacer ou de confondre toutes les différences historiques en formulant des lois de l’homme en général.

Par exemple, l’esclave, le serf, l’ouvrier salarié reçoivent toutes une quantité de nourriture qui leur permet de subsister en tant qu’esclave, serf ou ouvrier salarié. Qu’ils vivent du tribut, de l’impôt, de la rente foncière, de l’aumône ou de la dîme, le conquérant, le fonctionnaire, le propriétaire foncier, le moine ou le curé, reçoivent eux aussi une portion de la production sociale, mais
elle est déterminée suivant d'autres lois que celles qui s'appliquent à l'esclave, au serf et au salarié.

Les deux principaux points que tous les économistes rangent dans cette rubrique sont : 1° la propriété; 2° la sauvegarde de celle-ci par la justice, la police, etc.

Voici ce que nous répondrons brièvement :

au point 1° : Toute production est appropriation de la nature par l'individu au sein d'une forme sociale déterminée et par le truchement de celle-ci. En ce sens, affirmer que la propriété (appropriation) est une condition de la production est une tautologie. Il serait ridicule d'en faire un point de départ pour passer d'un bond à une forme déterminée de la propriété, par exemple la propriété privée (d'autant que celle-ci implique, comme condition, une forme antagonique : la non-propriété). L'histoire nous montre plutôt que la propriété collective (par exemple, chez les Indiens, les Slaves, les anciens Celtes) représente la forme primitive et qu'elle a joué longtemps un rôle important dans les communautés. Quant à savoir si la richesse se développe mieux sous telle forme de la propriété, ou telle autre, la question ne se pose même pas à ce niveau. Mais c'est pure tautologie de dire qu'il ne saurait être question de production, et par conséquent de société, là où n'existe aucune forme de propriété. Une appropriation qui ne s'appropre rien est une contradicton in sejcto;

au point 2° sur la sauvegarde de la propriété acquise, etc. : Si l'on réduit cette trivialité à son contenu réel, elle nous en apprend plus que n'en savent ceux qui les prêchent, à savoir que toute forme de production crée ses propres rapports juridiques, son propre type de gouvernement, etc. Il faut être bien grossier et confus pour voir des rapports fortuits dans ce qui forme un tout organique et pour ne considérer que les reflets dans les rapports. Ce que les économistes ne perçoivent pas de vue, c'est que la production est plus facile sous la police moderne que sous le régime de la « loi du plus fort » par exemple. Ils oublient seulement que la « loi du plus fort » (Fausstrech de la germanique) fut, elle aussi, un droit, et qu'elle survit sous une autre forme dans leur « État juridique ».

Lorsque les conditions sociales correspondant à une forme déterminée de la production sont en gestation ou à leur déclin, il est naturel que, dans la production, surviennent des troubles, dont l'intensité et les effets sont variables.

En résumé : tous les niveaux de la production ont certains points communs que la pensée retient comme généraux; mais les conditions dites générales de toute production sont des éléments abstraits qui ne permettent pas de saisir tel stade historique réel de la production.

II. — RAPPORT GÉNÉRAL
DE LA PRODUCTION A LA DISTRIBUTION,
L'ÉCHANGE ET LA CONSOMMATION

Avant de poursuivre l'analyse de la production, il est nécessaire d'examiner les différentes rubriques dont l'accompagnent les économistes.

Voilà l'idée toute banale : dans la production, les membres de la société adaptent (produisent, façonnent) les produits de la nature en fonction des besoins humains; la distribution détermine la proportion où l'individu participe à ces produits; l'échange lui fournit les produits qu'il veut obtenir contre la quote-part touchée dans la distribution; enfin, dans la consommation, les produits deviennent objets de jouissance et d'appropriation individuelles.

La production crée les objets correspondant aux besoins; la distribution les répartit selon les lois sociales; l'échange effectue une nouvelle répartition selon les besoins individuels; enfin, dans la consommation, le produit abandonne la sphère sociale pour devenir directement objet et serviteur du besoin de l'individu. La production apparaît ainsi comme le point de départ, la consommation comme le point final, la distribution et l'échange comme le moyen terme qui se dédouble : la distribution ayant sa source dans la société, et l'échange dans les individus.

Dans la production, l'homme s'objective, et dans l'homme * le produit se subjective; dans la distribution,

(*) Dans le texte établi par Kautsky : dans la consommation.

(N.d.T.)
étant immédiatement son contraire. Ainsi donc, il s'opère entre elles un mouvement médiateur : la production est l'intermédiaire de la consommation en créant son objet et en le lui assignant, mais à son tour la consommation est l'intermédiaire de la production en procurant à ses produits le sujet pour lequel ils deviennent produits. C'est seulement dans la consommation que le produit connaît son dernier accomplissement. Un chemin de fer qu'on n'emprunte pas, n'est ni usé ni consommé : c'est un chemin de fer à titre virtuel, et non réel. Sans production, pas de consommation ; mais, sans consommation, pas de production non plus, car la production serait alors inutile.

La consommation crée la production de deux manières :

1° Le produit ne devient réellement produit que dans la consommation. Par exemple : un vêtement ne devient véritablement un vêtement que s'il est porté ; une maison inhabité ne est pas réellement une maison. Contrairement à l'objet qui est dans la nature, le produit ne s'affirme comme tel et ne devient produit que dans la consommation. En absorbant le produit, la consommation y met la dernière touche ; en effet, dans la production, un produit n'est pas seulement une activité objectivée, c'est l'objet d'un sujet actif.

2° La consommation crée le besoin d'une production nouvelle ; c'est la condition subjective et le mobile intime de la production. La consommation anime la production ; elle pose l'objet qui agit comme finalité dans la production. La production fournit, matériellement, l'objet de la consommation, mais il est non moins évident que la consommation pose idéalement l'objet de la production sous forme d'image intérieure, de besoin, de mobile et de but : elle crée les objets de la production sous une forme encore subjective. Sans besoin, nulle production. La consommation reproduit le besoin.

Parallèlement, la production nous montre ceci : 1° Elle fournit à la consommation sa matière. Dépourvue d'objet, la consommation n'existerait pas. C'est dans ce sens que la production engendre la consommation. 2° Mais la production ne fournit pas seulement un objet à la consommation, elle lui donne encore son caractère spécifique, son fini ; alors que la consommation donne son fini au produit en tant que tel, la production donne son fini à la consommation. En effet, l'objet n'est pas un objet quel-

conque, il est bien précis et doit être consommé d'une façon déterminée, imposée par la production elle-même. La faim est la faim ; mais si elle est appétisée avec de la nourriture préparée et mangée à l'aide d'une fourchette et d'un couteau, elle est différente de celle qui est calmée en avalant de la chair crue, déchirée avec les mains, les ongles et les dents. Ce n'est pas seulement l'objet de la consommation, c'est aussi le mode de consommation que la production crée objectivement et subjectivement. La production crée donc le consommateur.

3° La production ne fournit pas seulement une matière au besoin, mais un besoin à la matière. Quand la consommation se dégage de sa spontanéité et de sa barbarie primitives — et le fait de s'y attarder signifie simplement que la production continue de se maintenir au niveau de la barbarie naturelle —, elle est stimulée par l'objet : le besoin éprouvé est dû à la sensation produite par l'objet. Comme tout autre produit, l'objet d'art crée un public sensible à l'art et susceptible d'apprécier le beau. En ce sens, la production crée non seulement un objet pour le sujet, mais encore un sujet pour l'objet.

Elle produit donc la consommation : a) en lui fournissant sa matière ; b) en déterminant le mode de consommation ; c) en suscitant chez le consommateur le besoin de produits qu'elle a d'abord créés matériellement. Elle produit par conséquent l'objet, le mode et l'instinct de la consommation. De son côté, la consommation suscite les penchants du producteur en éveillant chez lui un besoin animé d'une finalité.

Il y a trois séries d'identités entre la consommation et la production :

1° Leur identité est immédiate : la production est consommation et la consommation production, c'est-à-dire production consommatrice, et consommation productive. Les économistes les appellent toutes deux consommation productive, mais ils font encore une distinction. Ils considèrent la première comme reproduction, et la seconde comme consommation productive. Toutes les recherches sur la première ont pour objet le travail productif ou improductif ; sur la seconde, la consommation productive ou non productive.

2° Chacune sert à l'autre de moyen et de médiation. Si l'on peut dire qu'elles sont toutes deux indépendantes, il existe néanmoins entre elles un mouvement de réciprocité qui les fait apparaître comme indispensables
son qu'il affirme que le véritable thème de l'économie moderne n'est pas la production, mais la distribution. C'est ce qui montre, une fois de plus, l'ineptie des économistes qui analysent la production comme une vérité éternelle en reléguant l'histoire dans le domaine de la distribution.

Le rapport entre cette distribution et la production qu'elle détermine se situe manifestement, lui aussi, au sein de la production. Puisque la production part nécessairement d'une certaine distribution des moyens de production, on pourrait prétendre qu'à cet égard au moins la distribution précède la production et en est la condition préalable. La réponse à cette objection, c'est que la production a certes ses conditions et prémisses propres, mais ce sont tout bonnement ses éléments constitutifs. A l'origine, elle peut sembler issues de la nature, mais le processus même de la production les transforme en données historiques : si, pour une période, elles apparaissent comme des conditions naturelles, elles sont pour la suivante le résultat historique de la précédente. Au reste, elles se transforment constamment au sein de la production. C'est ainsi que le machinisme modifie la distribution des instruments de production et celle des produits. La grande propriété foncière moderne est le résultat du commerce et de l'industrie moderne tout autant que de l'application de cette dernière à l'agriculture.

En dernière analyse, les questions soulevées ci-dessus se ramènent toutes à celle-ci : quel est l'effet des conditions historiques sur la production, et quel est le rapport de cette dernière avec l'évolution historique? Tout cela relève manifestement de la discussion et de l'analyse de la production elle-même. Cependant, sous la forme triviale où elles ont été soulevées ci-dessus, on peut les régler assez vite. Pour ce qui est des conquêtes, il y a trois possibilités. Le peuple conquérant impose au peuple vaincu son propre mode de production (ce que les Anglais font de nos jours en Irlande, et à un degré moindre en Inde); ou bien il laisse subsister l'ancien mode de production et se contente de prélever un tribut (à la manière des Turcs et des Romains); ou enfin il y a une interaction qui donne naissance à une forme nouvelle, une synthèse (ce qu'on réalise les conquêtes germaniques dans certains pays). Dans tous les cas, ce qui est déterminant pour la nouvelle forme de distribution,

c'est le mode de production, que ce soit celui du peuple conquérant, du peuple soumis ou celui qui résulte de la combinaison des deux. Bien que la distribution apparaisse comme la condition préalable de l'ère productive nouvelle, elle est donc le fruit de la production, non seulement de la production historique en général, mais d'une production historique bien déterminée.

En dévastant la Russie, les Mongols, par exemple, opéraient en fonction de leur production — l'élevage du bétaï — qui exigeait de vastes espaces inhabités. La production traditionnelle des barbares germains, qui vivaient isolément à la campagne, était l'agriculture exercée par les serfs; ils purent d'autant plus facilement soumettre les provinces romaines à leurs conditions que la concentration de la propriété foncière y avait déjà ruiné irrémédiablement les rapports agraires romains.

On a dit souvent, et à tort, qu'à certaines périodes on ne vivait que de pillage. Mais encore faut-il avoir quelque chose à piller, c'est-à-dire une production. Au demeurant, le mode de pillage lui-même est déterminé par le mode de production. Une nation qui pratique la spéculation en bourse ne se pille pas comme une nation de vachers (10a).

C'est dans la personne même de l'esclave qu'on rattache l'instrument de production. Mais il faut que la structure productive du pays qui profite du rapt admette le travail esclavagiste, ou (comme en Amérique du Sud (11), etc.) il faut créer un mode de production approprié à l'esclavage.

Des lois peuvent perpétuer dans certaines familles la propriété d'un instrument de production, mettons la terre. Mais elles ne prennent de signification économique que si la grande propriété foncière est en harmonie avec la production sociale, comme c'est le cas en Angle-terre. En France, on pratiquait déjà la petite agriculture malgré la grande propriété foncière: aussi cette dernière fut-elle morcelée par la Révolution. Mais les lois peuvent-elles perpétuer le parcellement des terres? Il nous faut donc examiner l'influence qu'exercent les lois sur le maintien des rapports de distribution, et par suite leur effet sur la production.
c) ÉCHANGE ET CIRCULATION

Échange et production

La circulation proprement dite, ce n'est qu'un moment déterminé de l'échange, ou bien c'est l'échange considéré dans son ensemble.

L'échange n'est manifestement qu'un facteur de la production lorsqu'il sert d'intermédiaire à la production et à la distribution (elle aussi déterminée par la production) d'une part, et à la consommation d'autre part, cette dernière étant tout autant un élément de la production.

1° Il est évident que l'échange d'activités et d'aptitudes au sein de la production, relève directement d'elle et en constitue un facteur essentiel. 2° Il en va de même de l'échange des produits qui permet de réaliser le produit achevé, destiné à la consommation directe. À cet égard, l'échange est inclus dans la production. 3° Ce qu'on appelle l'exchange entre dealers (12), l'échange entre marchands, est, de par son organisation et de par l'activité productive qu'elle représente, entièrement déterminé par la production. C'est seulement au dernier stade, lorsque le produit s'échange pour être directement consommé, que l'échange semble indépendant et extérieur à la production, et pour ainsi dire indifférent à son égard.

Mais remarquons que : 1° il n'y a pas d'échange sans division du travail, naturelle ou produite par l'histoire; 2° l'échange privé implique la production privée; 3° l'intensité de l'échange tout comme son extension et sa structure sont déterminées par le développement et l'organisation de la production. Par exemple : l'échange entre la ville et la campagne; l'échange à la campagne, à la ville, etc. Ainsi donc, la production englobe et détermine directement l'échange sous toutes ses formes.

Nous ne conclurons pas pour autant que la production, la distribution, l'échange et la consommation sont identiques, mais que chacun d'eux est l'élément d'un tout et représente la diversité au sein de l'unité.

Lorsqu'elle a une forme contradictoire, la production déborde aussi bien son propre secteur étroit que les autres éléments de l'ensemble. C'est à partir d'elle que le processus recommence sans cesse. Il est évident que l'échange et la consommation ne sauraient être l'élément prédominant. Il en est de même de la distribution des produits. La distribution des agents productifs n'est qu'un élément de la production. En conséquence, telle production détermine telle consommation, telle distribution et tel échange ainsi que tous les rapports déterminés entre ces divers éléments. Certes, au sens étroit, la production est, elle-même, déterminée par les autres éléments. Ainsi, lorsque s'élargit le marché, c'est-à-dire la sphère des échanges, la production augmente de volume et se diversifie. La production se modifie en même temps que la distribution, lorsque le capital se concentre ou que la répartition des habitants entre ville et campagne se modifie, etc. Enfin, les besoins de la consommation influent sur la production.

Il y a interaction de tous ces facteurs : c'est le cas de tout ensemble organique.

III. — LA MÉTHODE
DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE

Lorsqu'on étudie l'économie d'un pays, on examine d'abord sa population : comment elle est divisée en classes et répartie entre ville et campagne; on poursuit par l'hydrographie, les différentes branches de production, l'exportation et l'importation, la production et la consommation annuelles, les prix, etc.

Il peut sembler de bonne méthode de commencer par la base solide qu'est le réel et le concret, bref d'aborder l'économie par la population qui constitue la racine et le sujet de tout le processus social de production. Toutefois, à y regarder de plus près, on s'aperçoit que c'est une erreur. La population est une abstraction, si je néglige par exemple les classes dont elle se compose. A leur tour, ces classes sont vides de sens si j'ignore les éléments sur lesquels elles reposent, par exemple le travail salarié, le capital, etc. Ces derniers supposent l'échange, la division du travail, les prix, etc.

Si donc je commençais tout simplement par la population, j'aurais une vision chaotique de l'ensemble. Mais si je procédais d'une analyse de plus en plus poussée, j'en viendrai à des notions de plus en plus simples : en partant du concret dont j'aurais la perception, je
passerais à des abstractions de plus en plus minces pour aborder aux catégories les plus simples. A ce point, il faudrait refaire le voyage en sens inverse pour arriver de nouveau, enfin, à la population. Mais, cette fois, je n’aurais pas une idée chaotique du tout, mais un riche ensemble de déterminations et de rapports complexes.

Historiquement, telle est la première démarche de l’économie politique à sa naissance. Les économistes du xvième siècle, par exemple, commencent toujours par un ensemble vivant, mettons la population, la nation, l’État, plusieurs États, etc. Mais ils finissent toujours par découvrir, au moyen de l’analyse, un certain nombre de rapports généraux abstraits qui sont déterminants, tels la division du travail, l’argent, la valeur, etc. Dès que ces catégories ont été plus ou moins élaborées et abstraits, ils échafaudent les systèmes économiques qui, à partir de notions simples — tels le travail, la division du travail, le besoin, la valeur d’échange — , s’élèvent jusqu’à l’État, l’échange entre les nations et le marché mondial. C’est manifestement la méthode scientifique correcte.

Le concret est concret, parce qu’il est la synthèse de nombreuses déterminations, c’est l’unité de la diversité. Pour la pensée, il est un processus de synthèse et un résultat, et non un point de départ. A nos yeux il est le point de départ de la réalité, et donc aussi de l’intuition et de la représentation. Dans le premier cas, la pleine conception se dilue en notions abstraites; dans le second, les notions abstraites permettent de reproduire le concret par la voie de la pensée. Hegel a sombré dans l’illusion de concevoir le réel comme le résultat de l’idée qui se concentre sur elle-même, s’approfondit et se meut d’elle-même, alors que la méthode qui consiste à s’élérer de l’abstrait au concret est, pour la pensée, la manière de s’approprier le concret, de le reproduire sous la forme du concret pensé. Mais ce n’est, en aucune manière, le procès de genèse du concret lui-même. En effet, la catégorie économique la plus simple, mettons la valeur d’échange, suppose une population, et celle-ci produit dans des conditions déterminées; elle suppose en outre un certain type de famille, de commune ou d’État, etc. Elle ne peut exister que sous forme d’un rapport unilatéral et abstrait au sein d’un ensemble concret, vivant et déjà donné.

Cependant, comme catégorie, la valeur d’échange a une existence antédiluvienne.

La conscience philosophique est ainsi faite que la pensée conceptive est pour elle l’homme réel; le réel devient ainsi le monde conçu: le mouvement des catégories apparaît donc à cette conscience comme un véritable acte de production qui reçoit une simple impulsion de l’extérieur, — et elle trouve que c’est bien dommage. C’est ainsi que le mouvement des catégories a pour résultat le monde. C’est juste, mais c’est une simple faute, — dans la mesure où la totalité concrète, puisqu’elle est totalité pensée ou représentation intellectuelle du concret, est le produit de la pensée et de la représentation. Mais elle n’est nullement le produit du concept qui s’engendrerait lui-même, qui penserait en dehors et au-dessus de la perception et de la représentation: elle est le produit de l’élabores des concepts à partir de la perception et de l’intuition. Ainsi, la totalité, qui se manifeste dans l’esprit comme un tout pensée, est un produit du cerveau pensant qui s’approprie le monde de la seule façon possible. L’appropriation pratique et intellectuelle du monde par l’art et la religion est toute différente.

Tant que l’esprit a une activité purement spéculative et théorique, le sujet réel subsiste de manière autonome, en dehors de l’esprit. C’est pourquoi, dans la méthode théorique aussi, il faut que le sujet — la société — agisse constamment sur l’esprit en tant que donnée préalable.

Mais ces catégories simples n’ont-elles pas une existence indépendante, historique ou naturelle, antérieure aux catégories plus concrètes? Ça dépend (Fr). Hegel, par exemple, a raison de commencer la philosophie du droit par la possession, le plus simple des rapports juridiques du sujet. En effet, il n’existe pas de propriété avant la famille ou les rapports de domination et de servitude, qui sont des rapports bien plus concrètes. Il faudrait ajouter cependant qu’il existe des familles et des communautés tribales qui ne connaissent que la possession, et non la propriété. En ce qui concerne la propriété, la catégorie la plus simple est donc le rapport de simples communautés familiales ou tribales. Dans une société plus avancée, elle apparaîtra comme le rapport le plus simple d’une organisation développée. Mais on présuppose toujours le sujet concret dont le rapport
passerait à des abstractions de plus en plus minces pour aboutir aux catégories les plus simples. À ce point, il faudrait refaire le voyage en sens inverse pour arriver de nouveau, enfin, à la population. Mais, cette fois, je n’aurais pas une idée chaotique du tout, mais un riche ensemble de déterminations et de rapports complexes.

Historiquement, telle est la première démarche de l’économie politique à sa naissance. Les économistes du xviie siècle, par exemple, commencent toujours par un ensemble vivant, mettons la population, la nation, l’Etat, plusieurs Etats, etc. Mais ils finissent toujours par découvrir, au moyen de l’analyse, un certain nombre de rapports généraux abstraits qui sont déterminants, tels la division du travail, l’argent, la valeur, etc. Dès que ces catégories ont été plus ou moins élaborées et abstraites, ils échafaudent les systèmes économiques qui, à partir de notions simples — tels le travail, la division du travail, le besoin, la valeur d’échange —, s’élevent jusqu’à l’Etat, l’échange entre les nations et le marché mondial. C’est manifestement la méthode scientifique correcte.

Le concret est concret, parce qu’il est la synthèse de nombreuses déterminations, c’est l’unité de la diversité. Pour la pensée, il est un processus de synthèse et un résultat, et non un point de départ. À nos yeux il est le point de départ de la réalité, et donc aussi de l’intuition et de la représentation. Dans le premier cas, la pleine conception se dilue en notions abstraites ; dans le second, les notions abstraites permettent de reproduire le concret par la voie de la pensée. Hegel a sombré dans l’illusion de concevoir le réel comme le résultat de la pensée qui se concentre sur elle-même, s’approfondit et se meut d’elle-même, alors que la méthode qui consiste à s’élever de l’abstrait au concret est, pour la pensée, la manière de s’approprier le concret, de le reproduire sous la forme du concret pensé. Mais ce n’est, en aucune manière, le procès de genèse du concret lui-même. En effet, la catégorie économique la plus simple, mettons la valeur d’échange, suppose une population, et celle-ci produit dans des conditions déterminées ; elle suppose en outre un certain type de famille, de commune ou d’Etat, etc. Elle ne peut exister que sous forme d’un rapport unilatéral et abstrait au sein d’un ensemble concret, vivant et déjà donné.

Cependant, comme catégorie, la valeur d’échange a une existence antédiluvienne.

La conscience philosophique est ainsi faite que la pensée conceptive est pour elle l’homme réel ; le réel devient ainsi le monde conçu : le mouvement des catégories apparaît donc à cette conscience comme un véritable acte de production qui reçoit une simple impulsion de l’extérieur, — et elle trouve que c’est bien dommage. C’est ainsi que le mouvement des catégories a pour résultat le monde. C’est juste, mais c’est une simple tautologie, — dans la mesure où la totalité concrète, puisqu’elle est totalité pensée ou représentation intellectuelle du concret, est le produit de la pensée et de la représentation. Mais elle n’est nullement le produit du concept qui s’engendrerait lui-même, qui penserait en dehors et au-dessus de la perception et de la représentation : elle est le produit de l’élaboration des concepts à partir de la perception et de l’intuition. Ainsi, la totalité, qui se manifeste dans l’esprit comme un tout pensé, est un produit du cerveau pensant qui s’approprie le monde de la seule façon possible. L’appropriation pratique et intellectuelle du monde par l’art et la religion est toute différente.

Tant que l’esprit a une activité purement spéculative et théorique, le sujet réel subsiste de manière autonome, en dehors de l’esprit. C’est pourquoi, dans la méthode théorique aussi, il faut que le sujet — la société — agisse constamment sur l’esprit en tant que donnée préalable.

Mais ces catégories simples n’ont-elles pas une existence indépendante, historique ou naturelle, antérieure aux catégories plus concrètes ? Ça dépend (Fr.). Hegel, par exemple, a raison de commencer la philosophie du droit par la possession, le plus simple des rapports juridiques du sujet. En effet, il n’existe pas de propriété avant la famille ou les rapports de domination et de servitude, qui sont des rapports bien plus concrètes. Il faudrait ajouter cependant qu’il existe des familles et des communautés tribales qui ne connaissent que la possession, et non la propriété. En ce qui concerne la propriété, la catégorie la plus simple est donc le rapport de simples communautés familiales ou tribales. Dans une société plus avancée, elle apparaîtra comme le rapport le plus simple d’une organisation développée. Mais on présuppose toujours le sujet concret dont le rapport
des Physiocrates. On peut dire qu'on venait simplement de trouver l'expression abstraite du rapport le plus simple et le plus ancien de la production humaine, la catégorie valable dans toutes les formes de société. C'est apparemment juste, mais en réalité faux. En effet, l'indifférence à tout type particulier de travail suppose qu'il existe un ensemble très diversifié des modes concrets du travail, et qu'aucun d'eux ne prédomine sur les autres. Ainsi donc, les abstractions les plus générales ne surgissent qu'avec le développement concret le plus riche, et c'est alors que la grande masse, ou la totalité des éléments, se réduisent à une même unité. C'est alors seulement qu'on cesse de le concevoir sous une forme particulière.

Au demeurant, cette abstraction du travail tout court n'est pas seulement le résultat intellectuel d'une totalité concrète de travaux : l'indifférence à tout type déterminé de travail répond à une forme de société, dans laquelle les individus passent avec facilité d'un travail à un autre et considèrent comme fortuit — et donc indifférent — le caractère spécifique du travail. Non seulement sur le plan des catégories, mais dans la réalité même, le travail y est devenu le moyen de produire la richesse en général, et il a cessé de se confondre avec l'individu pour former un tout particulier.

Cet état de choses atteint son plus grand développement dans la forme la plus moderne des sociétés bourgeoisées : aux États-Unis. C'est donc là seulement que la catégorie abstraite du « travail », « travail en général », travail sans phrase (Fr.), point de départ de l'économie moderne, devient vraie dans la pratique. Ainsi l'abstraction la plus simple, placée par l'économie politique moderne au premier rang et exprimant un rapport ancestral valable pour toutes les formes de société, n'est pratiquement vraie, dans toute son abstraction, que comme catégorie de la société la plus moderne.

On a pu dire que l'indifférence à tout travail déterminé qui, aux États-Unis, est le produit de l'histoire, se manifeste, chez les Russes par exemple, comme une disposition naturelle. Mais la différence est considérable entre des barbares qui se prêtent à n'importer quelle tâche, et des civilisés qui s'emparent eux-mêmes à tout. De plus, cette indifférence à tout travail déterminé signifie que lesRusses restent soumis traditionnellement à un travail bien déterminé auquel, selon toute apparence, ne peuvent les arracher que des événements extérieurs.

Cet exemple de travail montre d'une manière frappante que les catégories les plus abstraites, bien que valables pour toutes les époques, en raison de leur abstraction, n'en sont pas moins, si abstraites soient-elles, le produit de conditions historiques et ne sont pleinement valables que dans les limites de celles-ci.

La société bourgeoise est l'organisation historique de la production la plus développée et la plus diversifiée qui soit. Les catégories qui expriment les rapports de cette société et assurent la compréhension de ses structures, nous permettent en même temps de saisir la structure et les rapports de production de toutes les sociétés passées, sur les ruines et les éléments desquelles elle s'est édifiée et dont certains vestiges, non encore dépassés, continuent à subsister en elle, tandis que certaines virtualités, en se développant, y ont pris tout leur sens. L'anatomie de l'homme donne la clé de l'anatomie du singe. Les virtualités qui annoncent une forme supérieure dans les espèces animales inférieures, ne peuvent être comprises que lorsque la forme supérieure elle-même est enfin connue.

C'est ainsi que l'économie bourgeoise nous donne la clé de l'économie antique, etc, mais nullement à la manière des économistes qui effacent toutes les différences historiques et voient la forme bourgeoise dans toutes les formes sociales. On peut comprendre le tribut, la dîme, etc., quand on connaît la rente foncière, mais il ne faut pas les identifier. Au reste, comme la société bourgeoise demeure une forme antagonique de l'évolution, certains rapports appartenant à des sociétés antérieures ne se retrouveront en elle que tout à fait étouffés ou même travestis ; c'est le cas de la propriété communale.

Ainsi donc, si les catégories de l'économie bourgeoise possèdent une vérité pour toutes les autres formes sociales, cela n'est vrai que cum grano salis. Elles peuvent les contenir sous une forme développée, étiolée, caricaturée, etc., mais la différence demeure essentielle. Si l'on invoque l'évolution historique c'est en général pour affirmer que la dernière forme de société n'est que l'aboutissement des sociétés passées qui sont autant d'étapes conduisant à elle. On les connaît donc toujours de façon partielle. La société n'est pas capable de faire
sa propre critique, sauf dans des conditions bien déterminées (mais laissais de côté les périodes historiques qui se considèrent elles-mêmes comme décadentes). La religion chrétienne ne put contribuer à l'intelligence des mythologies antérieures qu'après avoir accompli, à certains égards, pour ainsi dire virtuellement (Gr.), sa propre critique. De même, l'économie politique bourgeoise ne parvint à comprendre les sociétés féodale, antique, orientale que le jour où la société bourgeoise commença sa propre critique. Quand l'économie bourgeoise ne s'identifie pas purement et simplement au passé en fabriquant une mythologie, sa critique des sociétés antérieures, et notamment du féodalisme contre lequel la bourgeoisie eut à lutter directement, ressemble à la critique du paganisme par le christianisme, ou encore à celle du catholicisme par le protestantisme.

En ce qui concerne les sciences historiques et sociales, il faut retenir que le sujet — ici la société bourgeoise moderne — est donné à la fois dans la réalité et dans l'esprit. Les catégories expriment donc des formes et des modes de l'existence, et souvent de simples aspects de cette société, de ce sujet : du point de vue scientifique, son existence est antérieure au moment où l'on commence à parler d'elle en tant que telle (ceci est vrai aussi des catégories économiques). C'est une règle à retenir, car elle nous apporte des éléments essentiels pour le plan de notre étude.

Apparemment, il semblerait naturel de commencer notre analyse par la rente foncière et la propriété terrienne, puisqu'elles sont liées à la terre, source de toute production et de toute existence, donc à l'agriculture, première activité productive de toutes les sociétés plus ou moins stables. Or rien ne serait plus faux. Dans toutes les formations sociales, c'est une production déterminée qui assigne à toutes les autres leur rang et leur importance : les rapports essentiels jouent un rôle déterminant vis-à-vis des autres. On obtient ainsi un éclairage général qui baigne toutes les couleurs et en modifie la tonalité particulière ; autrement dit, chaque éther détermine le poids spécifique de chacune des formes d'existence.

Prenons l'exemple des peuples de bergers (les peuples de chasseurs et de pêcheurs se trouvent en deçà du point où commence effectivement l'évolution) : ils connaissent une forme sporadique d'agriculture, détermi-
sa propre critique, sauf dans des conditions bien déterminées (mais laissons de côté les périodes historiques qui se considèrent elles-mêmes comme décadentes). La religion chrétienne ne put contribuer à l'intelligence des mythologies antérieures qu'après avoir accompli, à certains égards, pour ainsi dire virtuellement (Gr.), sa propre critique. De même, l'économie politique bourgeoise ne parvint à comprendre les sociétés féodale, antique, orientale que le jour où la société bourgeoise commença sa propre critique. Quand l'économie bourgeoise ne s'identifie pas purement et simplement au passé en fabriquant une mythologie, sa critique des sociétés antérieures, et notamment du féodalisme contre lequel la bourgeoisie eut à lutter directement, ressemble à la critique du paganisme par le christianisme, ou encore à celle du catholicisme par le protestantisme.

En ce qui concerne les sciences historiques et sociales, il faut retenir que le sujet — ici la société bourgeoise moderne — est donné à la fois dans la réalité et dans l'esprit. Les catégories expriment donc des formes et des modes de l'existence, et souvent de simples aspects de cette société, de ce sujet : du point de vue scientifique, son existence est antérieure au moment où l'on commence à parler d'elle en tant que telle (cela est vrai aussi des catégories économiques). C'est une règle à retenir, car elle nous apporte des éléments essentiels pour le plan de notre étude.

Apparemment, il semblerait naturel de commencer notre analyse par la rente foncière et la propriété terrienne, puisqu'elles sont liées à la terre, source de toute production et de toute existence, donc à l'agriculture, première activité productive de toutes les sociétés plus ou moins stables. Or rien ne serait plus faux. Dans toutes les formations sociales, c'est une production déterminée qui assigne à toutes les autres leur rang et leur importance ; les rapports essentiels jouent un rôle déterminant vis-à-vis des autres. On obtient ainsi un éclairage général qui baigne toutes les couleurs et en modifie la tonalité particulière ; autrement dit, chaque éther détermine le poids spécifique de chacune des formes d'existence.

Prenons l'exemple des peuples de bergers (les peuples de chasseurs et de pêcheurs se trouvent en deçà du point où commence effectivement l'évolution) : ils connaissent une forme sporadique d'agriculture, déterminée pour la propriété foncière. Celle-ci est collective, et elle le reste, dans la mesure où ces peuples sont attachés à leurs traditions : c'est le cas de la propriété communale des Slaves. Chez les peuples qui, comme dans l'antiquité et le féodalisme, pratiquent surtout l'agriculture sédentaire — marquant ainsi un progrès important —, la structure de l'industrie et les formes de propriété correspondantes dépendent plus ou moins du caractère de la propriété foncière : ou bien l'industrie dépend entièrement de l'agriculture, comme chez les anciens Romains, ou bien elle demeure liée à la ville l'organisation et les rapports de la campagne, comme au moyen âge. Quand il n'est pas simplement du capital monétaire, le capital a, au moyen âge, le caractère de la propriété foncière dans les métiers artisanaux traditionnels. C'est l'inverse dans la société bourgeoise : l'agriculture devient de plus en plus une simple branche de l'industrie, et elle est entièrement dominée par le capital. Il en va de même pour la rente foncière.

Dans toutes les formes de société où domine la propriété foncière, le rapport avec la nature est prépondérant. Sous le règne du capital, la prépondérance passe à l'élément social créé au cours de l'histoire. On ne peut comprendre la rente foncière sans le capital, mais on comprend ce dernier sans la rente foncière. Le capital est la force économique qui domine tous les rapports bour geois. Il est à la fois le point de départ et le point d'arrivée : il faut donc l'expliquer avant la propriété foncière. Puis, lorsqu'on aura examiné les deux, on étudiera leurs rapports mutuels.

On commettrait une erreur, si on établissait la succession des catégories économiques dans l'ordre de leur influence historique. Tout au contraire, leur ordre est déterminé par leurs rapports au sein de la société bourgeoise moderne. On obtient alors exactement l'inverse de leur ordre naturel ou de l'ordre de leur développement historique. Nous laissons de côté ici les rapports liant historiquement entre elles les conditions économiques des différentes formes successives de la société, ou encore de leur ordre de succession idéal (Proudhon), conception nébuleuse, s'il en est, de l'histoire. Ce qui nous préoccupe ici, c'est leur ordre et leurs rapports dans la société bourgeoise moderne.

Au sein du monde antique, les peuples marchands — Phéniciens et Carthaginois — sont apparus dans toute
cifique, des métaux précieux. La Banque naurait-elle pas tout de même été contrainte d’aggraver ses conditions
d’escompte, au moment même où le « public » avait le
plus pressant besoin de ses services? Les billets uti-
lisés par la Banque pour escompter les traites du
public ne sont actuellement que des assignations sur
l’or et l’argent. Dans l’hypothèse que nous venons de
faire, ce serait des assignations sur le stock de la pro-
duction nationale et la force de travail directement
utilisable: le stock diminuerait donc, et la force de tra-
vel ne pourrait se reproduire que dans des limites plus
étroites et en une période déterminée. En outre, il fau-
drait faire travailler sans relâche la planche à billets,
et en attendre un effet magique.

Alors que déjà la disette de grains et de soie diminue
considérablement la richesse nationale directement
echangeable, voilà que les entreprises de chemin de fer,
des mines, etc. immobilisent cette richesse sous une
forme qui ne fournit aucun équivalent immédiat et l’en-
gloutit donc pour l’heure sans compensation aucune.

La richesse nationale, directement échangeable et en
mesure de circuler, c’est-à-dire susceptible d’être envoyée
à l’étranger, doit donc diminuer! D’un côté, on a une
augmentation vertigineuse des assignations bancaires.
La conséquence immédiate en sera l’élévation du prix des
produits, des matières premières et du travail. De l’autre
côté, on a une chute du prix des assignations bancaires.
La Banque naurait pas augmenté la richesse nationale
d’un coup de baguette magique, elle naurait fait que
dévaloriser ses propres valeurs au moyen d’une opéra-
tion très banale. Cette dévalorisation entraînerait une
soudaine paralysie de la production!

Mais non! s’exclame notre Proudhonien. Notre nou-
veau système bancaire ne se satisferait pas de ce mérite
tout négatif: abolir la couverture métallique, en laissant
subsister tout le reste. Il édifierait de toutes nouvelles
conditions de production, de communication et de dis-
tribution en intervenant sur la base de principes tout
nouveaux. L’instauration des banques actuelles n’a-t-elle
pas révolutionné, elle aussi, en son temps les conditions
de production? Sans la concentration du crédit, sans la
rente de l’Etat que ce nouveau système a opposée à la
rente foncière en même temps qu’il opposait les finances
et l’intérêt de l’argent à la propriété et à l’intérêt de la
terre, bref sans ce nouveau mode de circulation, aurions-

nous pu avoir la grande industrie moderne, les entre-
prises par actions et les mille formes de valeurs en cir-
culation qui sont à la fois les produits et les conditions
de production du commerce et de l’industrie modernes?

Nous touchons ici à la question fondamentale, mais
elle n’a plus de rapport avec la question telle qu’elle
a été posée au départ. En termes généraux, elle se pose
ainsi: est-il possible de changer les rapports de pro-
duction et de distribution en transformant l’instrument
et l’organisation de la circulation? Et en outre: est-il
possible de réaliser une telle transformation de la cir-
culation sans toucher aux rapports actuels de la produc-
tion ni aux rapports sociaux qui en découlent?

Si chacune des transformations de la circulation exige
au préalable des bouleversements dans les conditions
de la production sociale, on voit aussi s’écrouler la
doctrine de ceux qui proposent leurs numéros de vir-
tuosité dans la circulation, afin d’empêcher les change-
ments de nature violente, en faisant de ces changements
non pas la condition préalable, mais le résultat pro-
gressif de la transformation de la circulation.

Si leur prémisse générale est aussi fausse, c’est qu’il
n’ont rien compris au mécanisme interne des rapports
de production, de distribution et de circulation. Histo-
riquement, l’instauration de modes nouveaux de la cir-
culation ne peut donner l’impulsion, puisque les insti-
tuts de crédit modernes furent à la fois la cause et
l’effet de la concentration du capital, dont ils ne repré-
sentent qu’un élément; en outre, la concentration de la
richesse peut être accéléré aussi bien par l’insuffisance
de la circulation (comme dans l’ancienne Rome) que par
les facilités de la circulation.

Au demeurant, il faudrait rechercher (ce qui revient
toujours à soulever la question générale) si des diverses formes
modernes de l’argent, telles la monnaie métallique, le
coisier-monnaie, la monnaie de crédit, et la monnaie-
travail (qui serait une forme socialiste) pouvaient avoir
la même efficacité, si l’on abolissait en elles le rapport
de production qu’exprime l’argent. Enfin, n’est-ce pas
une revendication contradictoire en elle-même que de
vouloir surmonter les conditions substantielles en modi-
fiant formellement un rapport?

Certes, telle forme de l’argent peut, mieux qu’une
autre, répondre aux nécessités de tel niveau de la pro-
duction sociale et en éliminer certains inconvénients.
papier ne sont pas liés au métal-argent, ils ne sont pas légalement échangeables dans les banques. Aucune banque commerciale ne les prête sur traité ; en revanche, le gouvernement les utilise pour ses dépenses. Ils tirent cependant leur dénomination de celle du métal-argent, car un thaler de papier affirme qu'il représente la même valeur qu'un thaler d'argent. En pratique, le thaler de papier cesserait de valoir un thaler de métal et se déprécierait, s'il tombait au-dessous de la valeur indiquée par son titre, si la confiance dans le gouvernement était sérieusement ébranlée, ou si le papier-monnaie dépassait largement les besoins de la circulation. En outre, il serait déprécié si un besoin pressant de métal-argent procurait au métal un privilège vis-à-vis des billets, en ce qui concerne par exemple l'exportation.

La convertibilité en or et en argent mesure donc en pratique la valeur de tout papier-monnaie qui tire sa dénomination de l'or ou de l'argent, et peu importe que les billets soient ou non convertibles légalement. Une valeur nominale ne représente que l'ombre courant après le corps : la convertibilité (échangeabilité) de l'un en l'autre doit démontrer dans les faits qu'ils se recouvrent. Il y a dépréciation, si la valeur réelle descend au-dessous de la valeur nominale. Il y a convertibilité si les deux vont de pair et s'échangent mutuellement.

La convertibilité se constate non pas aux guichets de la Banque, mais dans l'échange quotidien des billets contre le métal, dont ils portent la dénomination. En fait, la convertibilité des billets est déjà menacée dès qu'on ne prétend plus la confirmer par le trafic quotidien dans toutes les parties du pays, mais par des manipulations importantes dans les fonds de la Banque.

Dans les campagnes écossaises, on préfère les billets à la monnaie de métal. Avant 1845, date à laquelle on lui imposa la loi anglaise de 1844, l'Ecosse avait naturellement eu sa part de toutes les crises sociales anglaises et avait même souffert plus que l'Angleterre de certaines d'entre elles, étant donné que l'accaparement des terres s'y développait plus brutalement. Néanmoins, l'Ecosse n'a pas connu de crises monétaires proprement dites (nous négligeons ici quelques rares faillites de banques qui faisaient crédit à la légère). Que la quantité d'argent en circulation fut abondante ou non, il n'y eut ni dépréciation des billets, ni plaintes, ni enquêtes, etc. A nos yeux, l'Ecosse est un exemple significatif pour
démontrer qu'un système monétaire peut s'adapter parfaitement aux conditions présentes et supprimer tous les maux que déploie Darimon tout en respectant la base sociale actuelle. Et justement les contradictions, les antagonismes et l'opposition entre les classes se faisaient alors sentir plus dans ce pays que dans toute autre région du monde.

Darimon et son « maître » et préfacer, Emile Girardin qui comprenait son charlatanisme pratique par un utopisme théorique, agissent de manière caractéristique : ne trouvant pas en Écosse les antagonismes dus aux banques de monopole, telles la Banque d'Angleterre et la Banque de France, ils le cherchent aux États-Unis où, en raison de la charte d'État, le système bancaire n'est libre que sur le papier, puisque la règle n'est pas, dans ce pays, la libre concurrence entre les banques, mais un système fédéral de banques monopolistes. Il est évident que le système monétaire et bancaire d'Écosse représente l'échec le plus sérieux pour les illusions de nos virtuoses de la circulation.

On ne dit pas que la monnaie d'or ou la monnaie d'argent (là où il n'y a pas un double étalon légal) sont dépréciées, lorsque leur valeur change par rapport aux autres marchandises. Pourquoi ? Parce qu'elles tiennent d'elles-mêmes leur dénomination ; parce que leur titre n'est pas celui d'une valeur ; autrement dit, elles ne se mesurent pas d'après une tierce marchandise, mais elles expriment simplement une portion déterminée de leur propre matière : un souverain équivaut à une quantité de tel ou tel poids. Nominalement, l'or ne peut donc pas se déprécier, non parce qu'à lui seul il exprime une valeur authentique, mais parce qu'en tant que monnaie, il n'exprime aucune valeur : il ne fait qu'indiquer la quantité de la matière qu'il est, il exprime quantitativement sa propre substance. (Nous aurons à examiner ultérieurement, si cette marque distinctive de la monnaie d'or ou d'argent est inhérente, en dernière analyse, à toute monnaie.)

Abusés par le fait que la monnaie métallique ne se déprécie pas nominalement, les Darimon et consorts ne voient qu'une face de la crise : la hausse du prix de l'or et de l'argent par rapport aux autres marchandises. Mais il y a l'autre face : la dépréciation de l'or et de l'argent — ou de la monnaie — par rapport à toutes les autres marchandises (à l'exception peut-être
pas lui-même une marchandise particulière, mais le symbole de la marchandise en tant que telle, sa valeur d'échange. Il représente, mettons, le temps de travail en tant que tel, sous forme, soit d'un bout de papier, soit d'un échantillon de cuir représentant une partie aliquote de temps de travail (un tel symbole implique l'accord universel, il est donc un symbole social qui n'exprime effectivement qu'un rapport social). Ce symbole de la valeur d'échange représente les parties aliquote du temps de travail qui sont susceptibles d'exprimer, par un simple calcul, tous les rapports mutuels entre les valeurs d'échange. Ce symbole, signe matériel de la valeur d'échange, est lui-même un produit de l'échange, et n'est en aucune façon la réalisation d'une idée a priori (22). (En fait, la marchandise utilisée comme intermédiaire de l'échange ne se transforme que progressivement en argent, en symbole: mais, par la suite, un autre symbole peut tenir sa place: dès lors, elle est devenue un signe conscient de la valeur d'échange.)

Ce procéd bien simple, le voici: le produit devient marchandise, c'est-à-dire un simple élément de l'échange. La marchandise se convertit en valeur d'échange. Pour s'identifier à la valeur d'échange, elle s'échange contre un signe qui la représente comme valeur d'échange, proprement dite. Étant ainsi devenue valeur d'échange symbolisée, elle peut s'échanger, dans certaines conditions, contre n'importe quelle autre marchandise. Lorsque le produit devient marchandise, et celle-ci valeur d'échange, il a, idéalement d'abord, une double existence. Ce dédoublement idéal entraîne nécessairement que la marchandise se manifeste sous deux formes dans l'échange réel, produit naturel d'une part, valeur d'échange de l'autre. En d'autres termes, sa valeur d'échange acquiert une existence matérielle, distincte du produit.

A titre de valeur d'échange, le produit suppose que la valeur d'échange acquière une existence indépendante et détachée de lui-même. La valeur d'échange, détachée des marchandises et existant à côté d'elles sous forme de marchandise, c'est l'argent. Sous l'angle de la valeur d'échange, toutes les propriétés de la marchandise sont distinctes d'elle et ont une forme d'existence sociale, monétaire, indépendante de sa forme naturelle. (En énumérant les propriétés courantes de la monnaie, nous démontrerons en détail cette affirmation.)

Si changeante soit-elle au cours de l'histoire, la matière dans laquelle s'exprime ce symbole n'est pas sans importance. En se développant, la société élabore à chaque fois ce symbole et la matière qui l'exprime le mieux, et les rejette ensuite au cours de sa progression. A moins d'être arbitraire, un symbole exige que le matériau dont il est fait, remplisse certaines conditions. C'est ainsi que les lettres des mots, les caractères d'écriture, etc. ont une histoire.

La valeur d'échange du produit crée donc l'argent à côté du produit. Il est impossible d'abîmer les implications et les contradictions résultant de l'existence de l'argent à côté des marchandises particulières, en modifiant simplement la forme de l'argent (bien que l'on puisse prévoir les inconvénients propres à une forme inférieure de la monnaie en passant à une forme supérieure). De même, il est impossible d'abîmer l'argent lui-même tant que la valeur d'échange reste la forme sociale des produits. Il est nécessaire de bien s'en rendre compte, si l'on veut s'émouvoir de l'odeh des tâches impossibles et si l'on veut bien connaître les limites dans lesquelles l'exploitation de la production et les conditions sociales correspondantes peuvent être transformées en réformant la monnaie et la circulation.

L'argent peut être: 1° étalon de l'échange de marchandises; 2° moyen d'échange; 3° représentant des marchandises (et donc objet des contrats); 4° marchandise universelle à côté des marchandises particulières. Ces propriétés découlent simplement de ce qu'il est valeur d'échange matérialisée et séparée des marchandises.

La propriété qu'a l'argent d'être la marchandise universelle en face de toutes les autres et l'incarnation de leur valeur d'échange en fait aussi la forme réalisée et toujours réalisable du capital; c'est une forme constamment valable du capital, cette propriété se manifestant dans l'écoulement des métaux précieux: La capital apparaît d'abord historiquement sous la forme de l'argent; c'est ce qui explique qu'il soit lié à l'intérêt et influen sur son taux.

Plus la production se transforme de sorte que chaque producteur de valeurs d'échange dépende de sa marchandise; autrement dit, plus le produit devient valeur d'échange, et celle-ci l'objet immédiat de la production, plus les rapports monétaires se développent en même
temps que les contradictions immanentes à l’argent et aux rapports du produit avec lui-même en tant qu’argent.

La nécessité de l’échange et la transformation du produit en valeur d’échange pure progressent avec la division du travail; autrement dit, à mesure que la production prend un caractère plus social, à chaque acroissement de la puissance de l’argent, le rapport d’échange gagne en force, indépendamment des producteurs. Ce qui apparaissait au début comme un moyen de stimuler la production devient un rapport extérieur et étranger aux producteurs. Plus les producteurs deviennent indépendants de l’échange, plus celle-ci se rend indépendant d’eux, et plus se creuse le fossé entre le produit sous forme matérielle et le produit sous forme de valeur d’échange.

L’argent ne provoque pas ces contradictions ni ces antagonismes : c’est le développement de ces contradictions et de ces antagonismes qui fait apparaître la puissance transcendante de l’argent. (Il faudra analyser en détail comment toutes les conditions se transforment en rapports monétaires : l’impôt en nature devenant impôt en argent, la rente naturelle, rente monétaire, le service militaire, mercenariat, toutes les prestations personnelles prenant la forme monétaire et le travail patriarcal, esclavagiste, servile et corporatif aboutissant au travail salarié pur.)

Le produit devient marchandise et celle-ci valeur d’échange, la valeur d’échange de la marchandise étant sa propriété monétaire immanente. Celle-ci s’en détache pour devenir l’argent et acquérir un mode d’existence social, général, détaché de toutes les marchandises particulières et de leur forme naturelle. Le rapport du produit avec lui-même à titre de valeur d’échange devient donc rapport avec l’argent qui existe indépendamment de lui, autrement dit rapport de tous les produits avec l’argent qui existe à côté d’eux. Comme l’échange réel des produits crée leur valeur d’échange, celle-ci crée l’argent.

[1er échangeabilité de la marchandise contre l’argent]

Le problème suivant se pose donc : l’existence de l’argent à côté des marchandises ne renferme-t-elle pas à l’avance toutes les contradictions propres à ce premier rapport?

La marchandise a d’abord une double existence, celle d’un certain produit de forme naturelle qui contient idéalement (de manière latente) la valeur d’échange, puis celle de la valeur d’échange manifeste (argent) qui s’est dégagée de tout lien avec la forme naturelle de ce produit. La séparation ainsi introduite doit se développer en différence, et cette différence en contradiction et en antagonisme.

La contradiction entre la nature particulière de la marchandise (produit) et sa nature générale (valeur d’échange) fait nécessairement qu’elle existe sous une double forme : marchandise déterminée d’une part, et argent d’autre part. D’emblée, la contradiction entre les propriétés naturelles spécifiques et les propriétés générales et sociales fait que ces deux formes d’existence peuvent ne pas se convertir l’une dans l’autre. La possibilité d’échanger la marchandise devient dans l’argent une chose extérieure, distincte d’elle et ne s’identifie pas immédiatement avec elle. Sitôt que l’argent est devenu une chose extérieure à la marchandise, l’échange de la marchandise contre de l’argent dépend de conditions extrinsèques et incertaines. Dans l’échange, on réclame une marchandise pour ses propriétés naturelles en vue de satisfaire des besoins auxquels elle répond. L’argent, en revanche, n’est que valeur d’échange. Les circonstances décideront si la marchandise s’échangera contre l’argent et donc si elle réalisera sa valeur d’échange. Or, ces circonstances n’ont rien à voir avec la valeur d’échange : elles en sont indépendantes.

L’échangeabilité de la marchandise dépend des propriétés naturelles du produit ; celle de l’argent coïncide avec son existence de valeur d’échange symbolique. Dès lors, il peut arriver que la marchandise, dans sa forme déterminée de produit, ne trouve pas à s’échanger, ni à se convertir en la forme universelle de l’argent. En existant extérieurement sous forme d’argent, l’échangeabilité est distincte de la marchandise et lui est devenue étrangère : il faut donc la remettre à égalité avec elle, puisqu’on l’a rendue inégale. Or, cette mise à égalité dépend de conditions extérieures et contingentes.
L’argent ne peut abolir les difficultés inhérentes au troc qu’en les rendant générales et universelles. De toute nécessité, les éléments séparés par la violence alors qu’ils ne font qu’un, manifestent de façon explosive qu’ils ont été séparés de leur ensemble organique : l’unité se réalise par la violence. Lorsque la coupure antagonique provoque l’explosion, les économistes soulignent l’unité organique et font abstraction de l’aliénation. Leur sagesse d’apologiste, c’est d’oublier leurs propres définitions à tous les moments décisifs.

Tant qu’il est moyen d’échange immédiat, le produit se caractérise de la façon suivante : 1° il est directement lié à sa qualité naturelle, c’est-à-dire qu’il est à tous égards limité par elle. Il peut, par exemple, se détériorer ; 2° il dépend du besoin immédiat qu’autrui éprouve, ou non, de ce, ou de son produit. Lorsque le produit est subordonné au travail, et le travail à l’échange, il arrive un moment où ils se séparent de leur possesseur. C’est pur hasard si, après cette séparation, ils lui reviennent sous une autre forme.


[4e GENÈSE DE LA MONNAIE]

Lorsque la valeur d’échange trouve dans l’argent la marchandise générale, à côté de toutes les marchandises particulières, elle se fixe du même coup dans une marchandise particulière, l’argent (qui a une telle existence à côté de toutes les autres marchandises). Il n’en résulte pas seulement une discordance du fait que l’argent, qui n’existe que dans l’échange, fait face en tant qu’échangeabilité générale à l’échangeabilité particulière des marchandises et l’efface directement, alors qu’ils doivent rester constamment convertibles l’un dans l’autre. L’argent entre encore en contradiction avec lui-même et avec sa fonction, puisqu’il est lui-même une marchandise particulière (même s’il n’est qu’un simple signe). Dans son échange contre d’autres marchandises, il est de nouveau soumis à des conditions d’échange spéciales qui sont en contradiction avec son échangeabilité générale et inconditionnelle. (Nous analyserons plus tard comment l’argent se fixe dans la substance d’un produit particulier, etc.)

A côté de son existence dans la marchandise, la valeur d’échange a donc acquis une existence propre dans l’argent : elle s’est détachée de sa substance parce que la forme naturelle de celle-ci s’opposait à sa forme générale de valeur d’échange. Chaque marchandise est égale (et comparable) à l’autre, sous l’angle de la valeur d’échange (qualitativement : chacune ne fait que représenter un plus ou un moins quantitatif de la valeur d’échange). C’est pourquoi, la valeur d’échange est leur égalité et leur unité, distinctes de leur diversité naturelle. C’est pourquoi, dans l’argent, elle est à la fois leur élément commun, et un tiers vis-à-vis d’elles. Mais, d’une part, la valeur d’échange resterait naturellement à la fois une qualité inhérente aux marchandises et une existence extérieure à elles ; d’autre part, l’argent, devient une marchandise particulière, individuelle à côté des autres marchandises, lorsqu’il cesse d’exister comme propriété et universalité des marchandises. Il se détermine par l’offre et la demande ; il se décompose en diverses sortes de monnaie, etc.

Il est une marchandise comme les autres, en même temps qu’il n’est pas une marchandise comme les autres. Malgré sa fonction générale, il s’échange lui-même comme les autres marchandises. Il est non seulement la valeur d’échange générale, mais une valeur d’échange particulière à côté des autres valeurs d’échange particulières. Une nouvelle source de contradictions surgit dans la pratique. Cet aspect particulier de l’argent se manifeste dans la séparation du commerce de l’argent et du commerce proprement dit.

Voici quelques contradictions immanentes à l’argent : il réalise ses buts en se niant lui-même ; il se rend autonome en face des marchandises ; de moyen, il devient but ; il réalise la valeur d’échange des marchandises en se séparant d’elles ; il facilite l’échange, en le fragmentant ; il surmonte les difficultés de l’échange immédiat de marchandises en les généralisant ; plus les producteurs dépendent de l’échange, plus celui-ci s’en rend indépendant.

(Avant de passer à autre chose, il faudra corriger la manière idéalistique de l’exposé, car elle éveille l’impression qu’il s’agit seulement d’établir des catégories et
alors qu'ils restent indifférents les uns aux autres, —
telle est actuellement la caractéristique de leurs liens sociaux. Ces liens sociaux s'expriment dans la valeur d'échange, car c'est grâce à elle seulement que l'activité, ou le produit, de chaque individu devient pour lui une activité et un produit; l'individu doit créer ce produit général qu'est la valeur d'échange, ou, sous sa forme autonome et individualisée, l'argent. Par ailleurs, le pouvoir qu'exerce un individu sur l'activité d'un autre ou sur la richesse sociale, il le tient de ce qu'il est propriétaire de valeurs d'échange, d'argent. Il a ainsi dans sa poche tout son pouvoir sur la société ainsi que ses relations avec elle. Quels que soient la forme et le contenu particulier de l'activité et du produit, nous avons affaire à la valeur, c'est-à-dire à quelque chose de général qui est négation et suppression de toute individualité et de toute originalité. Au reste, ces conditions diffèrent totalement de celles où l'individu, naturel ou historique, s'étend à la famille et à la tribu (plus tard à la commune) et se reproduit directement dans la nature, où il a une activité productive et une part dans la production liée à une forme déterminée du travail et du produit, son rapport avec les autres hommes étant pareillement déterminé.

Le caractère social de l'activité et du produit ainsi que la participation de l'individu à la production sont, ici, étrangers et réifiés en face de l'individu. Les relations qu'ils entretiennent sont, en fait, une subordination à des rapports qui existent indépendamment d'eux et surgissent du choc entre les individus indifférents les uns aux autres. L'échange universel des activités et des produits, qui est devenu la condition de vie et le rapport mutuel de tous les individus particuliers, se présente à eux comme une chose étrangère et indépendante.

Dans la valeur d'échange, les relations sociales des personnes sont changées en rapport social des objets; la richesse personnelle est changée en richesse matérielle. Tant que la valeur d'échange n'a guère de force sociale et qu'elle est liée à la substance du produit direct du travail ainsi qu'aux besoins immédiats des échanges-tes, la communauté qui relie entre eux les individus reste forte; rapport patriarcal, commune antique, féodalisme, corporations et jurandes. (Cf. mon cahier XII, f. 34 b.) (29). Mais, à présent, chaque individu détient la puissance sociale sous forme d'objet. Il dérobe à la chose cette puissance sociale, car il vous faut l'exercer avec des personnes sur des personnes (30).

Les rapports de dépendance personnelle (d'abord tout à fait naturels) sont les premières formes sociales dans lesquelles la productivité humaine se développe lentement et d'abord en des points isolés. L'indépendance personnelle fondée sur la dépendance à l'égard des choses est la deuxième grande étape: il s'y constitue pour la première fois un système général de métabolisme social, de rapports universels, de besoins diversifiés et de capacités universelles. La troisième étape, c'est la libre individualité fondée sur le développement universel des hommes et sur la maîtrise de leur productivité sociale et collective ainsi que de leurs capacités sociales. La seconde crée les conditions de la troisième. Les structures patriarcales et antiques (ainsi que féodales) tombent en décadence, lorsque se développent le commerce, le luxe, l'argent et la valeur d'échange, auxquels la société moderne a emprunté son rythme pour progresser.

L'échange et la division du travail se conditionnent réciproquement. Étant donné que chacun travaille dans son propre intérêt et que son produit n'est pas créé pour lui-même, il doit avoir recours à l'échange, non seulement pour participer à la capacité générale de production, mais pour transformer son propre produit en moyens de subsistance pour lui. (Cf. mes «Remarques sur l'économie», p. 5 (29).) L'échange médiatisé par la valeur et l'argent implique une dépendance universelle entre les producteurs, en même temps que le complet isolement de leurs intérêts privés et une division pous-sée du travail social dont l'unité et la complémentarité existent dès lors comme un fait naturel et extérieur, indépendant des individus. La tension entre l'offre et la demande, tel est le lien entre les individus indifférents les uns aux autres.

La nécessité de commencer par transformer le produit ou l'activité des individus en valeur d'échange, en argent, afin qu'ils acquièrent et affirment leur puissance sociale sous cette forme matérielle prouve deux choses: 1° que les individus ne produisent plus que pour et dans la société; 2° que leur production n'est pas encore directement sociale ni le fruit de l'association, et que le travail n'est pas réparti de façon communautaire. Les individus restent subordonnés au travail social qui pèse
naton: l'ensemble des rapports de production et de
distribution s'oppose au simple particulier, à tous les
individus, pour se soumettre de nouveau au simple parti-
culier. L'autonomie du marché mondial (où s'insère l'activité de chaque individu) augmente, s'il vous plait,
(Angl.) avec le développement des rapports de l'argent
(valeur d'échange), et vice-versa.

De même, la connexion et la dépendance universelles
da la production et dans la consommation grandissent
avec l'indépendance et l'indifférence des consommateurs
et des producteurs les uns à l'égard des autres: ces
contradictions mènent à la crise, etc.; au cours du déve-
loppement de cette alienation, il arrive que certains
s'efforcent de la dénoncer en restant sur ce terrain lui-
-même.

Les mercuriales, les cours du change, les relations
entre les agents de commerce au moyen de lettres, télé-
grammes, etc. (il va de soi que les moyens de communi-
cation croissent en même temps qu'eux), tels sont les
moyens dont dispose l'individu pour se tenir informé
de l'activité générale, afin d'y conformer la sienne pro-
pre. En d'autres termes, bien que l'offre et la demande,
deviennent forces autonomes, relient les individus entre
eux, chacun cherche néanmoins à savoir où en sont
l'offre et la demande sur le plan universel, et ces conais-
sances acquises modifient à leur tour son comportement
pratique. Bien que sur ce terrain l'alienation ne s'en
trouve pas pour autant abolie, il s'y développe des
rapports et des liaisons susceptibles de causer la de-
struction des anciennes conditions. Il devient possible
d'établir des statistiques générales, etc.

(II faudra développer tout cela sous les rubriques Prix,
offre et demande. Il suffit de remarquer ici que le pan-
orama de l'ensemble du commerce et de la production
tel qu'on l'aperçoit en consultant les mercuriales est un
exemple parfait de l'opposition qui mèse les individus
face à leurs propres échanges et produits figés en un
rapport matérialisé et indépendant. Sur le marché mon-
dial, les liens entre les individus se resserrent, mais ils
se figent en dehors d'eux et ont un caractère autonome:
c'est ainsi que naissent les conditions de leur dépasse-
ment.) C'est la comparaison, au lieu de la communauté
de l'universalité véritables.

On a fait ressortir, non sans raison, la grandeur et
la beauté de l'effort tenté par les individus pour appli-
quér leur science et leur volonté, en un processus
d'échange matériel et spirituel, à ce lien social qui repose
sur lui-même et sur l'indifférence à l'égard des individus.
Certes, ce lien matérialisé est préférable à l'absence de
liens ou à des liens purement locaux, fondés sur la
consanguinité ou sur des rapports de souveraineté et de
servitude.

Il est évident que les individus doivent commencer
par produire leurs rapports sociaux avant de pouvoir
se les soumettre. Mais c'est une ineptie de voir un lien
naturel entre ces simples objets ou de croire que ce lien
est inhérent à la nature des individus et donc indisso-
ciable de celle-ci (contrairement au savoir et au vouloir
réfléchis). Tout cela est le produit du devenir historique
de l'humanité et constitue une phase déterminée de son
developpement. Si ce lien est encore extérieur et auton-
ome vis-à-vis des individus, cela montre simplement
qu'ils en sont encore à créer les conditions de leur vie
sociale, dont ils ne peuvent encore aborder la transfor-
mation. Ces liens naturels qui unissent les individus
correspondent à des rapports de production limités.

Les individus universellement développés n'ont, entre
eux, que les liens sociaux qui naissent de rapports com-
munautaires qu'ils contrôlent collectivement; ces indivi-
dus ne sont pas des produits de la nature, mais de
l'histoire. Pour développer des capacités suffisamment
intenses et universelles et rendre possible une telle indi-
vidualité, il faut au préalable une production fondée sur
la valeur d'échange, afin de créer l'universalité de l'ali-
enation de l'individu vis-à-vis de lui-même et des autres,
en même temps que l'universalité des rapports et des
aptitudes. Dans les périodes antérieures de l'évolution,
l'individu jouit d'une plénitude plus grande justement
parce que la plénitude de ses conditions matérielles n'est
pas encore dégagée, en lui faisant face comme autant de
puissances et de rapports sociaux, indépendants de lui.
Il est aussi ridicule d'aspirer à cette plénitude du
passé (32) que de vouloir en rester au total dénuement
d'aujourd'hui. Aucune conception bourgeoise ne s'est
jamais opposée à l'idéal romantique tourné vers le
passé: c'est donc que celui-ci subsistera jusqu'à la fin
bienheureuse de la bourgeoisie.

(On pourrait illustrer ceci à l'aide du rapport unis-
sant de l'individu à la science.)

La comparaison de l'argent avec le sang — dont le
prétexte est le mot «circulation» — vaut celle de Ménénius Agrippa pour les patriciens et l’estomac. Il est tout aussi faux de comparer l’argent avec le langage : les idées forment un tout avec la parole; on ne peut les en détacher ni considérer qu’elles ont une existence à part, sociale et étrangère au langage. C’est ce qui les différencie des prix dans leur rapport avec la marchandise. Dans le cas où l’on fait circuler et où l’on échange des idées en les faisant passer d’une langue à l’autre, on aperçoit plus clairement l’analogie de ce processus avec celui du prix-marchandise, à condition de remarquer que cette analogie ne vient pas de l’expression de l’idée en une langue, mais en une langue étrangère (33).

La possibilité d’échanger n’importe quel produit, activité et rapport contre autre chose qui peut s’échanger à son tour contre n’importe quoi, sans distinction aucune; autrement dit, le développement des valeurs d’échange et des rapports monétaires correspond à une vénaîété et une corruption générales. La prostitution universelle — ou si l’on veut s’exprimer plus poliment : le principe général d’utilité — est une phase nécessaire de l’évolution sociale des dispositions, facultés, capacités et activités humaines. Shakespeare décrit admirablement l’argent comme ce qui pose l’égalité de l’inégalité (34). Il n’est pas de véritable soif de richesse sans l’argent : toute autre accumulation ou soif d’accumuler a un caractère naturel et limité par les besoins d’une part, et par la nature finie des produits de l’autre (sacra auri fames) (35).

(Le développement de l’argent suppose manifestement des conditions générales, différentes de lui.)

Les rapports sociaux qui engendrent un système encore peu développé de l’échange, des valeurs et de l’argent, ou qui correspondent à un faible niveau de leur développement, laissent apercevoir ce fait : bien que les rapports soient de caractère personnel, les individus n’entrent en relation mutuelle que sous une forme déterminée, en tant que seigneurs et vassaux, propriétaires terriens et serfs, membres d’une caste, citoyens d’un État, etc.

Dans les rapports monétaires et dans le système d’échange développé (et la démocratie renforce cette apparence), les liens de dépendance personnelle se rompent et tombent en pièces ainsi que les différences de race, de culture, etc. : les liens personnels deviennent une affaire personnelle. Les individus sont libres d’entrer en heurt et d’échanger dans un climat de liberté : ils semblent indépendants (cette indépendance n’est d’ailleurs qu’une illusion, et il serait plus juste de l’appeler indifférence). Dès lors, ils sont tout simplement abstraits de leurs conditions d’existence et des rapports dans lesquels ils nouent contact entre eux (c’est ce qui montre bien que ces conditions sont parfaitement indépendantes des individus); bien que produites par la société, elles apparaissent comme des conditions naturelles; en d’autres termes, elles échappent au contrôle des hommes.

Ce qui apparaît, dans le premier cas, comme une limitation de l’individu par un autre, est dans le second cas la limitation objective de l’individu par des conditions indépendantes de lui et ayant leurs propres lois. (Le simple particulier ne peut se dégager de ses déterminations personnelles, mais il peut surmonter des rapports extérieurs et s’en rendre maître, c’est pourquoi sa liberté parait plus grande dans le second cas. Cependant, un examen attentif de ces rapports et de ces conditions révèle qu’il est impossible à la masse des individus d’une classe, etc. de les surmonter, à moins de les abolir. À l’occasion, un individu peut en venir à bout ; mais la masse leur reste soumise ; d’ailleurs son existence même exprime déjà la subordination des individus à ces conditions).

Ainsi donc, au lieu d’éliminer les « rapports de dépendance », ces rapports extérieurs ne font que les généraliser : ils développent la base universelle de ces rapports de dépendance personnels (36). Ici aussi, les individus ne peuvent entrer en contact avec les autres que sous une forme déterminée.

Les rapports réifiés de dépendance révèlent que les rapports sociaux — donc les conditions de production — sont autonomes en face des individus apparemment autonomes.

Contrairement aux rapports de dépendance personnels, où un individu est subordonné à un autre, les rapports réifiés de dépendance éveillent l’impression que les individus sont dominés par des abstractions, bien que ces rapports soient, en dernière analyse, eux aussi, des rapports de dépendance bien déterminés et dépouillés de toute illusion. Dans ce cas, l’abstraction, ou l’idée, n’est rien d’autre que l’expression théorique des rapports...
[MONNAIE DE COMPTE]

La détermination de l'argent en tant qu'étalon, et de la marchandise en tant que prix trouve sa meilleure illustration dans la différence entre l'argent réel et l'argent de compte. En tant qu'étalon, l'argent sert toujours de monnaie de compte, en tant que prix, la marchandise n'est qu'idéalement convertie en argent.

L'évaluation de la marchandise par le vendeur, l'offre faite par l'acheteur, les comptes, obligations, rentes, inventaires, etc., bref tout ce qui annonce et précède l'acte matériel du paiement, doit s'exprimer en monnaie de compte. L'argent réel n'intervient que pour réaliser les paiements et solder (liquider) les comptes. Si j'ai 24 livres 12 sous à payer, la monnaie de compte présente 24 unités d'une espèce et 12 d'une autre, alors que je paierai en réalité avec deux pièces : une pièce d'or valant 24 livres et une pièce d'argent valant 12 sous. La masse totale de l'argent réel a nécessairement des limites dans les besoins de la circulation. La monnaie de compte est un étalon idéal qui n'a d'autre limite que celle de la représentation. On l'emploie pour exprimer toute espèce de richesse, à condition que ce soit sous l'angle de sa valeur d'échange; ainsi la richesse nationale, le revenu de l'État et des particuliers; quelle que soit la forme de ces valeurs, on les règle toujours de la même manière; ainsi, il n'existe aucun article dans la masse des choses consommables qui n'ait été converti plusieurs fois en argent par la pensée, alors que, comparée à cette masse, la somme totale de l'argent existant réellement est tout au plus dans un rapport de 1 à 10 » (Garnter) (55).

[Ce dernier rapport est contestable; il serait plus juste de dire de 1 à x millions. En réalité, il ne peut pas se mesurer.]

Au début, l'argent exprimait la valeur d'échange; maintenant la marchandise exprime une somme d'argent sous forme de prix, une valeur d'échange posée idéalement et réalisée dans l'esprit : de l'argent en une certaine proportion. En tant que prix, les marchandises, sous des formes diverses, représentent toutes de l'argent, alors qu'aujourd'hui l'argent, en tant que valeur d'échange autonome, représentait toutes les marchandises. A présent que l'argent est réellement devenu marchandise, la marchandise est représentée idéalement à titre d'argent.

Dès lors, il est évident que, pour convertir idéalement les marchandises en argent, et donc leur attribuer un prix, il importe peu que l'or existe réellement en quantité équivalente, et ce pour deux raisons :

1° La transformation idéale des marchandises en argent est prima facie indépendante de la masse de l'argent réel; celle-ci ne constitue pas une limite pour elle. Point n'est besoin d'une seule pièce de monnaie dans ce processus : si l'on exprime idéalement une certaine longueur, on n'a pas besoin non plus d'une mesure réelle, mettons d'un mètre. Si par exemple on évalue en monnaie tout le revenu national de l'Angleterre, on sait que tout l'argent du monde ne suffirait pas à en réaliser le prix. L'argent suffit ici comme catégorie, comme rapport pensé.

2° L'argent représente l'unité; il exprime la marchandise comme si elle contenait une somme déterminée de parties aliquotes d'argent, comme si elle se mesurait en lui : la mesure des deux est l'étalon universel des valeurs
Nous verrons plus tard que ces deux fonctions de l'argent peuvent entrer en conflit.

(Nous n'avons pas encore à examiner ici la circulation forcée et non volontaire. Cf. Steuart.) (62a).

**ÉCHANGE ET PRODUCTION DE VALEURS D'ÉCHANGE**

Dans la circulation, l'échange est essentiellement un procès, un ensemble fluide d'échanges et de ventes. Sa première présupposition c'est la circulation — naturelle — des marchandises, partant de points divers. Les marchandises circulent à condition qu'elles soient médiatisées par la valeur d'échange, c'est-à-dire qu'elles soient produites en tant que *valeurs d'échange*, et non en tant que *valeurs d'usage immédiates*. Ce qui est fondamental, c'est que l'appropriation s'effectue au travers de la vente et de l'aliénation.

La circulation dans laquelle se réalisent les valeurs d'échange suppose que : 1° mon produit n'est produit que s'il l'est pour autrui; c'est du particulier en suspens, du général; 2° il n'est produit pour moi que s'il est vendu et devient produit d'autrui; 3° il n'est produit d'autrui que si celui-ci a vendu le sien, ce qui implique déjà que 4° la production n'est pas une fin pour moi, mais un moyen.

La circulation, c'est le mouvement qui fait apparaître l'aliénation universelle comme l'appropriation générale, et vice versa. Bien que tout ce mouvement apparaîsse comme un processus social et que ses différentes phases semblent résulter de la volonté consciente et des buts particuliers des individus, il n'en n'est pas moins vrai que l'ensemble de ce procès se développe comme un enchaînement objectif et spontané; il résulte certes de l'action réciproque d'individus conscients, mais il ne dépend pas de leur conscience et ne leur est pas soumis dans son ensemble. Les liens entre les individus créent une puissance sociale, *étrangete*, qui les domine : leur interaction crée un procès et une puissance indépendants d'eux. Etant une totalité du processus social, la circulation représente la première forme dans laquelle non seulement le rapport social, mais encore tout le mouvement de la société, ont une forme indépendante des individus (comme par exemple dans la pièce de monnaie, ou dans la valeur d'échange). Si cette relation sociale, indépendante des individus, apparaît comme une puis-
gent qui résulte de la seconde figure de la circulation : A - M - M - A. La monnaie n'y apparaît pas seulement comme moyen et étalon, mais comme but en soi. Comme toute autre marchandise parvenue à la fin du cycle, elle sort alors de la circulation et devient denrée.

Il convient de noter, auparavant, que si l'on suppose l'argent comme un rapport immanent de la production universellement fondée sur la valeur d'échange, il est d'abord de prouver à certains égards son utilité d'instrument de production : « L'utilité de l'or et de l'argent provient de ce qu'ils remplacent le travail. » (Lauder-dale) (73). Sans l'argent, il faudrait procéder à toute une foule de trocs avant de pouvoir obtenir l'objet souhaité. En outre, il faudrait, à chaque échange particulier, procéder à l'analyse de la valeur relative des marchandises. On s'épargne le premier genre d'opérations avec l'argent, instrument d'échange (instrument du commerce); et le second avec l'argent, étalon de la valeur et représentant de toutes les marchandises (idem).

Dire que l'argent n'est pas productif signifie simplement qu'en dehors de sa fonction productrice d'étalon, d'instrument de la circulation et de représentant des valeurs, il est improdutif; autrement dit qu'il n'est productif que s'il se trouve en quantité adéquate pour remplir ses fonctions. Il devient non seulement improdutif, mais encore faux frais de production (74), si on en utilise plus qu'il ne faut pour sa fonction productive, ce qui est vrai d'ailleurs de tout autre instrument de production et d'échange, de la machine aussi bien que du moyen de transport. Mais si l'on veut dire par là que l'argent n'échange qu'une richesse déjà existante, c'est une erreur, car ne s'échange-t-il pas contre de la richesse en puissance et n'achète-t-il pas du travail, de l'activité productive?

Lorsque la troisième fonction de l'argent est entièrement développée, elle englobe les deux précédentes et représente leur unité. Ainsi, l'argent a une existence autonome, en dehors de la circulation, dès lors qu'il en est sorti. Étant une marchandise particulière, il peut alors se transformer de sa forme monétaire en objets de luxe et autres joailleries (tant que cet art demeura très simple, comme par exemple dans l'anciennne période anglaise, on convertissait sans cesse la monnaie d'argent en argenterie et vice versa. Cf. Taylor) (75). Mais on peut aussi l'amoncer, le thésauriser.

Si l'argent sort de la circulation sous sa forme autonome, il apparaît dans celle-ci comme son résultat : grâce à elle, il peut se coaguler. Cette forme contient déjà, de manière latente, le capital. L'argent est alors nié comme simple moyen d'échange. Il peut, historiquement, servir d'étalon avant d'être moyen d'échange; de même, il peut servir de moyen d'échange avant d'être étalon (il n'est alors qu'une marchandise privilégiée); enfin, il peut surgir sous sa troisième forme avant d'exister sous les deux précédentes. Mais en tant que monnaie, l'or et l'argent ne peuvent être accumulés que s'ils remplissent déjà l'une des deux premières fonctions; la troisième ne peut se développer vraiment que si les deux précédentes existent déjà, sinon on aurait une accumulation non monétaire de l'or et de l'argent.

(II serait intéressant d'approfondir l'exemple de l'accumulation de la monnaie de cuivre aux premiers temps de la République romaine.)

Lorsque l'argent, représentant matériel et universel de la richesse, sort de la circulation dont il est le produit (ce qui implique une circulation très développée et une forme particulière de l'échange), il lui fait face sous sa troisième forme. Il est indépendant, mais cette indépendance découle du procès de la circulation elle-même. Il n'en sort que pour y entrer, de nouveau, changé. Sans cette connexion, il ne serait plus monnaie, mais simple objet naturel, or ou argent. Dans cette fonction, il est à la fois présupposition et résultat de la circulation. Bien qu'indépendant, il reste en relation avec la circulation, mais ce rapport est à présent négatif. Cette indépendance est le résultat de A - M - M - A.

L'argent, en tant que capital, a les caractéristiques suivantes : 1° il est à la fois présupposition et résultat de la circulation; 2° son indépendance n'est qu'un rapport négatif, mais rapport tout de même, à la circulation; 3° il est posé comme instrument de production, car la circulation n'apparaît plus dans sa simplicité première, comme échange quantitatif, mais comme mouvement de la production, métabolisme réel. Ainsi donc, l'argent devient un facteur du procès de production, où il ne s'agit plus simplement de déterminer les prix, c'est-à-dire de traduire les valeurs d'échange des marchandises dans une unité commune, mais de produire les valeurs d'échange, et donc de déterminer les prix.

Outre la forme, il y a le contenu. Si, dans la circula-
tion simple, l’argent apparaît en général comme productif, c’est parce que la circulation en général est elle-même un élément du système de production; mais notons que cette détermination n’est posée que pour nous, et non encore pour l’argent.

4° En tant que capital, l’argent se trouve en rapport avec lui-même, par l’intermédiaire de la circulation, dans le rapport de l’intérêt et du capital. Mais nous n’en sommes pas encore là. Nous devons simplement considérer comment l’argent surgit sous sa troisième forme, indépendamment de la circulation et comme résultat de ses deux fonctions précédentes.

« La multiplication de l’argent n’est que la multiplication des moyens de compte » (Sismondi). C’est exact dans sa fonction de moyen d’échange, mais dans les autres fonctions, il est aussi multiplicateur des moyens de paiement.

« Le commerce a séparé l’ombre du corps, et a introduit la possibilité de les posséder séparément » (Sismondi) (76).

La monnaie est donc maintenant valeur d’échange devenue autonome sous sa forme générale (en cette qualité, elle est seulement moyen d’échange périphérique). Elle possède un corps ou une substance particulière — or ou argent —, et c’est ce qui lui donne son autonomie (ce qui n’existe qu’en fonction d’autre chose ne saurait être indépendant).

Par ailleurs, dans ce corps autonome de l’or et de l’argent, la monnaie ne représente pas seulement la valeur d’échange de la marchandise vis-à-vis d’une autre, mais de toutes les autres marchandises; sa propre substance représente à la fois son existence particulière dans l’or ou l’argent, et la valeur d’échange générale des autres marchandises. D’une part, elle est possédée par leur valeur d’échange, et d’autre part les substances particulières des marchandises sont autant de modes d’existence de la monnaie qui peut s’échanger contre n’importe laquelle d’entre elles ou, sublimé au-dessus d’elles, rester insensible à leur détermination et à leur particularité. Elles n’ont plus que des existences fortuites. La monnaie est le « précis de toutes les choses » (77) (Fr.); tout caractère particulier s’efface en elle. C’est la richesse générale cristallisée ou synthétisée en face de la richesse étalée et éparsée du monde des marchandises.

La richesse apparaît comme un élément constituant de la marchandise ou bien la marchandise apparaît comme un élément particulier de la richesse. Mais dans l’or et dans l’argent, la richesse générale est concentrée en une manière particulière. A titre de valeur d’échange, chaque marchandise particulière a un prix et exprime une certaine quantité d’argent sous une forme imparfaite, puisque pour la réaliser il faut d’abord la jeter dans la circulation. En raison justement de sa particularité, sa réalisation est aléatoire. Outre son prix, sa détermination naturelle en fait un élément de la richesse au travers de son rapport à un besoin qu’elle satisfait; dans ce rapport, elle n’exprime que la richesse de l’utilité et un aspect tout particulier de la richesse.

Abstraction faite de son utilité particulière en tant que marchandise précieuse, l’argent est d’abord le prix réalisé, puis satisfaction possible de tous les besoins parce qu’il peut s’échanger contre l’objet de n’importe quel besoin, quelle qu’en soit la particularité. La marchandise ne possède cette propriété qu’au travers de l’argent. L’argent la possède directement vis-à-vis de toutes les marchandises, par conséquent vis-à-vis du monde entier de la richesse et de la richesse en tant que telle.

Non seulement la richesse universelle trouve sa forme dans l’argent, mais encore en est-elle le contenu. La richesse est, pour ainsi dire, réalisée et individualisée dans un objet particulier. Dans une marchandise particulière pourvue simplement d’un prix, la richesse n’est posée qu’idéalement, et n’est pas encore réalisée; quant à sa valeur d’usage, elle n’en représente qu’un aspect tout particulier. En revanche, dans l’argent, le prix se trouve réalisé, et sa substance est la richesse même, totale et détachée de tous ses modes d’existence particuliers.

La valeur d’échange forme la substance de l’argent, et la valeur d’échange c’est la richesse. L’argent est également la forme corporelle de la richesse en face de toutes les autres substances, dont il est la synthèse. Ainsi donc, dans l’argent en soi, la forme et le contenu de la richesse sont identiques. Par ailleurs, il est la forme générale de la richesse, en opposition à toutes les autres marchandises, et sa substance est faite de la totalité de leurs particularités. Si, dans la première détermination, l’argent est la richesse elle-même; dans la seconde, il
vêtements eux-mêmes disparaissent moins vite que les victuailles. Si cet argent est dépensé en meubles, l'avantage est un peu plus grand, et plus grand encore si c’est dans la construction de maisons, l’aménagement des terres, l’outillage des mines et la pêche. Là où il est le plus considérable, c’est quand on importe de l’or et de l’argent dans le pays, parce qu’aux seuls sont perdables, et tenu pour richesse en tous temps et en tous lieux. » (Ibid.) Ainsi s’exprime un auteur du xvième siècle.

On voit que l’accumulation de l’or et de l’argent a reçu une réelle impulsion quand on les a considérés comme les représentants matériels et la forme générale de la richesse. Le culte de l’or a son ascétisme, ses renoncements et ses sacrifices : l’épargne, la frugalité, le mépris des jouissances terrestres, temporelles et passagères ; c’est la chasse au trésor éternel. Faire de l’argent se relie ainsi au puritanisme anglais et au protestantisme hollandais. Voici ce qu’exprime en toute ingénuité un auteur du début du xvième siècle, Misselden (86):

« La matière naturelle du commerce, c’est la marchandise ; sa matière artificielle, c’est l’argent. Bien que, dans la nature et le temps, l’argent vienne après la marchandise, il est cependant devenu l’essentiel dans nos mœurs. » Il les compare aux deux fils du vieux Jacob qui possédait la main droite sur le cadet, et la main gauche sur l’aîné.

« Nous consommons, chez nous, bien trop de vins d’Espagne, de France, du Rhin, du Levant et des Iles, raisins secs d’Espagne, de Corinthe, du Levant, tabac des Indies, tabac des Indes orientales, épices des Indes orientales, choses dont nous n’avons pas vraiment besoin et que nous achemions pour l’échange de l’argent solide... Si l’on achetait plus de produits de notre pays et moins de l’étranger, l’excédent nous reviendrait en or et en argent, sous forme de trésor. »

Les économistes modernes en font, bien sûr, des gorges chaudes dans leurs exposés d’économie. Mais ils sont pleins d’appréhension lorsqu’ils traitent de la monnaie et ont une peur panique lorsqu’ils suivent les oscillations de l’or et de l’argent en temps de crise. C’est ce qui montre que l’argent, sous la forme où les partisans du système monétaire et mercantile le concevaient ingénument et unilatéralement, reste encore valable de nos jours non seulement en théorie, mais encore en pratique économique réelle.

Le point de vue opposé est soutenu de la façon la plus frappante par Boisguillebert, qui défend les véritables besoins de la production contre l’hégémonie de l’argent (cf. les citations caractéristiques dans mon cahier) (87).

[Thésaurisation et accumulation du capital]

2° L’accumulation d’autres marchandises, dont la nature est éphémère, se distingue essentiellement de l’accumulation de l’or et de l’argent, c’est-à-dire de la monnaie. Cette accumulation est double : d’abord, leur amoncellement a le caractère d’une accumulation de richesse particulière et non générale ; c’est un acte productif particulier où il ne suffit pas simplement d’amasser. Empiler des céréales exige des installations spéciales, etc. Si l’on accumule des moutons, on devient berger ; si l’on amasse des esclaves et de la terre, on crée nécessairement des rapports de domination et de servitude, etc. Le simple fait d’amasser exige des actes distincts de l’accumulation de la richesse proprement dite et crée des rapports déterminés. Ensuite, pour convertir les marchandises amoncelées en richesse universelle et pour s’approprier telle ou telle richesse particulière, il faut mettre en commerce la marchandise particulière qui a été amassée, bref il faut devenir marchand de grains, de bétail, etc. L’argent ne dispense de tout cela, puisqu’il est le représentant universel de la richesse.

L’accumulation de l’or et de l’argent (monnaie) est le premier phénomène historique de l’amoncellement du capital, c’est aussi le premier grand moyen de celui-ci. Mais, en tant que tel, ce n’est pas encore l’accumulation du capital. Pour cela, il faudrait que les biens accumulés retournent dans la circulation comme éléments et moyens de l’accumulation.

Dans sa dernière forme, la plus achevée, l’argent apparait à tous égards comme une contradiction qui se dissout elle-même et tend à se décomposer. En tant que forme générale de la richesse, il s’oppose au monde entier des richesses véritables, dont il est une simple abstraction ; c’est pourquoi on le retient comme purement imaginaire. Sous sa forme tout à fait matérielle et solide, la richesse n’existe que dans les esprits, comme pure chimère : Midas (88). En outre, comme représen-
Echange simple. Rapports entre les échangistes. Égalité, liberté, harmonies, etc. (Bastiat, Proudhon).

La notion de l'argent est particulièrement difficile à saisir lorsqu'il assume toutes ses fonctions; c'est un rapport social et une relation déterminée entre les hommes, alors qu'il se présente sous la forme d'un métal, d'une pierre, d'un objet extérieur aux individus et qu'on le trouve tout achevé dans la nature : rien, sous sa forme naturelle apparente, ne laisse deviner cette fonction sociale. Quant aux économistes, ils esquivent cette difficulté en oubliant tour à tour chacune de ses fonctions : si on leur parle de l'une, ils font appel à l'autre.

En soi et pour soi, ni l'or ni l'argent ne sont de la monnaie. La nature ne produit pas plus la monnaie qu'elle ne crée le cours des changes ou les banquiers. Bien qu'un système de production évolué existât au Mexique et au Pérou, l'or et l'argent ne servaient pas de monnaie, mais à l'ornementation. L'or et l'argent n'ont pas pour propriété naturelle d'être de la monnaie : le physicien, le chimiste, etc., ne leur connaissent pas cette vertu. En revanche, la monnaie est directement or et argent. En tant qu'étalon, la forme est essentielle, et cela est le plus manifeste lorsque, frappé, le métal est utilisé comme numéraire ; mais, dans sa troisième fonction, lorsque sa forme est la plus achevée, lorsque l'étalon et le numéraire ne représentent plus que des fonctions de la monnaie, toute détermination de forme disparaît ou finit par coïncider directement avec le métal. On n'y distingue en aucune manière que la monnaie est uniquement le résultat d'un processus social : l'or et l'argent sont la monnaie. Celle-ci est d'autant plus solide...
Comme l’argent n’est rien d’autre que la réalisation de la valeur d’échange, et que le système monétaire doit être développé pour que se réalise le système des valeurs d’échange (ou inversement), le système monétaire signifie la réalisation du règne de la liberté et de l’égalité. Comme étonnant, l’argent donne une expression adéquate à la valeur d’échange, et en fait un équivalent juste dans sa forme. Certes, dans la circulation, il surgit encore une différence, quant à la forme : les deux échangistes se présentent sous les traits distincts de l’acheteur et du vendeur ; la valeur d’échange, sous la forme de l’argent, est générale pour le vendeur, et particulière dans la marchandise naturelle, pourvue d’un prix par l’acheteur ; mais, tout cela permute ; la circulation n’admet pas l’inégalité, mais l’égalité ; c’est l’abolition d’une différence, celle-ci se niant elle-même. L’inégalité y est donc purement formelle.

Enfin, lorsque l’argent circule, il réalise matériellement l’égalité en apparaissant tantôt dans l’une, tantôt dans l’autre main, tout en étant indifférent à cette permutation. Chacun apparaît vis-à-vis de l’autre comme possesseur de l’argent ou mieux comme argent lui-même, si l’on considère le processus de l’échange. C’est pourquoi l’indifférence et l’équivalence s’expriment sous la forme d’une chose. La différence spécifique et naturelle de la marchandise s’y efface : le rôle de la circulation c’est de l’effacer constamment.

Un ouvrier qui achète pour 3 sh. de marchandises apparaît au vendeur dans la même fonction et dans la même égalité — sous forme de 3 sh. — que le roi qui fait le même achat. Toutes les différences entre eux sont effacées. Ils sont parfaitement égaux, puisque le vendeur se manifeste uniquement comme possesseur d’une marchandise d’un prix de 3 sh., à cela près que les 3 sh. apparaissent ici sous forme d’argent, et là sous forme de sucre.

Sous sa troisième forme, l’argent pourrait être à l’origine d’une certaine différence entre les sujets du processus. Mais, dans la mesure même où l’argent se manifeste matériellement comme marchandise générale des contrats, toutes les différences entre les parties contractantes sont effacées. S’il est accompli, il semble qu’au lieu de retirer des marchandises de la circulation, le sujet en retire une valeur égale d’argent, forme générale de la richesse. L’individu est libre d’accumuler ou non. Mais, nul ne le fait aux dépens de l’autre : l’un jouit de la richesse réelle, tandis que l’autre entre en possession de la forme générale de la richesse. Si l’un s’appauvrit tandis que l’autre s’enrichit, c’est que tel est leur bon vouloir, mais cela ne résulte en aucune manière des rapports économiques, qu’ils ont noués.

Même les héritages et autres biens juridiques qui perpétuent les inégalités ainsi engendrées, ne portent pas atteinte à cette liberté ni à cette égalité naturelle. Si la situation originelle de A n’est pas en contradiction avec ces notions, le rapport qui perpétue cette situation ne le sera pas non plus : A pourra donc céder sa place à B, etc. Il s’agit tout simplement de faire valoir les conditions sociales par-delà les limites de la vie naturelle de l’individu : c’est une sauvegarde de celles-ci contre les aléas naturels. Ici encore, la nature tendrait à abolir les libertés de l’individu. En outre, étant donné qu’ici l’homme n’est que l’individuation de l’argent, il est, en tant que tel, immortel comme l’argent, et sa perpétuation par l’héritage n’est que l’exécution de cette propriété (98a).

Si on évite de souligner le caractère historique de cette conception, c’est qu’elle sert d’argument poétique dans les conditions économiques les plus développées, où les individus ne sont plus seulement échangistes, acheteurs et vendeurs, mais nouent des rapports qu’ils ne sauraient définir à partir de ces critères. On affirme ainsi qu’il n’y a ni différence ni antagonisme entre les corps naturels, parce qu’ils sont soumis à la pesanteur, si bien qu’ils sont tous pesants et donc égaux ; ou encore, ils sont égaux parce qu’ils occupent tous un espace à trois dimensions (98b). De même, on retient la forme simple de la valeur d’échange, en opposition à ses formes plus développées et contradictoires. Dans le processus scientifique, les notions abstraites apparaissent en premier et sont les plus minces ; c’est ainsi qu’elles surgissent d’ailleurs le plus souvent dans l’histoire ; les formes plus développées viennent ensuite.

Dans l’ensemble de la société bourgeoise actuelle, la fixation des prix et leur circulation, etc., apparaissent comme le processus superficiel ; mais on sait que dans les profondeurs se déroulent de tout autres mouvements, où disparaît cette apparente égalité et liberté des individus.

Voici ce qu’on oublie d’emblée : si la valeur d’échange
d'usage et l'échange de son surplus cessa d'être indifférent eu égard à sa structure interne. En certains points, l'agriculture fut conditionnée uniquement par la circulation et transformée en production pour la valeur d'échange. Non seulement le mode de production s'en trouva modifié, mais tous les vains rapports de production et de population ainsi que les rapports économiques correspondants furent dissous. On avait eu une production, dont seul le surplus était valeur d'échange, et qui était présupposée à la circulation ; on passe maintenant à une production qui ne fonctionne qu'en liaison avec la circulation et dont le contenu exclusif est la valeur d'échange.

Dans la production moderne qui présuppose la valeur d'échange et la circulation développée, ce sont d'une part les prix qui déterminent la production, et d'autre part la production qui détermine les prix.

Si l'on dit que le capital, c'est-à-dire le travail accumulé (réalisé), c'est-à-dire, en fait, du travail objectif qui sert de moyen au travail (production) nouveau (105), on a en vue que la matière du capital, et on néglige la forme sans laquelle il n'est pas capital. Cela revient à dire que le capital est moyen de production. En effet, au sens le plus large, il faut tout d'abord qu'une activité quelconque s'approprie l'objet (même si, comme les pierres, il est fourni tout entier par la nature) avant qu'il puisse servir d'instrument, de moyen de production. Ainsi, le capital aurait existé dans toutes les formes de société, ce qui est parfaitement non historique. Ainsi chaque membre du corps serait du capital, puisqu'il doit être non seulement développé, mais nourri et reproduit par l'activité, le travail, pour pouvoir fonctionner comme organes. Le bras, et même la main, seraient alors du capital. Le capital ne serait pas qu'un nom nouveau pour désigner une chose vieille comme le monde, puisque toute espèce de travail, et même le moins développé, par exemple la chasse, la péche, etc., suppose que l'on utilise le produit du travail passé comme moyen pour un travail vivant et immédiat.

La définition que nous venons de citer révèle que l'on fait complètement abstraction de la relation sociale des produits et que l'on considère le travail passé comme son seul contenu (substance); enfin, on fait abstraction du but déterminé et particulier pour lequel ce produit doit à nouveau servir de moyen et on lui oppose une production en général. On aurait tort de croire que tout cela est une abstraction, également vraie pour tous les systèmes sociaux; qu'elle procède, pour ainsi dire, d'une analyse entreprise avec des formules plus abstraites (générales) qu'à l'accoutumée. Si l'on fait ainsi abstraction de la forme déterminée du capital et si l'on ne souligne que le contenu qui en fait un élément nécessaire à tout travail, rien n'est plus facile, bien sûr, que de prouver que le capital est une condition nécessaire à toute production humaine. On apporte la preuve en faisant abstraction de toutes les conditions spécifiques qui font du capital l'élément d'un stade historique particulièrement développé de la production humaine. On confond deux choses: si tout le capital est du travail objectif servant de moyen à une production nouvelle, tout le travail objectif servant de moyen à une production nouvelle n'est pas du capital. On conçoit le capital comme une chose et non comme un rapport.

Si l'on dit, en outre, que le capital est une somme de valeurs appliquée à la production de valeurs, cela signifie que le capital est une valeur d'échange se reproduisant elle-même. Mais, formellement, la valeur d'échange se reproduit aussi dans la circulation simple. Dans cette formule, on retient certes la forme qui fait de la valeur d'échange le point de départ, mais on néglige son rapport avec le contenu (qui n'est pas indifférent dans le capital alors qu'il l'est dans la valeur d'échange simple). Si l'on dit que le capital est de la valeur d'échange créatrice de profit, ou du moins utilisée en vue de créer du profit, on a déjà présupposé le capital dans l'explication, puisque le profit est un rapport déterminé du capital avec lui-même (104). Le capital n'est pas un simple rapport, mais un procès; tout au long des diverses phases de ce processus, il ne cesse d'être du capital. C'est ce qu'il faut développer. Il y a déjà quelque chose d'ambigu dans le travail amassé, puisque par définition il ne devrait être que du travail objectif, dans lequel est certes amassé un certain quantum de travail. Mais le travail amassé comprend aussi un quantum d'objets dans lesquels du travail est réalisé (105).

«Au début, chacun se suffisait à lui-même, l'échange ne portait que sur des objets sans valeur pour l'homme qui l'offrait : l'échange ne portait que sur des objets sans valeur pour chaque échangeur; chacun se trouva satisfait de recevoir une chose utile en échange d'une
III. Détails : 1° Le capital sous forme de crédit; 2° le capital sous forme de capital par actions; 3° le capital sous forme de marché monétaire. Dans le marché monétaire, le capital devient une totalité : il y détermine les prix, il y offre le travail, il y règle la production, bref il y est source de production; mais le capital ne s'y produit pas seulement lui-même (matériellèment, par l'industrie, etc. en fixant les prix, en développant les forces productives), mais encore les valeurs, car il lui faut poser une forme de richesse ou une valeur spécifiquement distincte du capital: la rente foncière. C'est la seule valeur que le capital crée à partir de lui-même : elle diffère de sa propre production. Tant par sa nature que par son histoire, le capital crée la propriété et la rente foncières modernes : son action dissout donc parallèlement les anciennes formes de la propriété foncière. La nouvelle forme surgit à la place de l'ancienne par suite de l'action du capital. En ce sens, le capital est père de l'agriculture moderne. Les rapports économiques de la propriété foncière moderne représentent un processus : rente foncière - capital - travail salarié (on peut l'inverser aussi : travail salarié - capital - rente foncière; mais, toujours, c'est le capital qui est l'intermédiaire actif). Nous avons ainsi la structure interne de la société moderne, le capital étant posé dans la totalité de ses rapports.

Mais on peut se demander maintenant comment s'effectue le passage de la propriété foncière au travail salarié? La transition du travail salarié au capital va de soi, ce dernier revenant simplement à sa source active. Historiquement, le passage ne prête à aucune contestation. On le trouve déjà dans le fait que la propriété foncière est le produit du capital. L'action du capital sur les formes antiques de la propriété foncière a suscité partout le développement de la rente en argent (la même chose se produit, quoique sous une forme différente, là où se développe le paysan moderne); ensuite, l'agriculture exploitée par le capital se transforme en agriculture moderne, les colons, les serfs, les paysans corvéables, les métayers, et les tenantiers étant devenus des journalistes salariés; bref, le travail salarié dans sa totalité se développe grâce à l'action du capital sur la propriété foncière; enfin, lorsque cette dernière a pris une forme élaborée, le propriétaire foncier lui-même poursuit cette action. Il procède alors lui-même au nettoyage, selon le mot de Steuart, c'est-à-dire qu'il débarrasse la campagne des bouches inutiles, arrache les enfants de la terre au sein maternel, où ils ont grandi, transformant ainsi l'agriculture qui, de par sa nature, apparaît comme source des subsistances immédiates en source de subsistances médianisées et dépendantes des rapports sociaux. (Cette interdépendance doit se dégager d'abord dans toute sa pureté avant qu'on ne puisse penser à une véritable communauté sociale : toutes les conditions doivent découler de la société et ne plus être déterminées par la nature.)

C'est alors seulement qu'ils existent des rapports de la science et le plein développement des forces productives. Il ne peut donc subsister de doute : dans sa forme, classique, le travail salarié imprègne la société dans toute sa largeur et, comme fondement de l'activité sociale, se substitue à la terre à partir du moment où est créée la propriété foncière moderne, c'est-à-dire où la propriété foncière est produite en tant que valeur par le capital. C'est pourquoi la propriété foncière se ramène elle aussi au travail salarié. En un sens, c'est tout bonnement le transfert du travail salarié des villes à la campagne; autrement dit, la diffusion du travail salarié sur toute la surface de la société.

S'il est riche, l'ancien propriétaire terrien n'a pas besoin du capitalisme pour devenir propriétaire foncier moderne. Il lui suffit de transformer ses ouvriers en salariés, et de produire en vue du profit et non du revenu. Le fermier et le propriétaire foncier modernes sont alors englobés dans sa personne. Mais il ne s'agit pas pour autant d'une indifférence formelle, en ce sens qu'il perçoit simplement son revenu sous une autre forme ou qu'il paye ses ouvriers en argent : tout cela implique un bouleversement complet du mode de production (agrile), ainsi qu'un certain développement de l'industrie, du commerce et de la science, bref des forces productives.

De même, la production foncière sur le capital et le salariat ne se distingue pas seulement de par la forme des autres modes de production : elle prétend opposer une révolution totale et le développement de la production matérielle. Sous forme de capital marchand, le capital peut certes se développer entièrement (sauf pour ce qui est de la quantité) sans modifier la propriété foncière, mais ce n'est pas le cas du capital industriel. Le développement de la manufacture suppose déjà que les anciens rapports économiques de la propriété foncière commen-
Ce qu'il recherche dans cet échange, ce n'est donc pas la valeur d'échange, ni la richesse, mais les moyens de subsistance et les denrées indispensables à la conservation de son organisme et à la satisfaction de ses besoins physiques, sociaux, etc. C'est un certain équivalent en denrées alimentaires, travail objectif, mesuré d'après les coûts de production de son travail. Ce qu'il ceûde, c'est la disposition de son travail.

Au demeurant, il est vrai que le numéraire devient argent, même à partir de la circulation simple : ce numéraire obtenu dans l'échange, l'ouvrier peut le transformer en argent, si, au lieu de l'utiliser comme moyen d'échange éphémère, il l'accumule, c'est-à-dire le retirer de la circulation et le garder en réserve, sous la forme générale de la richesse. En ce sens, on pourrait donc affirmer que dans l'échange de l'ouvrier avec le capital, son objet — et donc aussi le produit qu'il obtient par l'échange — n'est pas une valeur d'usage — moyen de subsistance —, mais la richesse — valeur d'échange proprement dite.

On sait que la seule manière de saisir la richesse comme valeur, c'est de retirer le produit de la circulation simple où s'échangent les équivalents. L'ouvrier ne peut donc faire de son produit une valeur d'échange que s'il sacrifie la satisfaction substantielle de ses besoins à la forme de la richesse ; c'est-à-dire, s'il pratique l'abstinence, fait des économies et rogne sur sa consommation en retirant plus de denrées de la circulation qu'il ne lui en donne. C'est le seul moyen de s'enrichir sur la base de la circulation.

L'abstinence pourrait prendre une forme encore plus active, mais ne reposierait plus sur la circulation simple, s'il sacrifierait davantage son temps de repos, et donc sa vie en dehors du travail, en opérant le plus possible comme ouvrier, c'est-à-dire en renouvelant plus souvent l'acte de l'échange ou en donnant plus de tension à son travail par un zèle accru. C'est pourquoi, le capitaliste demande dans la société actuelle que l'ouvrier — et non le capitaliste — fasse du zèle, et se mette à épargner en pratiquant l'abstinence. La société actuelle formule donc cette revendication paradoxale : doit pratiquer l'abstinence celui qui ne s'enrichit pas pour autant, celui pour qui l'objet de l'échange est la denrée alimentaire.

L'illusion selon laquelle le capitaliste est devenu capitaliste en s'abstenant est une idée et une exigence qui peuvent à la rigueur avoir un sens à l'aube des temps modernes, lorsque le capital se développe à partir des rapports féodaux : tous les économistes tant soit peu conséquents l'admirent volontiers, de nos jours (121). L'ouvrier doit faire des économies, et l'on fait grand bruit autour des caisses d'épargne, etc. (Les économistes reconnaissent eux-mêmes, au sujet de ces dernières, que leur véritable but n'est pas d'enrichir, mais d'épargner et de répartir plus rationnellement les dépenses pour éviter, lorsque surviennent l'âge, la maladie, la crise, etc., que ces ouvriers soient à la charge des maisons de pauvres, de l'État, ou réduits à la mendicité en un mot, qu'ils soient à la charge de la classe ouvrière et non des capitalistes, c'est-à-dire qu'ils végètent avec leurs propres moyens et qu'ils économisent pour les capitalistes, ces derniers bénéficiant ainsi d'une diminution des coûts de production des ouvriers.)

Notons encore : ce que l'ouvrier peut individuellement réaliser, ou réalise, pour dépasser sa condition, à la différence de son espèce, ne peut que constituer une exception et non une règle, parce que ce n'est pas caractéristique de son état. Nul économiste ne peut nier que si les ouvriers, en règle générale, suivant ces mots d'ordre, ils devraient utiliser des moyens qui iraient à l'encontre du but proposé. En effet, ils causeraient tout d'abord un préjudice — énorme — à la consommation générale, et donc ainsi à la production et à la masse de leurs échanges avec le capital, c'est-à-dire à eux-mêmes : ils seraient dégradés au niveau des Irlandais, c'est-à-dire de salariés pour lesquels le minimum des besoins et des moyens de subsistance a été réduit au niveau de la bête, cependant qu'il représente le seul objet et le seul but de leur échange avec le capital. En se fixant pour tout, la richesse et non les valeurs d'usage, ils en viendraient donc à manquer de cette richesse et de ces valeurs d'usage.

En règle générale, si l'ouvrier fait le maximum de zèle et de travail en même temps qu'il restreint sa consommation au minimum, c'est-à-dire s'il s'abstient le plus possible et ne cherche qu'à faire de l'argent, il touchera un minimum de salaire pour un maximum de travail. Il déprimerait, par ses propres efforts, le niveau général du coût de production de son propre travail, et donc le prix qu'il en obtient en général. C'est par exception seulement qu'un ouvrier pourra, à force de volonté, de tra-
Par rapport à l'ouvrier, le capital n'exerce qu'une violence objective. Sa personne n'a aucune valeur. — Différence avec les prestations de service. — But de l'ouvrier dans l'échange avec le capital. — Consommation. L'échange doit se renouveler sans cesse : le travail en tant que capital du travailleur. (La capacité de travail en tant que capital!). — Le salaire non productif.

... * procès de ce sujet. Ainsi, par exemple, la substance de l'œil, c'est le capital de la vue, etc. Ces belles formules littéraires qui, au moyen d'analogies, ragent tout dans tout, peuvent sembler spirituelles quand on les entend pour la première fois, et ce d'autant plus qu'elles évoquent la nature du rapport et justifie encore moins la conclusion selon laquelle le travail est le capital de l'ouvrier., parce que l'ouvrier doit dormir 10 à 12 heures avant de pouvoir reprendre son travail et renouveler son échange avec le capital (125).

On prend pour du capital ce qui est une limite et une interruption du travail de l'ouvrier, le fait que sa force de travail n'est pas un *perpetuum mobile*. Si les ouvriers anglais ont du lutter pour remanier la *journée de travail à dix heures*, c'est parce que les capitalistes n'avaient qu'une chose en vue : que les ouvriers prodiguent leurs forces à hautes doses avec le moins d'interruptions possibles.

Nous venons maintenant au second procès qui, après l'échange, constitue le rapport entre le travail et le capital. Mais nous remarquerons d'abord que les économistes ont une version particulière de la phrase que nous venons d'énoncer : ils disent que le *salaire n'est pas productif*. Naturellement, être productif signifie pour eux produire de la richesse. Etonnant donc que seul le salaire est le produit de l'échange entre l'ouvrier et le capital, ils trouvent que, dans cet échange, l'ouvrier ne produit aucune richesse ; d'abord, il n'en aura produit pas pour le capitaliste, puisque le paiement est la seule opération effectuée ici par le capital et que le fait de verser de l'argent pour acheter des valeurs d'usage est une cession — et non une production — de richesses (c'est pourquoi il s'efforcerà d'ailleurs d'en verser le moins possible); ensuite, le salaire ne produis pas non plus de richesses pour l'ouvrier, car il lui procure seulement des moyens de subsistance pour satisfaire tant bien que mal ses besoins individuels, mais jamais la forme générale de la richesse, ni la richesse tout court. Comment le pourrait-il d'ailleurs, étant donné que le contenu de la marchandise qu'il vend ne dépasse en rien les lois générales de la circulation : avec la valeur introduite dans la circulation, il obtient, grâce à la monnaie, un équivalent pour une autre valeur d'usage qu'il consomme. De toute évidence, une telle opération ne peut créer la richesse, car, à la fin du procès, l'échangiste se retrouve au même point qu'au départ.

Comme nous l'avons vu, cela n'exclut aucunement, bien au contraire, que le cercle de ses valeurs d'usage puisse s'accroître ou diminuer. Dans l'échange, le capitaliste ne représente pas le capital, mais l'argent; s'il ne 
tivé pour être façonné par le travail. En effet, le coton qui sera filé, le fil qui sera tissé, le tissu qui sera imprimé et teint ne sont pour le travail que du coton, du fil et du tissu. Comme simples produits du travail ou travail objectif, ils ne créent aucun procès, ce sont de simples matières pourvues de telles ou telles propriétés naturelles. Il importe peu au travail vivant de savoir comment ces propriétés leur sont venues : ce sont pour lui des matières à travailler. C'est ce que l'on constate, si l'on part des éléments matériels qui composent le capital et présupposent le travail.

En réalité, étant devenu grâce à l'échange l'un de ces éléments matériels, il n'existe qu'une différence de substance entre le travail et les autres éléments du capital : il a la forme de l'activité, et ils ont celle du repos. Le procès est donc le rapport substantiel d'un élément agissant sur les autres : il n'est pas le rapport entre les deux. Le capital apparaît ainsi comme objet passif où tout rapport de forme a disparu ; c'est un simple procès de production, et le capital en tant que tel n'y entre pas distinct de sa substance.

Il ne se manifeste même pas sous une substance qui lui serait spécifique — travail objectif par exemple —, puisque telle est la substance de la valeur d'échange. En effet, sa substance purement naturelle est dépourvue de tout rapport à la valeur d'échange, travail objectif, et au travail-valorisation de l'usage du capital, autrement dit à tous les rapports du capital ; en ce sens, le procès du capital n'est qu'un simple procès de production : le capital perd son caractère spécifique, comme la monnaie dans la forme de la valeur. Le capital existant pour soi — c'est-à-dire le capitaliste — n'entre même pas dans ce procès : ce n'est pas le capitaliste qui est consommé par le travail comme matière première et instrument. Ce n'est pas non plus le capitaliste — mais le travail qui y consomme. En ce sens encore, le procès de production du capital n'est pas spécifique : c'est un procès de production en général.

À la différence du travail, le capital ne s'y manifeste que sous la forme substantielle de la matière première et de l'instrument de travail. Ce caractère général du procès n'est pas seulement une abstraction arbitraire, mais une abstraction en mouvement, et c'est cet aspect qui frappe les économistes et leur fait dire que le capital est l'élément indispensable de tout procès de production.

Mais il ne tiennent pas compte du comportement propre au capital dans ce procès.

Il convient de mettre en évidence ici un élément qui ne découle pas seulement de l'observation, mais du rapport économique lui-même. Dans le premier procès — l'échange entre le capital et le travail —, le travail en tant que tel, existant pour soi, est nécessairement incarné par l'ouvrier. Il en va de même ici, dans le second procès. Le capital se présente, lui, comme une valeur existant pour elle-même, pour ainsi dire égoïsme (ce qui, dans l'argent, est simple tendance). Mais, le capital existant pour lui-même, n'est-il pas le capitaliste ? Divers socialistes affirment cependant qu'il n'est pas le capitaliste (128). C'est supposer que le capital n'est qu'une simple chose et non un rapport de production qui, réfléchi en lui, est le capitaliste.

Certes, je peux séparer le capital de tel ou tel capitaliste et le faire passer en d'autres mains. Mais, privé de son capital, il perd sa qualité de capitaliste. On peut donc distinguer le capital de tel capitaliste, mais on ne peut le distinguer du capitaliste qui, en tant que tel, fait face à l'ouvrier. De même, tel ouvrier peut cesser lui aussi d'être le travail pour soi ; par exemple s'il hérite ou voile de l'argent. Il cesse alors d'être ouvrier, car en tant que tel, il est uniquement du travail existant pour soi. (C'est ce qu'il faudra analyser plus en détail ultérieurement.)

Le procès de production en tant que contenu du capital.
— Travail productif et improductif : le travail productif crée du capital. — Vus-à-vus du travail, l'ouvrier se comporte comme à l'égard d'une valeur d'échange, et le capitaliste comme à l'égard d'une valeur d'usage, etc. — L'ouvrier se vend au travail qui est force productive de richesse (c'est en tant que telle que le capital se l'appro- prie.) — Conversion du travail en capital, etc. Sismondi, Cherbuliez, Say, Ricardo, Prudhon, etc.

Il ne peut sortir du procès que ce qui y est entré au début, comme présumption et condition. Mais, en toute occasion, tout ce qui y est entré devra en sortir. Ainsi donc, c'est parce qu'on n'aperçoit pas les fils ténus qui l'enserrent que tout rapport de forme semble avoir disparu à la fin du procès de production, amorcé dans les conditions du capital. Mais, considérons les choses de plus près.
n'a rien de « naturel », mais est spécifiquement économique.

Le capital que nous analysons ici indépendamment de la valeur et de l'argent, c'est le capital en général, c'est-à-dire ce qui distingue essentiellement la valeur-capital de la valeur proprement dite ou de l'argent. La valeur, l'argent, la circulation, les prix ainsi que le travail, etc. en sont les présuppositions.

Nous n'analysons donc pas ici une forme particulière du capital, ni la diversité des capitaux particuliers, ni leurs différences respectives. Nous observons sa genèse. Ce mouvement dialectique n'est que l'expression idéale du devenir réel du capital. Nous pourrons considérer les rapports ultérieurs comme des développements issus de ce germe. Mais, auparavant, afin d'éviter toute confusion, il nous faut arrêter la forme déterminée à un certain point de son développement pour en faire l'analyse.

Procès de valorisation. — (Coûts de production). — (La plus-value ne peut s'expliquer par l'échange. Ramsay. Ricardo). Le capitaliste ne peut vivre de son salaire, etc. (Faux frais de production). Par définition, le capital s'oppose à la simple conservation. la non multiplication de la valeur.

Jusqu'ici nous avons analysé le capital en fonction de sa substance comme un simple procès de production. Mais, si on le considère en fonction de la forme, c'est un procès d'auto-valorisation qui comprend à la fois la conservation et la multiplication de la valeur antérieure.

La valeur apparaît comme sujet et le travail comme activité utile. On présuppose ainsi, du point de vue de la substance, que, dans le procès de production, l'Instrument de travail a été effectivement utilisé comme le moyen d'un but, et que la matière première a reçu, en tant que produit, une valeur d'usage supérieure, soit par un métabolisme chimique, soit par des modifications mécaniques.

Mais, c'est ne considérer que la valeur d'usage et se limiter au procès de production simple.

Il ne s'agit pas de créer tout bonnement ici une valeur d'usage plus grande (ce qui, au demeurant, est tout à fait relatif; en effet, lorsqu'on transformente du blé en eau-de-vie, on juge que la valeur d'usage est supérieure, parce qu'on la rapporte à la circulation); il ne s'agit pas non plus de créer une valeur d'usage plus grande pour l'individu, le producteur. Tout cela ne détermine pas le rapport lui-même et apparaît aléatoire. Ce dont il s'agit, c'est de créer une valeur d'usage plus grande pour autrui, autrement dit c'est produire une valeur d'échange plus grande.

Dans la circulation simple, le processus s'achèvait pour telle ou telle marchandise lorsque sa valeur d'usage aboutissait au consommateur. Elle sortait alors de la circulation, perdait sa valeur d'échange et toute forme économique déterminée. Le capital, lui, consomme son matériau grâce au travail, et le travail grâce à son matériau: il consomme sa valeur d'usage, uniquement pour lui-même, en tant que capital.

Cette consommation de la valeur d'usage fait ici partie de la circulation, c'est le commencement de la circulation ou sa fin, comme on voudra. La consommation de la valeur d'usage entre donc maintenant dans le processus économique, parce que la valeur d'usage y est déterminée par la valeur d'échange. A aucun moment du procès de production, le capital ne cesse d'être du capital ou la valeur d'être de la valeur, et, en tant que telle, valeur d'échange.

Rien n'est plus niaiss que d'affirmer, à l'instar de M. Proudhon, que, de produit, le capital devient valeur grâce au processus de l'échange, c'est-à-dire en retournant dans la circulation simple. Nous serions alors revenus de nouveau au point de départ, et même à l'échange sous sa forme la plus simple — le troc — où la valeur d'échange naît du produit, comme nous l'avons vu.

Si le capital entre de nouveau dans la circulation sous forme de marchandise, après avoir consommé sa valeur d'usage dans la production, c'est-à-dire, en retournant dans la circulation simple. Nous, serions alors revenus de nouveau au point de départ, et même à l'échange sous sa forme la plus primitive. Nous avons là une valeur d'échange naît du produit, comme nous l'avons vu.

Si le capital entre de nouveau dans la circulation sous forme de marchandise, après avoir consommé sa valeur d'usage dans la production, c'est-à-dire, en retournant dans la circulation simple. Nous, serions alors revenus de nouveau au point de départ, et même à l'échange sous sa forme la plus primitive. Nous avons là une valeur d'échange naît du produit, comme nous l'avons vu.
du capital existe déjà, ce qui suppose ses rapports avec le travail, les prix (le capital fixe et le capital circulant, l'intérêt et le profit).

Pour devenir capital, une certaine accumulation est nécessaire : on la trouve sitôt que le travail objectivé et le travail vivant sont devenus des éléments indépendants et antagoniques. Cette accumulation nécessaire au devenir du capital est directement incluse dans celui-ci, en tant que présupposition et élément constitutif : il faut la distinguer fondamentalement de l'accumulation du capital devenu capital, lorsque les capitaux existent déjà nécessairement.

Nous avons vu jusqu'ici que le capital présuppose : 1° le processus de production en général, propre à tous les états de la société, c'est-à-dire sans caractère historique : humain, s'il vous plaît ; 2° la circulation qui, dans chacun de ses éléments, mais plus encore dans sa totalité, est un produit historique déterminé ; 3° le capital en tant qu'unité déterminée de la production et de la civilisation. On verra, au cours de son développement, comment le processus de production lui-même se modifie historiquement sitôt qu'il n'est plus qu'un élément du capital : comment ses présuppositions historiques peuvent se déduire de la simple analyse des différences spécifiques du capital.

Tout le reste n'est que vain bavardage. C'est seulement en conclusion et comme résultat de tout le développement qu'il sera possible de décider quels sont les éléments qu'il faut recueillir dans la 1° Section sur la production en général, et dans le 1° chapitre de la 2° Section, sur la valeur d'échange en général. Ainsi, nous avons vu que la différence entre la valeur d'usage et la valeur d'échange fait désormais partie de l'économie, et qu'il ne faut pas laisser la valeur d'usage s'étendre comme simple présupposition comme le fait Ricardo. Le chapitre de la production s'achève, objectivement, avec son résultat, le produit ; le chapitre de la circulation commence avec la marchandise, qui est à la fois valeur d'usage et valeur d'échange (bref, valeur différente d'elle-même) ; la circulation est l'unité des deux, mais seulement de manière formelle car la marchandise tombe en dehors de l'économie lorsqu'elle devient objet immédiat de consommation, tandis que la valeur d'échange devient autonome dans l'argent.

Plus-value : Temps de surtravail. — Base à propos du salaire. — Valeur du travail. Comment est-elle fixée ? — L'auto-valorisation, c'est l'auto-conservation du capital. Le capitalist ne doit pas voir que de son travail, etc. Conditions de l'auto-valorisation du capital, surtravail, etc. — Dans quelle mesure le capital est productif (du fait qu'il crée du surtravail, etc.) ; sa fonction est purement historique et transitoire. — Les Noirs libres en Jamaïque. — La richesse devenue autonome exige du travail d'esclaves ou du travail salarié (dans les deux cas, c'est du travail forcé).

La plus-value dont dispose le capital à la fin du processus de production doit commencer par se réaliser dans la circulation en un prix supérieur du produit ; comme tous les prix qui s'y réalisent, il est déterminé et fixé avant d'y entrer. Exprimé en termes de valeur d'échange, cela veut dire que le travail matérialisé dans le produit dépasse celui qui existait dans les éléments composant le capital au départ. Notons que ce produit ou travail matérialisé est, au repos, une grandeur de travail volumétrique, alors qu'en mouvement, il se mesure en fonction du temps. La plus-value ne peut exister que si le travail matérialisé dans le salaire est moindre que le travail vivant acheté par le capitaliste.

Le temps de travail matérialisé dans le capital est, comme nous l'avons vu, une somme qui se décompose en trois éléments suivants : a) temps de travail matérialisé dans les matières premières ; b) temps de travail matérialisé dans les instruments ; c) temps de travail matérialisé dans le prix du travail. Cependant, les parties a) et b) restent constantes au sein du capital ; même si leur forme est modifiée dans le processus, leur valeur reste inchangée.

Le capital échange uniquement c) contre un élément qualitativement différent : une quantité donnée de travail matérielisé s'échange contre une masse de travail vivant. Si le temps de travail vivant ne reproduisait que le temps de travail matérialisé dans son prix, il n'y aurait qu'une opération formelle, et — en ce qui concerne la valeur. — Il y aurait simple permutation entre le travail vivant et une valeur équivalente : comme pour la matière première et l'instrument, il n'y aurait qu'une modification de la substance, la valeur restant constante. Si le capitaliste payait à l'ouvrier le prix équivalent à
substances naturelles d'une forme dénuée de valeur d'usage en une forme riche de valeur. La forme véritable de la richesse générale est donc l'excédent des produits de la terre (céréales, hêtre, matières premières).

Au point de vue économique, seule la rente est la forme de la richesse. C'est ainsi que les premiers prophètes du capital ne concevaient comme représentants de la richesse bourgeoisie que les non capitalistes, les propriétaires fonciers féodaux. En conséquence, ils mirent tous les impôts à la charge de la rente, ce qui est tout à l'avantage du capital bourgeois. Le féodalisme n'a été magnifié sur le plan des principes par les bourgeois — et certains en ont été dupes, tels le vieux Mirabeau — que pour être ruiné sur le plan des intérêts pratiques.

Toutes les autres valeurs représentaient seulement de la matière première + du travail ; le travail lui-même représente les céréales ou d'autres produits de la terre que le travail consomme. L'ouvrier de la fabrique, etc. ajoute donc à son produit exactement autant de matières premières qu'il en consomme : son travail, comme celui de son patron, n'ajoute rien à la richesse. La richesse est ce qui excède les marchandises consommées au cours de la production. Les ouvriers des fabriques créent simplement des formes plus agréables et plus utiles pour la consommation.

A l'époque, l'industrie n'utilisait guère les forces de la nature ; c'est avec la division du travail, etc. que se développa la force naturelle du travail. Elle était développée au temps d'A. Smith. C'est pourquoi ce dernier considère le travail en général comme la source des valeurs, et aussi de la richesse ; mais, à proprement parler, le travail ne crée la plus-value que dans la mesure où le surproduit semble être un don naturel — grâce à la division du travail, — force naturelle sociale chez A. Smith, et force de la terre chez les physiocrates. Ainsi s'explique l'importance que donne A. Smith à la division du travail.

Par ailleurs, A. Smith conçoit, certes, le travail comme créateur de valeurs, mais pour lui le travail est une valeur d'usage, une productivité existant pour elle-même, une force naturelle de l'homme en général (c'est ce qui le distingue des physiocrates) ; cependant, il ne conçoit pas le travail sous la forme tout à fait spécifique du salariat et en opposition au capital. En conséquence, il ne voit que, dès le début, le capital contient en lui

l'élément antagonique qu'est le travail salarié : il voit le capital tel qu'il sort de la circulation, sous forme monétaire. Il se crée donc à la suite de la circulation, grâce à l'épargne. A l'origine, le capital ne se valorise donc pas lui-même, puisque dans sa définition, il n'implique pas l'appropriation du travail d'autrui. Il ne le fera que plus tard, lorsqu'il sera présupposée en tant que capital — mauvais cercle (Fr.) — en tant que commandement sur le travail d'autrui.

En bonne logique, chez A. Smith, le travail devrait toucher son propre produit pour salaire. Mais si celui-ci est égal au produit, il n'y a plus de travail salarié, ni de capital. A. Smith est donc obligé d'opérer avec rudesse, lorsqu'il introduit le profit et la rente en tant qu'éléments constitutifs des frais de production, c'est-à-dire lorsqu'il fait sortir la plus-value du procès de production du capital : le capitaliste ne veut pas céder gratuitement l'usage de son capital, de même que le propriétaire foncier ne veut pas donner pour rien ses terres à la production. Ils réclament quelque chose en retour. Mais, de la sorte, leurs revendications ne sont pas expliquées comme des faits historiques.

A proprement parler, seul le salaire a une justification économique, parce qu'il est de toute nécessité un élément constitutif des frais de production. Le profit et la rente sont tout simplement des prélèvements effectués sur le salaire ; ils ont été arbitrairement imposés au cours du processus historique du capital et de la rente foncière, puis légalisés, mais ils ne sont pas justifiés économiquement. Or, comme il oppose par la suite le travail aux matières premières et aux moyens de production ayant une forme autonome dans la propriété foncière et le capital, il le caractérise fondamentalement comme travail salarié. Il en résulte certes des contradictions. C'est ce qui explique, entre autres, ses incertitudes dans la détermination de la valeur, le fait qu'il place sur le même pied le profit et la rente foncière, et ses conceptions erronées quant à l'influence du salaire sur les prix, etc.

Passons maintenant à Ricardo. Il conçoit, lui aussi, le travail salarié et le capital comme naturels, et non comme une forme historique déterminée de la société. Elles créent donc de la valeur d'usage et celle-ci représente la richesse, c'est dire que leur forme est indifférente et n'est pas saisie dans son rapport déterminé avec la forme de la richesse en tant que telle, valeur d'échange et sim-
dit, la plus-value totale a tout juste augmenté de 1/1 0001, bien que la force productive ait augmenté de mille fois. Avec une productivité accrue de mille fois, la plus-value totale n’augmente même pas de 1/1 0001, alors que, dans le cas précédent, la plus-value augmentait de 1/52 lorsquela productivité doublait. Si le travail nécessaire passe de 1/1 000 à 1/1 000 000, il baisse exactement de 999/1 000 000 (puisqu’1/1 000 = 1 000/1 000 000), c’est-à-dire du montant de la plus-value.

En résumé nous trouvons :

1° L’augmentation de la force productive du travail vivant accrèt la valeur du capital (ou diminue d’autant la valeur de l’ouvrier), non parce qu’elle augmente la quantité de produits ou de valeurs d’usage créées par un même travail (la force productive du travail est pourtant sa force naturelle), mais, bien plutôt, parce qu’elle diminue le travail nécessaire : dans le même rapport où celui-ci diminue, le surtravail ou, ce qui revient au même, la plus-value, augmente. En effet, la plus-value que le capital obtient dans le processus de production est simplement formée du surtravail excédant le travail nécessaire. Ce n’est que si le travail nécessaire diminue par rapport au surtravail, et en proportion de cette diminution seulement, que la force productive accrue peut augmenter le surtravail — c’est-à-dire l’excédent du travail matérielisé dans le capital sous la forme du produit sur le travail matérielisé dans la valeur d’échange de la journée de travail.

La plus-value correspond exactement au surtravail : leur augmentation se mesure exactement à la diminution du travail nécessaire.

2° Le chiffre qui multiplie la force productive (posée comme unité ou multiplicande) ne sert pas de multiplicateur pour obtenir l’augmentation de la plus-value du capital. En effet, celle-ci augmente en fonction de l’excédent réalisé dans la journée de travail sur la partie qui, auparavant, représentait le travail nécessaire, et qu’on divise par le multiplicateur de la force productive. Par conséquent, si le travail nécessaire est égal à 1/4 de la journée fournie par le travail vivant et que la force productive double, la valeur du capital ne double pas : elle augmente de 1/8, ce qu’on obtient en divisant par 2 la fraction précédente de la journée de travail représentant le travail nécessaire, soit 1/4 ou 2/8.
l'échange simple, un même travail objectif peut s'exprimer dans une quantité illimitée de valeurs d'usage, bien que la valeur reste la même puisqu'elle contient la même quantité de travail objective, l'égalité de celui-ci se mesurant d'après sa propre quantité et non d'après la masse des valeurs d'usage qui la compose.

« Qu'il soit obtenu par des améliorations du travail ou des machines, ou par un plus large emploi du revenu en vue de la production, le capital additionnel produit aussi efficacement la richesse future. En effet, la richesse » (valeur d'usage) « dépend toujours de la quantité des marchandises produites » (et aussi quelque peu de leur variété, semble-t-il) « sans considération pour la facilité avec laquelle les instruments employés dans la production peuvent avoir été produits » (c'est-à-dire le temps de travail objectif en eux). « Une quantité déterminée d'habit et de denrées feront subsister et travailler autant d'hommes ; mais ils auront une valeur double » (valeur d'échange) « si 200 ouvriers ont été employés à les produire » (155) (Angl.). Si, grâce à une force productive accrue, 100 ouvriers produisent autant de valeurs d'usage que les précédents 200, « on en conçèdait à la moitié afin que les 100 restants produisent autant que les 200 auparavant. La moitié du capital peut donc être retirée de cette branche d'industrie, autant de capital que de travail sera libéré. Comme la moitié du capital recrera désormais le même service que le capital entier auparavant, on peut le diviser en deux capitaux » (156) (Angl.). (Ibid. à propos du commerce national sur lequel nous devrons revenir.)

Ricardo ne parle pas ici de la journée de travail, ni de ce que le capitaliste échange une demi-journée de travail matérielisée contre toute la journée de travail vivant de l'ouvrier, c'est-à-dire payé à l'ouvrier une moitié de la journée de travail. Il parle de journées de travail simultanées, c'est-à-dire d'ouvriers différents ; cela ne change rien à la substance, mais à la forme. Chacune de ces journées de travail fournit désormais beaucoup plus de temps de travail extra. Si, auparavant, le capitaliste était limité par la journée de travail, il dispose maintenant de 50 journées de travail, etc.

Comme nous l'avons dit, l'augmentation des capitaux par la productivité ne provoque, sous cette forme, aucun accroissement des valeurs d'échange ; selon Ricardo, la population pourrait ainsi baisser de 10 000 000 à 10 000 sans que la valeur d'échange ou la quantité des valeurs d'usage diminue (cf. la fin de son livre) (157).

Nous sommes bien les derniers à nier qu'il existe des contradictions dans le capital. Nous nous proposons bien plutôt de les mettre en lumière. Mais, pour sa part, Ricardo, ne le fait pas, puisqu'il soutient que la valeur d'échange ne joue aucun rôle dans la production de la richesse. En effet, ce sont les contradictions qui poussent cette forme de richesse à développer les forces productives, dans une société fondée sur la valeur d'échange et sur la richesse résultant de cette valeur. A ses yeux, une progression de la valeur n'est pas nécessaire dans cette société pour soutenir le développement de la richesse. Bref, la valeur, comme forme de la richesse, n'affecte en aucune manière la richesse et son développement. C'est considérer la valeur d'échange comme purement formelle.

Mais voilà qu'il lui vient à l'esprit 1° que le capitaliste s'intéresse avant tout à la valeur ; 2° que l'histoire montre que le progrès des forces productives (et le commerce international, auquel il aurait dû penser) vont de pair avec l'accroissement de la richesse en tant que telle, c'est-à-dire de la somme des valeurs. Comment cela s'explique-t-il ? Les capitaux s'accumulent plus rapidement que la population, si bien qu'on assiste à une augmentation des salaires et donc de la population, puis — par réaction — du prix des céréales, ce qui aggrave en fin de compte les conditions de la production et le développement des valeurs d'échange. On aboutit par un détourn à ces dernières. Laissons de côté la rente, puisque nous ne parlons pas ici des difficultés accrues de la production mais, au contraire, de la croissance des forces productives.

L'accumulation des capitaux fait hausser les salaires (à condition que la population n'augmente pas simultanément) ; l'ouvrier se marie, la production est stimulée, ses enfants vivent mieux, ils ne meurent pas prématurément. Bref, la population augmente, ce qui crée la concurrence entre les ouvriers et les oblige à vendre de nouveau leur force de travail à sa valeur, sinon au-dessous. Le capital accumulé qui, dans l'intervalle, a augmenté moins vite, dispose à présent du surplus qu'il dépensait auparavant en salaires c'est-à-dire en numéraire pour acheter la valeur d'usage du travail ; il existe désormais sous forme d'argent pour valoriser le travail.
valeurs d’usage pour le travail : ce sont les conditions ou éléments matériels de son activité. Le travail utilise l’instrument, donne à la matière première une forme plus élevée de valeur d’usage et, par conséquent, les conserve. Les valeurs d’usage ainsi conservées par le travail sont toutefois des valeurs d’échange pour autant qu’elles sont des éléments constitutifs du capital ; en tant que valeurs d’échange, elles sont déterminées par leur coût de production, par la quantité de travail matérielisé en elles. (Pour la valeur d’usage, il s’agit simplement de la qualité du travail déjà matérielisé.)

La quantité de travail matérielisé subsiste du fait que sa qualité de valeur d’usage pour le travail ultérieur est conservée au contact du travail vivant. La valeur d’usage du coton, puis celle du fil, se conservent parce qu’ils sont tissés et qu’ils existent comme éléments matériels (à côté de la broche) dans le tissage. La quantité de temps de travail contenue dans le coton et le fil se conserve ainsi. Ce qui apparaît dans le simple procès de production comme conservation de la qualité du travail passé — et de ce fait aussi de la matière où il est renfermé — apparaît dans le processus de valorisation comme conservation de la quantité de travail objectivé.

Pour le capital, cette conservation de la quantité de travail matérielisé s’opère au travers du processus de production ; pour le travail vivant, c’est tout simplement une valeur d’usage qui est là pour être travaillée et à laquelle le travail vivant ajoute une quantité nouvelle de travail. Mais ce n’est pas par cette adjonction quantitative qu’il conserve la quantité de travail déjà matérielisée, mais par sa qualité de travail vivant ou parce qu’il se comporte en tant que travail vis-à-vis de valeurs d’usage contenant du travail passé. Or, le travail vivant n’est pas payé pour la qualité qu’il possède — on achète uniquement le travail vivant —, mais pour la quantité de travail contenue en lui. On ne paie que le prix de sa valeur d’usage, comme pour toutes les autres marchandises. La qualité spécifique qu’il possède du fait qu’il ajoute une quantité nouvelle de travail à l’ancienne, et conserve ainsi le travail matérielisé dans sa qualité de travail matérielisé, ne lui est pas payée : d’ailleurs, elle ne coûte rien à l’ouvrier, puisque c’est une propriété naturelle de sa force de travail.

Dans le process de production, la séparation entre le travail et ses éléments matériels — instrument et matière — est abolie. Or, l’existence du capital et du travail salarié repose sur cette séparation. Le capital ne paie rien pour que soit abolie cette séparation dans le procès réel de la production, — sans laquelle le travail ne pourrait s’effectuer.

(Cette union ne se réalise pas au moment de l’échange avec l’ouvrier ; c’est l’œuvre du travail au cours du process de production. Mais alors, en tant que travail actuel, il se trouve déjà incorporé au capital, dont il est devenu un élément constitutif. Cet élément constitutif du travail entre-tient et conserve donc la force du capital. L’ouvrier ajoute simplement du travail nouveau. Sous forme de capital, le travail possède en tant que valeur une existence éternelle, absolument indépendante de celle de sa matière. C’est ainsi que les choses se présentent au capital et à l’ouvrier.)

Si le capital devait payer cette capacité, il cesserait d’être du capital. Mais, elle coïncide absolument avec le rôle matériel que le travail joue, de par sa nature même, dans le process de production, en tant que valeur d’usage. Or, en tant que telle, le travail appartient au capitaliste ; seule sa valeur d’échange appartient à l’ouvrier. Sa qualité vivante, qu’il a dans le process de production, de conserver le temps de travail matérielisé en faisant de celui-ci le mode d’existence matériel du travail vivant, cette qualité n’est pas l’affaire de l’ouvrier.

Dans le process de production, le travail vivant fait de l’instrument et de la matière le corps de son âme et les éveille d’entre les morts ; ce mode d’appropriation est en opposition flagrante avec le fait que le travail est privé de ses objets, ou qu’il n’existe que dans l’organisme immédiat de l’ouvrier, tandis que l’instrument et la matière du travail existent pour eux-mêmes dans le capital. (Il faudra revenir sur ce point.)

Le procès de valorisation du capital correspond à un simple procès de production et s’effectue grâce à lui, du fait que le travail vivant a un contact naturel avec les éléments matériels de son existence. Or, si le travail entre dans un rapport qui n’est pas le sien, mais celui du capital, c’est qu’il est déjà un élément de ce dernier. Le capitaliste obtient gratuitement le surtravail ainsi que la conservation de la valeur des matières premières et des instruments. En ajoutant une valeur nouvelle à l’ancienne, le travail conserve et éternise le capital. La conservation de la valeur dans le produit ne coûte rien
C’est pourquoi on dit que les machines économisent du travail. Dans ses « Recherches, etc. », p. 137, Lauderdale remarque pertinemment que la véritable caractéristique n’est pas cette économie du travail, mais qu’à l’aide des machines le travail humain soit capable de choses qu’il ne pourrait accomplir sans elles. Mais, c’est se référer à la valeur d’usage des machines.

Ce qui est essentiel, c’est l’économie de travail nécessaire et la création de surtravail. La productivité accrue du travail s’exprime dans le fait que le capital doit acheter moins de travail nécessaire pour produire une même valeur d’échange et des quantités plus grandes de valeur d’usage, ou qu’un travail nécessaire moindre crée la même valeur d’échange et une masse plus grande de valeurs d’usage, en utilisant davantage de matière. Si la valeur globale du capital reste la même, la croissance des forces productives implique donc que sa participation constante (matières premières et machines) augmente par rapport à la partie variable (c’est-à-dire celle qui s’échange contre le travail vivant et constitue le fonds du salaire). Autrement dit, une quantité moindre de travail met en mouvement une quantité supérieure de capital. Si la valeur globale du capital entrant dans le processus de production augmente, le fonds du travail (partie variable du capital) doit diminuer relativement.

C’est pourquoi le premier capital de 140 met en mouvement 56 de travail nécessaire, ce qui implique une partie constante de 84. Le deuxième met en mouvement un travail de 20 + 18, soit 38 de salaire et un capital constant de 60 + 45, soit 105 (comme nous le savons, la valeur n’augmente pas en proportion des forces productives).

Dans le premier cas, comme nous l’avons déjà vu, la valeur additionnelle absolue est plus grande que dans le second, parce que la masse de travail utilisée est plus élevée par rapport au capital constant; alors que, dans le second, elle est plus petite parce que le travail est plus productif.

Mais la différence entre la valeur additionnelle de 40 dans le premier cas, et de 60 dans le second, exclut pour le premier la possibilité de recommencer un nouveau cycle productif avec un capital égal au cycle précédent, car des deux côtés il faut qu’une partie de la valeur additionnelle entre comme équivalent dans la circulation pour que le capitaliste vive de son capital.

Si les deux capitalistes consomment 20 thalers, le premier recommencerait le cycle avec un capital de 120, et le second aussi. Ce qui est haut (102).

Il faudra recourir sur tout cela dans le chapitre de l’accumulation et du profit, il faudra analyser ce qui distingue la valeur additionnelle, créée par une force productive plus grande, de celle créée par une augmentation de la quantité absolue de travail. (Marx).

C’est-à-dire en comparaison des proportions antérieures du travail nécessaire au surtravail.

Reprenons notre exemple précédent, en admettant que le capital agricole de 100 thalers reste au niveau ancien de la production : 40 de semences, engrais, etc.; 20 d’instruments de travail, et 40 de salaire représentant 4 journées de travail nécessaires. Nous obtenons la somme de 140 thalers.

Admettons que la fertilité double, soit parce que l’instrument se perfectionne, soit parce que les engrais sont meilleurs, etc. Le produit sera alors de 140 thalers (en supposant que l’instrument soit entièrement consommé). Le prix du travail nécessaire tombera de moitié, ou il ne faudra plus que 4 demi-journées de travail nécessaire pour produire le travail matérielisé de 8 jours, soit 2 jours de travail pour en produire 8, soit 1/4 de la journée (3 h.) est donc consacré au travail nécessaire. Au lieu de 40 thalers, le fermier n’en paie plus que 20 pour le travail.

A la fin du procès, les parties constitutives du capital se sont modifiées; les 40 thalers dépensés pour les semences, ont augmenté la valeur d’usage double; la valeur de l’instrument reste à 20, mais celle du travail passe à 20 (2 journées entières de travail). Le rapport du capital constant à la partie variable était de 60 : 40 ou 3 : 2, il est maintenant de 80 : 20 ou 4 : 1. Par rapport à l’ensemble du capital, le travail était de 3/4, il est maintenant de 1/2.

Si le fermier voulait continuer la production sur la base de l’ancien rapport, de combien son capital doit-il augmenter? Ou — afin d’éviter la méchante promesse selon laquelle il continue de travailler avec un capital constant de 60, un fonds de travail de 40 après que la force productive ait double, ce qui introduit des rapports erronés — nous supposerons donc qu’en dépit d’une force productive double, le capital conserve les mêmes instruments en utilisant une autre quantité de travail.

(*) Bien que ce soit juste pour le fermier lorsqu’une bonne année, par exemple, fait doubler la fertilité; ou pour tout industriel si la force productive double non pas dans sa branche, mais dans celles qui le fournissent: par exemple lorsque la laine brute, ainsi que les céréales (donc le salaire), et enfin les machines coûtent 50% de moins, il continuerait donc, avant comme après, à dépenser 40 thalers de laine brute, 20 de machines et 40 de travail, mais en disposant d’une quantité double. (Marx.)
est à chaque fois sa valorisation*. A un niveau donné des forces productives (et si ce niveau est changeant, cela ne fait rien à la chose), le capital ne peut surmonter la limite naturelle constituée par la journée de travail vivant qu’en plaçant simultanément une journée de travail à côté de l’autre, bref en accroissant dans l’espace le nombre des journées de travail simultanées. Ainsi, je ne peux pousser le surtravail de A au-delà de 3 h., mais si j’additionne les journées de B, C, D, etc. j’obtiendrai 12 h., etc. Au lieu d’un surtravail de 3 h., j’aurai obtenu un surtravail de 12. C’est pourquoi le capital sollicite l’augmentation de la population : le procès réel de diminution du travail nécessaire permet de mettre en mouvement du travail nécessaire nouveau (et donc du surtravail).

En d’autres termes, on produit les ouvriers à meilleur compte, on produit davantage d’ouvriers en un même temps, à mesure que le temps de travail nécessaire ou le temps consacré à la production de force vivante du travail devient relativement moindre. Toutes ces formules sont identiques. (Au demeurant, l’accroissement de la population augmente la force productive du travail, ne serait-ce qu’en permettant une division et une coopération plus grandes du travail. L’accroissement de la population est une force naturelle du travail : elle ne se paie pas. A ce niveau, nous appelons force naturelle le la force sociale. Toutes les forces naturelles du travail en société sont des produits historiques.)

Par ailleurs, comme autrefois pour la journée de travail, le capital tend aujourd’hui à ramener au minimum les nombreuses journées de travail nécessaires, posées simultanément (que l’on peut réduire à une seule, si l’on n’a en vue que la valeur) ; autrement dit, il s’efforce de les remplacer autant que possible par du travail qui n’est pas nécessaire. Alors qu’auparavant il diminuait les heures de travail nécessaires pour une journée de travail, il diminue maintenant le temps nécessaire pour l’ensemble du temps de travail. (S’il faut 6 jours pour produire 12 h. de travail excédentaire, le capital fera tout ce qui est en son pouvoir pour qu’il n’en faille plus que 4. On peut aussi considérer les 6 jours de travail comme une seule journée de 72 h. S’il parvient à réduire le temps nécessaire de 24 h., il aura supprimé 2 jours de travail — c’est-à-dire 2 ouvriers. Mais, le nouvel excédent de capital ne peut être mis en valeur que s’il continue son échange avec du travail vivant. Ainsi, le capital s’efforcera d’augmenter la population ouvrière en même temps qu’il diminue constamment la partie nécessaire du travail de celle-ci (et en met une partie en réserve).

Au reste, l’augmentation de la population est l’un des moyens principaux de diminuer la partie nécessaire. Au fond, c’est l’application de son rapport avec la journée de travail. Nous y trouvons déjà toutes les contradictions que les théoriciens modernes de la population ont relevées, mais n’ont pas comprises. En même temps et à mesure que le capital crée du surtravail, il crée et abolit le travail nécessaire : le surtravail n’existe que dans la mesure où le travail nécessaire existe et n’existe pas*.

(*) Bien qu’il n’y ait pas à en traiter ici, on peut déjà mentionner qu’à la création de surtravail d’un côté correspond une création de non travail de l’autre. — obscurité relative (ou, dans une classe des cas, travail non productif). Cela est évident tout d’abord pour le capital, puis pour les classes avec lesquelles il partage le produit, et donc pour les pauvres vivant du surproduit, les fainéants et scrofuleux, bref pour tout le train de ses suivants, pour la partie de la classe des domestiques qui ne vit pas du capital mais du revenu. La différence entre la classe des domestiques et celle des ouvriers est fondamentale. En regard à l’ensemble de la société, la création de temps disponible correspond aussi à la création de temps pour la production des sciences et des arts, etc.

L’individu qui crée du surplus parce qu’il a satisfait ses besoins élémentaires, ne correspond pas au mécanisme du développement social. L’histoire montre bien plutôt qu’un individu (ou une classe d’individus) est forcé de travailler davantage en raison d’un besoin vital, parce que le travail se manifeste de l’autre côté, comme non travail et surabondance de richesses.

La richesse ne se développe qu’au milieu de ces contradictions : virtuellement, son développement crée la possibilité d’abolir ces contradictions (165). L’histoire révèle qu’un individu ne peut pas absorber sa propre faim qu’en produisant de quoi satisfaire cette faim et un excédent pour satisfaire un autre individu. Cela apparaît brutalement dans l’esclavage. Il faut attendre le salarié pour qu’il en résulte une industrie, travail industriel. Ainsi donc, Malthus (166) est parfaitement conséquent lorsqu’il revendique, comme corollaire au surtravail et au capital excédentaire, l’existence d’une classe d’oisifs et de mangeurs de plus-value, consommant sans produire, d’où la nécessité du gaspillage, du luxe, des prodigalités, etc. (Marr.)
pays, et soumettre les fruits de la nature à des traitements (artificiels) afin de leur donner des valeurs d’usage nouvelles. On explorera la terre dans tous les sens, tant pour découvrir de nouveaux objets utiles que pour donner des valeurs d’usage nouvelles aux anciens objets; on utilisera ceux-ci en quelque sorte comme matière première; on développera donc au maximum les sciences de la nature. On s’efforcera, en outre, de découvrir, de créer et de satisfaire des besoins découlant de la société elle-même.

La production fondée sur le capital crée ainsi les conditions de développement de toutes les propriétés de l’homme social, d’un individu ayant le maximum de besoins, et donc riche des qualités les plus diverses, bref d’une création sociale aussi universelle et totale que possible, car plus le niveau de culture de l’homme augmente, plus il est à même de jouter.

Il se développe une division du travail accrue et on créera des branches de production nouvelles, et donc aussi un surtravail qualitativement nouveau. La production rejette de son sein les éléments servant à créer de nouvelles valeurs d’usage : un système sans cesse plus vaste embrasse tous les genres de travaux et de production auxquels correspond un système toujours plus riche et varié de besoins.

Ainsi donc, la production fondée sur le capital crée d’une part l’industrie universelle, c’est-à-dire le surtravail en même temps que le travail créateur de valeurs; et, d’autre part, un système d’exploitation générale des propriétés de la nature et de l’homme. Ce système repose sur le principe d’utilité générale : il utilise à son profit la science autant que toutes les qualités physiques et spirituelles. Rien de grand ni de noble ne peut subsister plus longtemps de par ses propres vertus. En dehors de ce cercle de production et d’échange sociaux, le capital commence donc à créer la société bourgeoise et l’appropriation universelle de la nature et établit un réseau englobant tous les membres de la société : telle est la grande action civilisatrice du capital.

Il s’élève à un niveau social tel que toutes les sociétés antérieures apparaissent comme des développements purement locaux de l’humanité et comme une idolâtrie de la nature. En effet, la nature devient un pur objet pour l’homme, une chose utile. On ne la reconnaît plus comme une puissance. L’intelligence théorique des lois naturelles a tous les aspects de la ruse qui cherche à soumettre la nature aux besoins humains, soit comme objet de consommation, soit comme moyen de production.

De même, le capital se développe irrésistiblement au-delà des barrières nationales et des préjugés; il ruine la divinisation de la nature en même temps que les coutumes anciennes; il détruit la satisfaction de soi, cantonnée dans des limites étroites et basée sur un mode de vie et de reproduction traditionnel. Il abat tout cela, et il est lui-même en révolution constante, brisant toutes les entraves au développement des forces productives, à l’élargissement des besoins, à la diversité de la production, à l’exploitation et à l’échange de toutes les forces naturelles et spirituelles (167).

Le capital ressent toute limite comme une entrave, et la surmonte idéalement, mais il ne l’a pas pour autant surmontée en réalité : comme chacune de ces limites est en opposition avec la démesure inhérente au capital, sa production se meut dans des contradictions constamment surmontées, mais tout aussi constamment recrées. Il y a plus. L’universalité à laquelle il tend inlassablement trouve des limites dans sa propre nature qui, à un certain niveau de son évolution, révèlent qu’il est lui-même l’entraîne la plus grande à cette tendance, et le poussent donc à sa propre abolition.

Les économistes qui, tel Ricardo, considèrent que la production s’identifie directement à l’auto-valorisation du capital, ne se préoccupent donc pas des limitations de la consommation ou de la circulation. Car, pour eux, la production crée automatiquement une équivalence dans ces dernières, et l’offre ne pose pas de problème par rapport à la demande; ils s’intéressent donc uniquement au développement des forces productives et à l’accroissement de la population industrielle. Mais, de la sorte, ils ont compris la nature positive du capital avec plus de justesse et de profondeur que des économistes qui, tel Sismondi, mettent seulement en évidence les limitations introduites par la consommation et l’arsenal des moyens pour y remédier, encore que ce der-
velles branches d'industrie grâce auxquelles les anciennes gagnent de nouveaux marchés, etc. En fait, la production crée elle-même une demande, en employant davan
tage d'ouvriers dans la même branche d'activité et en créant de nouvelles industries ; de nouveaux capitalistes y emploient de nouveaux ouvriers et ouvrent en même
temps de nouveaux marchés pour les anciens ; mais « la
demande émanant du travailleur productif lui-même ne peut jamais suffire à toute la demande, parce qu'elle ne
couvre pas entièrement le champ de ce qu'il produit.
Si c'était le cas, il n'y aurait plus aucun bénéfice ni, donc,
de raison pour le faire travailler. L'existence même d'un
profit réalisé sur une marchandise quelconque implique
une demande autre que celle émanant du travailleur qui
l'a produite. » ... « Les travailleurs, de même que les capi
talistes, peuvent exister en surnombre par rapport aux
moyens de les utiliser avec profit » (Angl.).

A propos du point 3, que nous devons continuer d'ex-
poser, il faut noter que l'accumulation préalable, grâce
ta laquelle le capital apparaît en face du travail et le
commande, n'est rien d'autre que du surtravail, même
sous la forme du surproduit, et une assignation sur le
travail d'autrui co-existent dans les autres branches (Angl.).

Il va de soi que nous n'avons pas l'intention d'analy-
sier ici en détail la nature de la surproduction ; nous
dégagons simplement la tendance à la surproduction qui
existe dans le rapport immédiat du capital. Nous pou-
vons donc laisser de côté ici tout ce qui a trait aux
autres classes possédantes et consommatrices, etc., qui
ne produisent pas, mais vivent de leurs revenus, c'est-
dire procèdent à un échange avec le capital et consis-
tuent autant de centres d'échange pour lui. Nous n'en
parlerons que là où elles ont une importance véritable,
c'est-à-dire dans la genèse du capital (ou mieux dans l'
accumulation).

Dans la production fondée sur l'esclavage ainsi que
da la production patriarcale où l'industrie est intime-
ment liée à l'agriculture, si bien que l'immense majori-
té de la population pourvoit directement à la plupart
de ses besoins, la sphère de la circulation et de l'échange
est extrêmement étroite ; l'esclave n'a aucun accès à l'
échange. Dans la production fondée sur le capital, la
consommation dépend en tous points de l'échange ; car
le travail n'y est jamais une valeur d'usage immédiate
pour le travailleur. Elle repose entièrement sur le travail

créateur de valeurs d'échange, et valeur d'échange lui-
même.

Bien (Angl.). D'accord ! (Fr.).

Le travailleur salarié, contrairement à l'esclave, est
un centre autonome de la circulation, un échangiste, un
individu qui subsiste grâce à l'échange. 1° En échangeant
la force de travail vivante contre la partie du capital
fixée comme salaire, la valeur de cette fraction du capital
est déterminée avant même que le capital ne sorte de
nouveau du processus de production pour pénétrer dans la
circulation ; en d'autres termes, on peut considérer que
cet acte relève de la circulation. 2° À l'exception, bien
sûr, de ses ouvriers à lui, le capital ne considère pas
la masse des ouvriers comme des travailleurs, mais
comme des consommateurs, des possesseurs de valeurs
d'échange — leur salaire —, des détenteurs d'argent
qu'ils échangent contre ses marchandises. Ce sont, pour
lui, autant de centres de la circulation, points de départ
du processus d'échange et de la réalisation de la valeur du
capital. Ils constituent relativement une très grande par-
tie des consommateurs (bien qu'elle ne soit pas tout à
fait aussi grande qu'on se plait à l'imaginer en général,
si l'on considère uniquement les ouvriers proprement
dits de l'industrie). Plus la population industrielle et la
masse d'argent dont elle dispose sont fortes, plus la
sphère d'échange sera grande pour le capital. Or, nous
avons vu que le capital s'efforce d'accroître au maximum
la masse de la population industrielle.

En fait, nous n'avons pas encore à analyser ici le rap-
port d'un capitalist vis-à-vis des ouvriers des autres
capitalistes. Ce rapport nous révèle les illusions de tout
capitaliste, mais ne change absolument rien au rapport
général entre le capital et le travail. Chacun des capi-
talistes sait que ses ouvriers ne lui font pas face comme
consommateurs dans la production, et s'efforce de rest-
treindre autant que possible leur consommation, c'est-
dire leur capacité d'échange, leur salaire. Cela ne l'em-
pêche pas, bien sûr, de souhaiter que les ouvriers des
autres capitalistes fassent la plus grande consommation
possible de ses marchandises. Quoi qu'il en soit, le
rapport général — fondamental — entre le capital et le
travail est celui de chacun des capitalistes avec ses
ouvriers.

Mais l'illusion propre à chacun des capitalistes privés,
E échange donc tout son produit (100) contre les 20 de salaire de ses propres ouvriers et de tous les autres capitalistes : il reçoit en échange 40 pour les matières premières, 20 pour les machines et 20 pour les moyens de subsistance de ses ouvriers, tandis qu'il lui reste 20 pour acheter le surproduit, dont il vit. Il en va de même pour les autres. Leur plus-value constitue 1/5, ou 20, qu'ils échangent contre le surproduit. S'ils consommaient tous le surproduit, leur situation serait la même à la fin qu'au début, et la plus-value de leur capital n'augmenterait pas. Mais supposons qu'ils ne consomment que 10, ou 1/50; c'est-à-dire la moitié de la plus-value. Comme tous les autres, le producteur du surproduit D consommerait 10 en moins : en tout, il ne vendrait donc que la moitié de sa marchandise, soit 50. Il ne pourrait recommencer sa production dans les mêmes conditions.

Admettons qu'il produise seulement 50 d'articles de consommation et 50 d'argent. Chacun des capitalistes A, B, C, D, E accumulerait 10 d'argent, qui représenteraient la plus-value non consommée. Ces thalers ou 50 en tout, ne pourraient être valorisés que si l'on disposait de travail nouveau. Pour produire plus de matières premières, A et B ont besoin de 4 thalers de travail additionnel vivant, et comme ils n'ont pas de nouvelles machines pour le mettre en œuvre, il leur faudra davantage de main-d'œuvre, mettons pour 6 thalers. Sur les 400 thalers de matières premières, machines, moyens de subsistance nécessaires, il faudra ajouter 50 thalers de denrées pour les capitalistes. Mais, à présent, chaque capitale dispose d'un surproduit de 10, dont 4 en matières premières, 2 en moyens de subsistance nécessaires; sur tout cela, il gagne 2 thalers (comme précédemment il gagnait 100 avec 80). D a gagné 10 sur 40, et pourra donc augmenter sa production en proportion, soit de 5. L'année suivante, il produira 7 1/2, soit 57 1/2.

On pourra, selon le cas, développer cet exemple ultérieurement. De toute façon, sa place n'est pas ici. Quoi qu'il en soit, il est clair que la valorisation se réalise ainsi par l'échange entre les capitalistes eux-mêmes. Bien que le capitaliste E ne produise que pour la consommation des ouvriers, il échange, sous forme de salaire, 1/5 de son capital avec chacun des autres capitalistes. De même, A, B, C, D échangent avec E, non pas directement, mais indirectement puisque chacun d'eux lui demande 1/6 pour les moyens de subsistance de ses ouvriers. La valorisation consiste en ce que chacun échange son propre produit contre une partie aliquote du produit des 4 autres, si bien qu'une partie du surproduit va à la consommation du capitaliste, tandis qu'une autre est convertie en capital additionnel en vue de mettre en mouvement du travail nouveau. La valorisation, c'est la possibilité réelle d'une valorisation plus grande — production accrue de valeurs nouvelles.

On voit clairement ici que E et D (le premier pour les moyens de subsistance des ouvriers, et le second pour les marchandises consommées par les capitalistes) auraient trop produit, l'un par rapport à ce qui revient aux ouvriers, et l'autre par rapport à ce qui revient aux capitalistes ; en d'autres termes, ils auraient produit trop par rapport à l'augmentation nécessaire du capital, augmentation dont la limite minimale est déterminée par l'intérêt.

La surproduction générale ne provient pas de ce que les ouvriers ou les capitalistes consomment relativement trop peu de marchandises, mais de ce que leur production est trop forte : elle n'est pas trop forte pour la consommation, mais pour le juste rapport entre consommation et valorisation. La production est trop forte pour la valorisation.


En d'autres termes, à un stade donné du développement des forces productives (dont dépend le rapport entre le travail nécessaire et le surtravail), le produit se divise selon un rapport fixe en une partie correspondant aux matières premières, machines, travail nécessaire, surtravail; le surproduit lui-même se divise en une partie affectée à la consommation, et une autre reconvertisse en capital. Cette division de la substance du capital se manifeste comme suit : dans l'échange entre les capitaux, certaines proportions se déterminent de manière fixe, bien qu'elles soient en modification constante au cours de la production.

Nous aurons par exemple les rapports suivants : 2/5 de matières premières, 1/5 de machines, 1/5 de salaire, de surproduit dont la moitié est destinée à la consom-
créer à partir de lui-même, puisqu'il doit trouver devant lui les conditions matérielles de sa réalisation.

Ce surtravail apparaît maintenant matérialisé dans le surproduit, et celui-ci se divise en deux parties afin d’être à même de se valoriser en tant que capital : les conditions de travail objectives (matières premières et instruments) ; la condition subjective (moyens de subsistance du travail vivant à mettre en œuvre). Il va de soi que la pré-supposition générale est la valeur sous la forme universelle du travail matérielisé, et notamment du travail matérielisé sortant de la circulation.

En outre, le surproduit dans sa totalité, objectivation de tout le surtravail, devient maintenant du capital additionnel (par rapport au capital primitif, c’est-à-dire antérieur à la dernière rotation) ; autrement dit, il devient une valeur d’échange autonome en face de sa valeur d’usage spécifique : la force de travail vivante.

Tous les éléments de la production sont maintenant réunis en face de la force de travail vivante comme des forces extérieures et étrangères qui l’utilisent et la consomment dans des conditions indépendantes d’elle ; mais on constate, en même temps, qu’ils sont le produit et le résultat du travail vivant (222).

1° La plus-value, ou surproduit, n’est rien d’autre qu’une somme déterminée du travail vivant matérielisé, somme de surtravail. Cette valeur nouvelle qui, en tant que capital autonome, fait face au travail vivant et s’échange contre lui, est le produit du travail. Elle n’est rien d’autre que l’excédent — sous forme matérielisée, et donc de valeur — de l’ensemble du travail par rapport au travail nécessaire.

2° Les figures particulières que cette valeur doit revêtir pour se valoriser de nouveau, c’est-à-dire pour devenir capital, sont d’une part la matière première et l’instrument, et d’autre part des moyens permettant à l’ouvrier de subsister au cours du processus de production. Or, ce ne sont là que des figures particulières du surtravail, puisque celui-ci produit la matière première et les machines dans des proportions telles qu’une somme déterminée de travail nécessaire — moyens de subsistance équivalent à sa valeur et servant à le reproduire — puisse se matérialiser de nouveau en elles.

Bref, le surtravail contient la dualité des conditions objectives et subjectives de sa conservation et de sa reproduction perpétuelles. Mais, en outre, il doit permet-

tre à l’ouvrier de reproduire ses conditions matérielles, en posant d’emblée la matière première et l’instrument dans des proportions telles qu’il puisse y réaliser du surtravail, en sus de son travail nécessaire, en en faisant la matière de valeurs nouvelles. Les conditions objectives du surtravail correspondent à la fraction de matière première et d’instrument en sus des moyens de reproduction du travail nécessaire, mais, les conditions objectives du travail nécessaire se divisent, elles aussi, en moyens objectifs et subjectifs, en éléments matériels et en éléments subjectifs (moyens de subsistance du travail vivant), si bien qu’elles apparaissent à présent comme le produit, le résultat, la forme objective et l’existence extérieure du surtravail. À l’origine, en revanche, elles apparaissaient étrangères au travail vivant ; c’était le fait du capital si l’instrument et les moyens de subsistance existaient dans une proportion permettant au travail vivant de se réaliser à la fois comme travail nécessaire et surtravail.

3° La valeur autonome et existant pour soi en face de la force de travail vivante (c’est-à-dire le capital) représente l’indifférence de l’objet en soi ; elle fait que les conditions objectives du travail sont étrangères à la force de travail vivante. Tout cela va si loin que les conditions matérielles de la personne de l’ouvrier existent en dehors et en face de lui ; qui plus est, elles sont personnifiées dans le capitaliste, qui a une volonté et un intérêt propres. La propriété, c’est-à-dire les conditions matérielles, est donc entièrement dissociée et séparée de la force de travail vivante. Les moyens de production lui font face en tant que propriété d’autrui, réalité d’une autre personne juridique, domaine abstrait de sa volonté. C’est ainsi que le travail apparaît comme du travail étranger en face du capitaliste qui personnalise la valeur ou les conditions du travail.

Cette séparation absolue entre la propriété et le travail, entre la force de travail vivante et les conditions de sa réalisation, entre la valeur et l’activité créatrice de valeur fait que le contenu même du travail est étranger à l’ouvrier. Mais à présent, cette séparation apparaît, elle aussi, comme le résultat du travail lui-même : c’est la matérialisation des différents éléments du travail. En effet, au travers du nouveau processus de production qui suit et confirme l’échange entre le capital et le travail vivant, le surtravail, et donc la plus-value, le surproduit, et même
travail vivante est 1° du travail étranger, approprié sans équivalent, et 2° doit être remplacé par un excédent de travail, bref elle n’est pas cédée à proprement parler, mais changée d’une forme en une autre. Le rapport de l’échange a donc complètement disparu, ou n’est plus qu’un simple simulacre. Au demeurant, le droit de propriété apparaissait primitivement fondé sur le propre travail de chaque individu, alors qu’il apparaît désormais comme un droit sur le travail d’autrui, et comme impossibilité pour le travail de s’approprier son propre produit. Désormais, la séparation totale entre le travail et la propriété, et plus encore la richesse, apparaît comme la conséquence de la loi qui les identifiait à l’origine.

Enfin, le procès de production et de valorisation a pour résultat essentiel la reproduction et la production nouvelle du rapport entre le capital et le travail, entre le capitaliste et l’ouvrier. Ce rapport social de production est un résultat plus important de ce procès que n’en sont les fruits matériels. En effet, au sein du procès lui-même, l’ouvrier se produit lui-même, en tant que force de travail, en face du capital, de même que le capitaliste se produit, en tant que capital, en face de la force de travail vivante : chacun se reproduit lui-même en reproduisant l’autre, sa négation. Le capitaliste produit le travail pour autrui ; le travail crée le produit pour autrui. Le capitaliste produit l’ouvrier, et l’ouvrier le capitaliste, etc. (188).

Accumulation primitive du capital. (L’accumulation véritable). — Des qu’historiquement développé, le capital produit lui-même les conditions de son existence (non pas comme conditions de sa genèse, mais comme résultats de son existence). — Prestations de service personnel (en opposition au travail salarié). — Renversement de la loi de l’approbation. L’ouvrier est réellement étranger à son produit. Division du travail. Les machines, etc.

A proprement parler, l’argent ne se convertit en capital qu’à la fin du premier procès de production dont le résultat est la reproduction et la production nouvelle du capital additionnel I. Celui-ci se pose et se réalise donc comme capital additionnel I, à partir du moment seulement où il a produit le capital additionnel II et où les prémisses encore extérieures au mouvement du capital réel et correspondant à la transition de l’argent en capital ont cessé d’exister, de sorte que le capital pose lui-même les conditions de sa production, conformément à sa nature immanente.

Ainsi donc, lorsque s’est développée la production fondée sur le capital, on voit disparaître l’une des conditions antérieures au capital, à savoir que, pour poser le capital en tant que tel, le capitaliste introduit dans la circulation des valeurs créées par son propre travail ou de quelque autre façon, puisqu’il ne dispose pas encore de travail salarié actuel ou passé. En fait, c’est une condition historique préalable qui, du point de vue historique, appartient au passé et entre dans sa généalogie : en tout cas, elle a cessé d’appartenir à l’histoire contemporaine, où le système social est effectivement dominé par le mode de production capitaliste.

Par exemple, si l’exode des serfs vers les villes est une des conditions historiques préalables du système urbain, il cesse d’être une condition et un élément de sa réalité lorsque les villes sont développées. Cette présupposition passée, condition de son développement, se trouve donc abolie lorsque le système des villes existe.

Les conditions et les présuppositions du devenir et de la genèse du capital impliquent donc que le capital n’existe pas encore, ou qu’il est seulement en devenir ; elles disparaissent avec l’existence du capital, lorsque celui-ci part de sa propre réalité et pose lui-même les conditions de sa réalisation. Ainsi on peut s’imaginer que, dans la genèse de l’argent ou de la valeur existant pour sol sous forme de capital, il y eut une accumulation par le capitaliste, et même qu’il a économisé des produits ou des valeurs créés par son propre travail alors qu’il n’était pas encore capitaliste.

On peut donc supposer que l’argent devient capital grâce à des conditions préalables, déterminées et extérieures au rapport du capital. Mais, s’il tôt que le capital existe en tant que tel, il crée ses propres présuppositions ; autrement dit, il possède grâce à son procès de production les conditions réelles pour produire des valeurs nouvelles sans donner d’équivalent en échange.

Les présuppositions qui apparaissaient à l’origine comme les conditions de son devenir — et ne pouvaient donc pas encore découler de l’action du capital en tant que tel — apparaissent maintenant comme résultats de sa propre réalisation : c’est une réalité créée par lui-
destiné à accroître la consommation de luxe. Au fond, ce n'est qu'un achat déguisé de travail étranger en vue de la consommation immédiate, c'est-à-dire de valeurs d'usage. Au demeurant, l'ancien mode de production patriarcal, féodal, etc. — la commune — est en pleine décomposition, et les éléments du travail salarié sont en développement lorsque les travailleurs libres se multiplient dans ces conditions. Mais, comme en Pologne par exemple, ces libres domestiques peuvent surgir et disparaître par la suite, sans que le mode de production s'en trouve modifié.

Pour exprimer sous forme de rapports de propriété ou de lois les conditions où se font face le capital et le travail salarié, il nous suffit d'analyser leur comportement vis-à-vis de l'appropriation au sein du procès de valorisation (195). Si, par exemple, le surtravail a le caractère de plus-value du capital, cela signifie que l'ouvrier ne s'approprie plus le produit de son propre travail, mais que celui-ci est devenu à son égard une propriété étrangère, le travail d'autrui apparaissant comme la propriété du capital.

Cette seconde loi de la propriété bourgeoise en laquelle se transforme la première est reconnue et elle est perpétrée par le droit d'héritage, etc.; elle acquiert ainsi une existence indépendante du hasard de la vie éphémère des capitalistes particuliers. La première reconnaît l'identité du travail avec la propriété; la seconde nie cette propriété du travail, et nie que le travail d'autrui appartienne à autrui. En fait, comme nous le verrons lorsque nous l'analyserons en détail, dans le procès de production, le travail est une totalité, une combinaison de travaux, dont les éléments constitutifs sont étrangers les uns aux autres, si bien que le travail total n'est pas l'œuvre des différents ouvriers: seul le travail des divers ouvriers est associé, car les ouvriers eux-mêmes n'ont pas d'activité associatrice.

Au sein de cette combinaison, le travail sert une volonté et une intelligence étrangères : ce sont elles qui le dirigent. L'unité qui anime le travail existe en dehors de lui. Il est subordonné à l'unité matérielle qui existe entre les machines; il est soumis au capital fixe. Cela-ci est le monstre animé qui maîtrise la pensée scientifique et domine pratiquement tout le processus: l'instrument n'appartient plus à tel ou tel travailleur. Au contraire, l'ouvrier n'est plus qu'un point animé, acces-

soire vivant de l'ensemble du système. Le travail associé représente donc une association en soi, et ce, à un double point de vue : il n'existe pas de lien entre les individus en collaboration; ils ne prédéterminent pas, soit sous telle ou telle fonction précise, soit sur l'instrument du travail.

Ainsi donc, l'ouvrier se comporte en étranger, non seulement vis-à-vis de son produit, mais encore vis-à-vis de l'association de son travail: il voit bien que son travail est son activité vitale à lui, mais elle lui est étrangère et lui est imposée et, comme le dit A. Smith, le travail lui apparaît comme un fardeau, un sacrifice, etc. (196). Le travail ainsi que le produit ne sont plus la propriété du travailleur particulier et isolé. C'est la négation du travail parcellaire, car le travail est désormais collectif ou combiné. Toutefois, ce travail collectif ou associé, tant sous sa forme dynamique que sous la forme arrêtée et figée du produit, est posé directement comme étant différent du travail réel. C'est à la fois l'objectivité d'autrui (propriété étrangère), et la subjectivité étrangère (du capital). Le capital est donc la négation aussi bien du travail que du produit sous forme parcellaire, et donc de la propriété du travailleur particulier. Il existe certes sous forme de travail social, combiné en tant que sujet et objet, mais indépendamment de ses éléments réels: il a donc une existence séparée. Le capital apparaît comme le sujet et le propriétaire dominant le travail d'autrui, son rapport représente donc une contradiction aussi totale que celui du travail salarié.

Formes antérieures à la production capitaliste. (Procès qui précède la formation du rapport capitaliste, ou l'accumulation primitive.)

Le travail libre et son échange contre l'argent a fini de reproduire et de valoriser l'argent en servant à ce dernier de valeur d'usage pour lui-même et non pour la jouissance, telle est la présupposition du travail salarié et l'une des conditions historiques du capital. La séparation du travail libre des conditions objectives de sa réalisation, c'est-à-dire des moyens et de la matière du travail, en est une autre.

Il faut donc tout d'abord que le travailleur soit séparé de la terre, de son laboratoire naturel; autrement dit, que soient dissoutes la petite propriété foncière libre ainsi que la propriété foncière collective, fondée sur la
s'oppose à la propriété foncière privée, que cette dernière soit médiatisée par la première, ou que la première apparaîsse sous cette forme double. C'est pourquoi le propriétaire foncier privé y est en même temps citoyen urbain. Du point de vue économique, la citoyenneté se ramène à une figure simple : le paysan, habitant de la ville.

Dans la forme germanique, le paysan n'est pas un citoyen d'Etat, c'est-à-dire habitant de la ville ; la base c'est l'habitation familiale, isolée et indépendante, garantie par l'association avec d'autres habitation semblables d'une même tribu ; les assemblées convoquées à l'occasion des guerres, du culte et d'arbitrages juridiques, etc. constituent cette garantie mutuelle. La propriété foncière individuelle ne s'oppose pas ici à la propriété foncière de la commune et n'est pas médiatisée par elle, au contraire. La commune n'existe que dans la relation mutuelle des propriétaires fonciers individuels en tant que tels. La propriété communale n'y est que le complément collectif des habitation individuelles de la tribu, ainsi que de la terre appropriée. La commune n'est pas la substance dont l'individu n'est qu'un accident ; elle n'est ni cet ensemble qui serait unité réalisée tant dans l'idée que dans l'existence de la ville et de ses besoins, en étant distincte des besoins individuels, ni cette unité réalisée dans le territoire urbain qui a une existence propre, distincte de l'économie particulière du membre de la commune. Mais c'est à la fois la communauté de langue, de sang, etc., base de l'individu, et l'assemblée effective des propriétaires, en vue de fins collectives. Certes, la commune a une existence économique propre dans les terrains communs de chasse, de pâturage, etc., mais chaque propriétaire individuel les utilise à ce titre, et non en qualité de représentants de l'Etat, comme à Rome : c'est une propriété vraiment commune des propriétaires individuels, et non pas une propriété de la société de ces propriétaires qui, dans la ville, ont une existence distincte de celle qu'ils ont en tant que propriétaires individuels.

Voici ce qui, à ce propos, représente l'essentiel : dans toutes ces formes où la propriété foncière et l'agriculture constituent la base de l'ordre économique et où la production de valeurs d'usage est donc le but économiques, la reproduction de l'individu est impliquée dans ses rapports avec la commune, dont il est le fondement.

Dans toutes ces formes, nous trouvons : 1° L'appropriation de la condition naturelle du travail, la terre, qui représente à la fois l'instrument primitif du travail, le laboratoire et le réservoir de matières premières, n'est pas le résultat du travail, mais sa présupposition. C'est en propriétaire que l'individu se comporte en toute simplicité vis-à-vis des conditions objectives du travail ; elles sont pour lui la nature inorganique de sa subjectivité qui se réalise en elle ; la principale condition objective du travail n'apparaît pas comme produit du travail, mais se présente sous la forme de la nature ; il y a l'individu vivant d'une part, et la terre, condition objective de sa reproduction, de l'autre.

2° Le travailleur n'apparaît pas dès l'abord dans cette abstraction qu'est le simple travailleur, puisqu'il trouve dans la propriété de la terre un mode d'existence objectif qui n'est pas le simple résultat de son activité mais une présupposition, au même titre que sa peau, ses organes sensoriels qu'il reproduit et développe, certes, dans le processus vital, mais qui président à ce processus de reproduction.

Le comportement vis-à-vis de la terre, propriété de l'individu qui travaille, est immédiatement médiatisé par l'existence naturelle, plus ou moins transformée historiquement, de l'individu comme membre de la commune, par son existence naturelle comme membre de la tribu, etc. Un individu isolé ne pourrait pas plus être propriétaire de la terre qu'il ne pourrait parler. Sans doute, pourrait-il y puiser sa substance, comme l'animal. Le comportement de propriétaire vis-à-vis de la terre suppose toujours l'occupation, paisible ou violente, de la terre par la tribu, commune ayant une forme encore plus ou moins naturelle ou déjà développée historiquement. Ici, l'individu ne se manifeste jamais isolément, tel le simple travailleur libre. Si l'on suppose que les conditions objectives de son travail lui appartiennent, il est lui-même posté subjectivement comme membre d'une commune, médiatrice entre lui et la terre.

Son rapport avec les conditions objectives du travail est médiatisé par son existence de membre de la commune ; à son tour, l'existence réelle de la commune est déterminée par la forme spécifique de sa propriété des conditions objectives du travail. Cette propriété médiatisée par son
tence objective de l'individu comme propriétaire, mettons propriétaire foncier, mais elle le fait dans des conditions qui l'enaînent à la commune, ou mieux, font de lui un anneau de sa chaîne. Dans la société bourgeoise, le travailleur est purement sujet, sans objet; mais la chose qui lui fait face est devenue la véritable communauté : il cherche à la dévorer, mais c'est elle qui le dévore.

Dans toutes les formes primitives, la commune donne aux sujets une unité objective avec leurs conditions de production, ou bien l'existence objective et déterminée presque la commune elle-même parmi les conditions de la production. Ces formes, plus ou moins liées encore à la nature mais résultant déjà du process historique, correspondent nécessairement à un développement des forces productives qui est limité, et ce, par principe. Le développement des forces productives les dissout, et leur dissolution représente elle-même un progrès des forces productives humaines. Le travail se fait d'abord à partir d'une base déterminée, naturelle pour commencer, puis historique. Mais alors cette base est elle-même supprimée ou tend à disparaître, étant devenue trop étroite pour le progrès du bloc humain.

Pour autant que la propriété foncière antique réapparaît dans la propriété parcellaire moderne, elle relève de l'économie politique (nous y reviendrons (213) dans le chapitre de la propriété foncière; d'ailleurs, tout cela mérite une analyse plus fouillée.)

Ce qui nous importe ici, c'est d'abord que le rapport du travail au capital, ou aux conditions objectives du travail devenues capitalistes, suppose un processus historique qui dissout les différentes formes dans lesquelles ou bien le travailleur est propriétaire, ou bien le propriétaire travaille.

Avant tout, il faut donc : 1° la dissolution des liens avec la terre, condition naturelle de la production, que l'homme traite comme son corps non organique, labo-

ratoire de ses forces et domaine de sa volonté. Toutes les formes de cette propriété supposent une commune dont les membres, en dépit de toutes les différences formelles, sont propriétaires à titre de membres de la commune. La forme primitive de cette propriété est donc une propriété collective immédiate (forme orientale, modifiée dans la forme slave, développée jusqu'à sa contradiction dans la propriété antique et germanique, dont elle demeure cependant la base secrète).

2° La dissolution des rapports où l'homme apparaît comme propriétaire de l'instrument. Comme la précédente forme de propriété foncière suppose une commune réelle, cette propriété de l'instrument au profit du travailleur suppose une forme particulière de développement du travail manufacturier, le travail artisanal auquel se rattache le système des corporations et des jurandes, etc. (Le système manufacturier de l'ancien Orient peut trouver place au point 1°) Le travail y est encore pour moitié artistique et pour moitié fin en soi, etc (le maître-artisan). L'habileté particulière au travail garantit la possession de l'instrument, etc. Puis il y a, pour ainsi dire, héritage du mode de travail ainsi que de l'organisation et de l'instrument du travail. Système médiéval des villes. Le travail y est encore personnel; c'est un développement déterminé d'aptitudes unilatérales se suffisant à elles-mêmes, etc.

3° Dans ces deux cas, on suppose que le travailleur possède les moyens de consommation avant de produire, ce qui lui permet de vivre comme producteur pendant la production jusqu'à ce qu'il ait achévé son travail. Comme propriétaire foncier, il est directement pourvu du fonds de consommation nécessaire. Comme maître-artisan, il en a hérité, il a gagné en faisant des économies; dans sa jeunesse il est apprenti; il ne se présente pas autrement comme un véritable travailleur indépendant: il partage les repas avec le maître, patriarchalement. Quand il est (véritable) compagnon, il existe une certaine communauté du fonds de consommation possédé par le maître; même si ce n'est pas la propriété du compagnon, c'est du moins sa co-possession, etc., en vertu des lois et des traditions de la corporation, etc. (Il convient d'approfondir encore ce point.)

4° La dissolution des rapports dans lesquels le travailleur lui-même, force vivante du travail, fait encore directement partie des conditions objectives de la production et est approprié de la sorte, bref, ou il est esclave ou serf. Pour le capital, ce n'est pas le travailleur, mais le travail qui est une condition de production. Si le capital peut opérer avec des machines, ou même l'eau et l'air, tant mieux (Fr.). Le capital ne s'approprie pas le travailleur, mais son travail, — non pas directement mais au travers de l'échange.
put s'inscrire comme intermédiaire entre les conditions objectives d'existence ainsi libérées, et les forces vivantes du travail, maintenant, elles aussi, distinctes et libres : il put acheter les secondes avec les premières.

Avant sa transformation en capital, la genèse de la richesse monétaire appartient à la préhistoire de l'économie bourgeoise. L'usure, le commerce, l'organisation urbaine et le développement parallèle du fric y jouèrent le rôle principal. La thésaurisation des fermiers, des paysans, etc. y est relativement secondaire. On voit en même temps que se développent l'échange et la valeur d'échange médiatisées partout par le commerce (nous pouvons appeler commerce cette médiation, et dire que l'argent acquiert une existence autonome dans le corps des marchands, de même que la circulation l'acquiert dans le commerce). Ce développement entraîne la dissolution des rapports de propriété du travail d'avec ses conditions objectives et range le travail parmi les conditions objectives de la production. Toutes ces conditions expriment la prédominance de la valeur d'usage et de la production orientée vers l'usage immédiat, ainsi que l'existence immédiate d'une commune, condition préalable de la production.

Bien qu'elles paraissent — cf. le chapitre précédent sur l'argent — poser la propriété comme simple émanation du travail et impliquer comme condition préalable la propriété privée du produit de son propre travail, la production fondée sur la valeur d'échange et la commune correspondante supposent le travail comme condition générale de la richesse et produisent la séparation du travail de ses conditions objectives. Cet échange d'équivalents persiste, mais il ne représente qu'un mince vernis masquant la production fondée sur l'appropriation du travail d'autrui sans échange, mais effectuée sous l'apparence de l'échange.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner outre mesure de ce que ce système des valeurs d'échange (où l'échange s'effectue entre équivalents mesurés par le travail) se change en son contraire, ou plutôt dévoile ses fondements secrets : l'appropriation du travail sans échange, la séparation complète du travail et de la propriété. En effet, la prédominance de la valeur d'échange et de la production de valeurs d'échange implique que la force de travail d'autrui soit une valeur d'échange; autrement dit, que la force vivante du travail soit séparée de ses conditions objectives, qu'elle se comporte vis-à-vis de celles-ci — sa propre objectivité — comme vis-à-vis d'une propriété étrangère, bref, c'est le rapport du capital.

L'âge d'or du travail qui s'émançipe, se situe à l'époque du déclin de la féodalité, alors que les luttes intestines y sont encore vives, comme en Angleterre au xve siècle et dans la première moitié du xve siècle. Pour que le travail se comporte de nouveau vis-à-vis de ses conditions comme vis-à-vis de sa propriété, il faut qu'un autre système remplace celui de l'échange privé qui, nous l'avons vu, suppose l'échange du travail objectivé contre la force de travail, et donc l'appropriation de travail vivant sans équivalent.

Historiquement et concrètement, voici comment l'argent se transforme en capital : un marchand, par exemple, fait travailler pour lui plusieurs fleurs et tisserands qui jusqu'alors pratiquaient à la campagne le filage et le tissage comme simple travail d'appoint : leur travail secondaire devient pour eux le gagne-pain principal. Dès lors, il les a bien en mains et les place sous son autorité comme travailleurs salariés.

Un pas de plus : il les arrache à leur foyer et les regroupe dans une maison de travail. On voit clairement, dans ce simple processus qu'il n'a préparé ni matières, ni instruments, ni moyens de subsistance pour le tisserand et le fileur. Tout ce qu'il fait, c'est de les restreindre progressivement à un seul type de travail afin qu'ils dépendent de la vente, — c'est-à-dire de l'acheteur ou du marchand —, et ne produisent finalement que pour elle et par elle. Tout d'abord, le marchand n'a fait qu'acheter leur travail en achetant leur produit; mais sitôt qu'ils limitent leur production à une seule valeur d'échange et doivent donc produire directement des valeurs d'échange et échanger tout leur travail contre l'argent pour pouvoir subsister, ils tombent sous sa sérule, — et c'en est fini de l'apparence même de la vente des produits. Le marchand achète leur travail et leur enlève d'abord la propriété du produit, puis celle de l'instrument, ou bien il leur en laisse la propriété apparente afin de diminuer ses propres coûts de production.

Considérons à présent les formes historiques sous les quelles le capital est apparu à l'origine sporadiquement
L'échange de travail contre du travail repose sur l'absence de propriété de l'ouvrier.

A ce qui précède, il convient d'ajouter ceci : l'échange d'équivalents semble présupposer la propriété du travail. Il semble ainsi que l'appropriation par le travail (c'est-à-dire un véritable processus économique d'appropriation) s'identifie à la propriété du travail objectif. En outre, ce qui apparaît d'abord comme un processus réel est reconnu comme un rapport juridique, c'est-à-dire comme une condition générale de l'appropriation ; autrement dit, est reconnu par la loi comme l'expression de la volonté générale.

Cependant, cet échange d'équivalents fondé sur la propriété du travailleur se transforme en son contraire, en raison d'une dialectique nécessaire, et apparaît alors comme séparation absolue du travail et de la propriété, et comme appropriation du travail d'autrui sans échange ni équivalent. La production fondée sur la valeur d'échange et à la surface de laquelle se déroule cet échange libre et égal d'équivalents, est au fond échange de travail objectif — valeur d'échange - contre du travail vivant — valeur d'usage; autrement dit, le travail s'y comporte vis-à-vis de ses conditions objectives, c'est-à-dire de l'objectivité qu'il a créée lui-même, comme vis-à-vis d'une propriété étrangère : c'est l'aliénation du travail. D'autre part, la valeur d'échange doit être mesurée d'apr ès le temps de travail, c'est donc le travail vivant — non sa valeur — qui doit être la mesure des valeurs.

C'est une erreur de croire qu'à tous les stades, la production, et donc la société, repose sur l'échange de simple travail contre du travail. Dans les diverses formes de production où le travailleur se comporte en propriétaire vis-à-vis de ses conditions de production, la reproduction du travailleur n'est pas du tout postée par le simple travail, puisque la propriété n'est pas le résultat mais la présupposition de son travail. C'est ce qui apparaît clairement dans la propriété foncière. Dans le système des corporations, on constate également que le type de propriété qui fonde le travail ne repose pas sur le simple travail ni l'échange du travail, mais sur le lien objectif du travailleur avec la commune et les conditions qu'il trouve au préalable et dont il part comme de sa base propre. Ces conditions sont certes aussi le produit du travail, l'œuvre de toute l'histoire universelle; c'est le travail de la commune, tout au long de son développement historique qui ne part pas des individus particuliers ni de l'échange de leur travail. Le simple travail n'est donc pas non plus présupposition de la valorisation.

La situation dans laquelle on n'échange que du travail contre du travail, soit sous forme vivante, soit sous forme de produit, suppose que le travail est détaché des liens qui l'unissaient primitivement à ses conditions objectives; autrement dit, d'un côté, il apparaît comme travail pur et simple; de l'autre, son produit accède, en tant que travail objectif, à une existence parfaitement indépendante, c'est-à-dire devient valeur, en opposition au travail proprement dit. L'échange de travail contre du travail (qui est en apparence la condition de la propriété du travailleur) repose sur l'absence de propriété du travailleur.

Le rapport du capital au travail salarié, dans lequel l'ouvrier, l'activité productive, s'oppose à ses propres conditions et à son propre produit, est un stade transitoire nécessaire. Nous verrons plus loin que cette forme extrême de l'aliénation contient déjà en elle — bien que sous une forme renversée, la tête en bas — la dissolution de toutes les conditions limitées de la production et, en outre, qu'elle produit les conditions illimitées de la production, ainsi que les pleines conditions matérielles du développement entier et universel des forces productives de l'individu.
CIRCULATION DU CAPITAL
ET CIRCULATION DE L'ARGENT

La valeur est présupposée au sein de chaque capital (instruments, etc.). — Le procès de production et le procès de circulation sont des moments de la circulation. — La productivité des différents capitaux (branches d'industrie) détermine celle de chaque capital particulier. — Temps de circulation. La vitesse de rotation remplace la masse du capital. La vitesse de rotation d'un capital dépend de celle des autres. La circulation en tant que moment de la production. Le procès de production et sa durée. Conversion du produit en argent. Durée de cette opération. Reconversion de l'argent en conditions de production. Échange d'une partie du capital contre du travail vivant. — Frais de transport.

La circulation monétaire partait d'une infinie de points et revenait à une infinie de points, mais le point de retour ne coïncidait jamais avec le point de départ. Dans la circulation du capital, le point de départ se présente comme point de retour, et vice versa. Le capitaliste lui-même est le point de départ et d'arrivée. Il échange l'argent contre les conditions de production, il produit et valorise le produit, c'est-à-dire le transforme en argent, et recommence le procès. En soi, la circulation monétaire s'éteint nécessairement dans l'argent, objet inanimé. La circulation du capital se rallume sans cesse d'elle-même, et se scinde en ses différents éléments constitutifs : c'est un perpetuum mobile.
tent une forme du capital fixe dont la valorisation obéit à des lois particulières.

Si le même capital assure la production et le transport, ces deux actes constituèrent la production immédiate. La circulation, telle que nous l'avons envisagée jusqu'ici, à savoir la reconstitution du produit en argent, sitôt qu'il a reçu sa dernière touche avant l'usage (forme le rendant apte à circuler), ne commencerait qu'au lieu de sa destination. Les rentes plus tardives pour ce capitaliste devraient lui permettre de couvrir les frais d'utilisation d'un capital fixe plus grand que celui de ceux qui écoutent leurs produits sur place (mais nous n'en parlerons pas encore ici). Si A a besoin de 100 thalers de plus pour faire parvenir sa marchandise à destination sur le marché, c'est comme s'il utilisait 100 thalers d'instruments de plus que B. Dans les deux cas, il lui faudra un capital fixe plus grand; il lui faut plus de moyens de production que n'en consomme la production immédiate. En ce sens, il n'y aurait donc pas ici de cas particulier; il suffira de voir cela lorsque nous étudierons la différence entre le capital fixe et le capital circulant.

Frais de circulation. — Moyens de communication et de transport (division des branches du travail). (Concentration de masses de travailleurs. Force productive qui en résulte. Coopération massive.) — Différences entre les conditions générales et les conditions particulières de la production.

Mais, un autre facteur intervient ici : les frais de circulation. Nous laissons de côté les frais relatifs à la circulation simple. Ce n'est qu'avec l'intérêt et surtout avec le crédit, que nous pouvons envisager les frais de circulation qui découlent de la circulation en tant que rapport de production et acte économique, et non en tant qu'élément immédiat de la production, comme dans le cas des moyens de communication et de transport. La circulation, que nous considérons ici, est un processus de transformation, processus qualitatif de la valeur; elle embrasse les différentes formes de l'argent, le processus de valorisation, le produit, la reconversion en argente et en capital additionnel, ainsi que toutes les déterminations nouvelles surgies au sein de ce processus de transformation (et leur passage de l'une à l'autre). Par exemple, la conversion du produit en argente n'exige pas nécessairement des frais de circulation: ils peuvent être égaux à zéro.

La circulation est incluse dans le processus de production, dans la mesure où elle entraîne des frais et exige du surtravail. En ce sens, c'est un moment du processus immédiat de production. Dans la production directement orientée vers l'usage et dont l'excédent seul est échangé, les frais de circulation n'affectent que cet excédent, et non le produit principal. Mais, à mesure que la valeur (et donc l'échange) domine la production, les moyens matériels de l'échange (moyens de communication et de transport) gagnent en importance. Le capital tend, de par sa nature même, à dépasser toutes les limites de l'espace. La création des conditions matérielles de l'échange (moyens de communication et de transport) devient en conséquence une nécessité impérieuse pour lui: il brise l'espace au moyen du temps.

La production à bas prix des moyens de communication et de transport est une condition de la production basée sur le capital, parce que le produit immédiat ne peut être valorisé massivement sur les marchés lointains que si l'on diminue les frais de transport: parce que, à leur tour, les moyens de communication et de transport deviennent de simples sphères de la valorisation, d'un travail exploité par le capital; parce que le trafic massif procure des rentes excédant le travail nécessaire: le capital se met donc en devoir de produire les moyens de communication et de transport.

Tout travail exigé pour jeter dans la circulation le produit fini — et celui-ci n'entre dans la circulation économique qu'à partir du moment où il se trouve sur le marché — est, du point de vue du capital, un obstacle à franchir; il en est de même de tout travail posé comme condition du processus de production (dépenses pour la sécurité de l'échange, etc.).

Les peuples marchands commencèrent par emprunter les voies maritimes, ces routes par excellence (Gr.), puisque non seulement elles fonctionnent toutes seules, mais impriment encore le mouvement aux navires. La charge des voies de communication était supportée, à
saire étaient égaux à zéro, autrement dit, si le temps de travail nécessaire absorbait tout le temps, ou bien si la production s'effectuait sans travail aucun, il n'existerait ni valeur, ni capital, ni création de valeurs.

Ainsi, le temps de circulation détermine seulement la valeur pour autant qu'il est un obstacle naturel à la valorisation du temps de travail. En effet, c'est une déduction sur le temps de surtravail, autrement dit une augmentation du temps de travail nécessaire. Il est clair que le temps de travail nécessaire doit être payé, que le procès de circulation se déroule lentement ou rapidement. Prenons un exemple : si dans les métiers exigeant une main-d'œuvre spécifique, et ne pouvant travailler qu'une partie de l'année seulement, parce que leurs produits ne peuvent être vendus que pour une saison, il fallait payer les ouvriers l'année entière, le temps de surtravail s'en trouverait diminué dans la mesure où les ouvriers ne peuvent être occupés pendant l'espace de temps où d'une manière ou d'une autre (Fr.), il faut les payer. Mettons que leur salaire de quatre mois suffise à les faire vivre toute l'année. Si le capital pouvait les employer pendant douze mois, il ne leur paieraît pas un salaire supérieur, et le surtravail s'en trouverait augmenté d'autant.

Le temps de circulation représente donc une limitation de la productivité du travail, il augmente le temps de travail nécessaire, et diminue la plus-value, bref c'est un frein, une barrière à l'auto-valorisation du capital.

Alors que, d'une part, le capital doit tendre à abattre toute barrière locale au trafic, c'est-à-dire à l'échange, pour conquérir le monde entier et en faire un marché, il doit tendre, d'autre part, à éloigner l'espace grâce au temps, c'est-à-dire réduire au minimum le temps que coûte le mouvement d'un lieu à un autre. Plus le capital est développé, plus vaste est donc le marché où il circule ; or, plus est grande la trajectoire spatiale de sa circulation, plus il tendra à une extension spatiale du marché, et donc à une destruction de l'espace grâce au temps.

Si nous ne considérons pas le temps de travail comme la journée d'un seul ouvrier, mais d'un nombre indéterminé d'ouvriers, tous les rapports de population interviennent à ce point ; les fondements de la théorie de la population sont donc à étudier dans le premier chapitre du capital, au même titre que le profit, le prix, le crédit, etc.

Nous décelons ici la tendance universelle du capital, tendance qui le distingue de tous les modes de production antérieurs. Bien qu'il soit borné de par sa nature, le capital tend à un développement universel des forces productives et devient la prémisses d'un mode de production nouveau qui ne sera pas fondé sur un développement des forces productives tendant simplement à reproduire ou à élargir la base existante, mais dont le développement libre, sans entrave, progressif et universel des forces productives sera lui-même condition de la société et donc de sa reproduction ; où la seule prémisses sera le dépassement du point de départ.

La tendance universelle du capital est cependant directement en contradiction avec sa forme bornée de production qui le pousse à se dissoudre : il apparaît donc comme une forme purement transitoire. Jusqu'ici toutes les formes de société ont succombé au développement de la richesse ou — ce qui revient au même — au développement des forces productives. Chez les Anciens qui en avaient conscience, la richesse était donc formellement dénoncée, parce qu'elle provoquait la ruine de la communauté. Les structures féodales ont sombré avec l'industrie urbaine, le commerce et l'agriculture modernes (et déjà avec certaines inventions, telles que la poudre ou l'imprimerie).

Pour que les conditions économiques soutenant la communauté se dissolvent, il suffisait d'un développement des forces productives — et, par suite, de forces nouvelles, jointes à un commerce accru des individus. Il va de soi que subissaient le même sort aussi bien les rapports politiques unissant les divers éléments de cette communauté, que la religion où elle se projette sous une forme idéalisée (montrant ainsi que les deux reposent sur un rapport donné avec la nature, où aboutit toute force productive), que le caractère, la conception etc. des individus.

A lui tout seul, le développement de la science — autrement dit, de la forme la plus solide de la richesse, parce qu'elle la crée en même temps qu'elle en est le produit — aurait suffit à désagréger cette communauté. Or, le développement de la science, cette richesse à la fois idéale et pratique, n'est qu'un aspect et une forme
déterminé par la somme de travail qu'on y a affectée et dont la valeur est estimée au moyen de ce critère.

C'est donc à juste titre qu'on a reproché à Ricardo de ne pas saisir la nature de la plus-value, bien qu'il faille reconnaitre que ses adversaires la comprennent encore moins que lui. On présente le capital comme s'appropriant une portion déterminée de la valeur du travail (du produit); la valeur qu'il s'approie en plus de la partie reproduite du capital, n'est pas présentée comme source de la plus-value.

En fait, cette plus-value correspond à une appropriation du travail d'autrui sans qu'il soit fourni d'équivalent : elle ne peut donc être clairement exposée par les économistes bourgeois.

Ramsay (20) reproche à Ricardo d'oublier que le capital fixe (qui forme tout le capital, sauf l'approvisionnement; et qui est, chez Ramsay, la matière première et l'instrument) est déduit de la somme à répartir entre le capitalistes et les ouvriers : « Ricardo oublié que le produit total ne se divise pas en salaires et en profits, mais qu'une partie est encore nécessaire pour remplacer le capital fixe » (Angl.).

On voit bien que Ricardo n'a pas saisi dans son mouvement vivant le rapport entre le travail matérialisé et le travail vivant, puisqu'il le considère comme une répartition de dividendes, et non comme une création de surtravail. En conséquence, il ne peut avoir une vision claire du rapport entre les différents éléments constitutifs du capital. Il semble, au contraire, que, pour lui, le produit global se divise en salaire et en profit, la reproduction du capital étant comptée dans le profit.

Quincey (21) expose la théorie ricardienne de la manière suivante : « Si le prix est de 10 sh., le salaire et le profit réunis ne peuvent pas dépasser 9 sh. Mais, le salaire et le profit réunis ne déterminent-ils pas, au contraire, le prix à l'avance? Non, c'est la vieille théorie dépassée.

« La nouvelle économie politique a montré que tout prix est réglé par la quantité relative de travail employé dans la production, et uniquement par elle. Etant lui-même ainsi déterminé, le prix règle dès lors ipso facto le fonds d'où le salaire et le profit tirent respectivement leurs dividendes. » (Angl.)

Quincey ne considère pas ici le capital comme créant la plus-value, c'est-à-dire le surtravail, mais comme pro-

cédant à des déductions sur une somme donnée de travail. Il expliquera ensuite comment l'instrument et la matière première s'approprient ce dividende dans la production en vertu de leur valeur d'usage, et il aura recours à cette naisance : la matière première et l'instrument créent une valeur d'usage, parce qu'ils sont séparés du travail. Effectivement, cette séparation en fait du capital. Mais en soi, ils sont simplement du travail passé.

Qui plus est, Quincey heurte ainsi le bon sens même, puisque le capitaliste sait fort bien qu'il compte le salaire et le profit dans les frais de production, et qu'il règle de la sorte le prix nécessaire.

C'est, d'abord, parce qu'il ne conçoit pas le profit comme une forme dérivée et secondaire de la plus-value et, ensuite, parce qu'il n'a pas une idée claire de ce que le capitaliste considère, à juste titre, comme ses frais de production, qu'il se heurte à toutes les contradictions inhérentes à la détermination du produit par le temps de travail relatif, à la limitation de la somme du profit et du salaire par la masse de ce temps de travail, et à la fixation du prix dans la pratique. En fait, le profit du capital provient tout simplement de ce qu'une partie des frais de production ne lui coûtent rien, c'est-à-dire n'entre pas dans ses dépenses, ses frais de production.

La théorie de la valeur de Ricardo. Quincey. Salaire et profit.

Quincey estime que l'origine des variations de la valeur est la suivante : «Toute modification entre le salaire et le profit a son origine dans le salaire. » (Angl.) C'est vrai dans la mesure où toute variation dans la masse du surtravail doit dériver d'une variation dans le rapport entre travail nécessaire et surtravail. Une variation peut surgir par exemple lorsque le travail nécessaire devient moins productif et qu'une partie plus grande du travail total lui revient donc; ou lorsque le travail total devient plus productif, si bien que le travail nécessaire diminue.

Mais, il est absurde de dire que la force productive du travail découle des salaires. La diminution relative
gagné 10, que du produit de 110, et dire que je n’en ai avancé que les \(\frac{10}{11}\). Le rapport reste évidemment le même.)

« Mais, admettons maintenant que les avances du capitaliste ne consistent pas seulement en travail. Le capitaliste escompte le même profit pour toutes les parties du capital qu’il avance » (ce qui veut dire qu’il répartit son bénéfice de manière uniforme, sur toutes les parties de son capital avancé, en faisant abstraction de toute différence qualitative et en ignorant la source de ce bénéfice.) « Supposons que le \(\frac{1}{2}\) représente des avances pour le travail » (immédiat) « et que les \(\frac{3}{4}\) consistent en travail et profit accumulés, y compris tout le surplus provenant des rentes, des impôts et autres débours ».

Il est alors strictement vrai que le profit du capitaliste varie en fonction de la valeur changeante de ce \(\frac{1}{4}\) du produit comparé à la quantité du travail employé. (Non pas quantité du travail employé, comme dans le texte de monsieur Malthus, mais comparé avec le salaire payé. Il est tout aussi parfaitement vrai que son profit varie en fonction de la valeur des \(\frac{3}{4}\) de ses profits comparés aux avances en travail accumulé, autrement dit, le bénéfice se rapporte vis-à-vis du capital total avancé \(\left(\frac{100}{100}\right)\) comme n’importe quelle partie du produit total \(\left(\frac{110}{110}\right)\) vis-à-vis de la partie avancée qui lui correspond.)

Malthus poursuit : « Supposons qu’un fermier utilise 2 000 l.s., dont 1 500 pour les semences, l’élevage des chevaux, l’usage et l’entretien de son capital fixe, les intérêts de son capital fixe et circulant, les rentes, les dîmes, les impôts etc., et 500 l.s. pour le travail immédiat. Ses recettes à la fin de l’année seront de 2 400, soit un profit de 400 sur 2 000, c’est-à-dire 20 %. Il est clair que si nous prenons un quart de la valeur du produit, à savoir 600 l.s., et si nous le comparons avec la somme des salaires payés pour le travail immédiat, nous aurions pour résultat le même taux de profit » (Angl.). De même, il est clair que si nous prenions les \(\frac{3}{4}\) de la valeur du produit, à savoir 1 800, et si nous les comparions au montant des avances payées en travail accumulé, à savoir 1 500, le résultat serait apparaître exactement le même taux de profit : \(\frac{400}{1500} = \frac{100}{375} = \frac{\frac{1}{2}}{\frac{3}{4}}\). Or \(\frac{3}{4}\) donne un excédent de \(\frac{1}{2}\), soit 20 % de profit.

Malthus a dans l’esprit deux formes arithmétiques différentes, et il les mélange sans cesse : 1° si je gagne 10 sur 100, je ne gagne pas 10 — mais 10 % — sur chacune des parties de 100 : donc 5 sur 50, 2 \(\frac{1}{2}\) sur 25, etc. Gagner 10 sur 100, signifie gagner \(\frac{1}{10}\) sur chacune des parties de 100. Le profit est alors de \(\frac{1}{10}\) sur le salaire, et si je répartis uniformément le profit sur toutes les parties du capital, je peux dire que le taux en change si on rapporte le profit au capital total ou si on le rapporte à l’une de ses parties, par exemple aux salaires. 2° Si j’ai gagné 10 % sur une somme de 100, le produit total sera de 110. Si le salaire représente le \(\frac{1}{4}\) des avances, ou le \(\frac{5}{2}\) de 100, soit 25, il ne constituerait plus que la \(\frac{1}{4}\) partie de 110, et son pourcentage aura diminué en proportion de la baisse de cette partie dans le produit total. Cela s’accentue à mesure que le produit total augmente par rapport au produit initial. Ce n’est là qu’une simple méthode de calcul : 10 représente \(\frac{1}{10}\) de 100, mais \(\frac{1}{4}\) seulement de 110. Il m’est donc possible de dire que, si le produit total s’accroît, chacune des parties aliquote du capital primitif en constitue une partie aliquote moindre : simple tautologie.

Dans son ouvrage « Measure of Value stated and illustrated », Londres, 1823, Malthus affirme que la « valeur du travail » est « constante » (33) et, par conséquent, la véritable mesure de la valeur en général (Angl.) : « Toute quantité donnée de travail doit avoir la même valeur que le salaire qu’elle commande ou contre lequel elle s’échange. » (34).

Il s’agit naturellement ici de travail salarié. Le contraire est vrai : toute quantité donnée de travail est égale à la même quantité de travail exprimée dans un produit : ou chaque produit n’est qu’une quantité déterminée de travail matérialisé dans la valeur du produit, que l’on mesure en comparant cette quantité avec celle des autres produits. Le salaire exprime certes la valeur de la force de travail vivante, mais nullement la valeur du travail vivant, qui correspond au salaire + le profit. En effet, le salaire est le prix du travail nécessaire.

Si l’ouvrier devait travailler 6 h pour vivre, et s’il produisait pour lui, en tant que simple ouvrier, il recevrait des marchandises valant 6 h de travail, disons 6 d. par jour. Mais, le capitaliste le fait travailler 12 h et le paie 6 d. Il ne lui donne que \(\frac{1}{2}\) d. par heure; autrement dit, une quantité donnée de 12 h de travail vaut
c'est-à-dire le salaire, change donc constamment avec la productivité du travail.

Avant comme après, les salaires sont donc mesurés par une valeur d’usage déterminée, et comme celle-ci change de valeur d’échange à mesure que varie la productivité du travail, les salaires ou la valeur du travail varient. En général, la valeur du travail implique que le travail vivant n’est pas égal à son produit, ou, ce qui revient à dire la même chose, qu’il ne se vend pas comme cause effective, mais comme effet lui-même produit. Dire que la valeur du travail est constante c’est dire qu’il se mesure toujours à la quantité de travail qu’il renferme.

Il peut y avoir plus ou moins de travail dans le produit. Une portion, tantôt plus grande, tantôt plus petite, du produit a peut donc s’échanger contre le produit b. Mais la quantité de travail vivant qui achète le produit, ne peut jamais être ni plus grande ni plus petite que le travail passé qu’il représente, car une quantité déterminée de travail est toujours une quantité déterminée de travail, qu’elle existe sous la forme de travail objectif ou de travail vivant.

En conséquence, si l’on donne plus ou moins d’un produit pour une quantité déterminée de travail; autrement dit, si les salaires montent ou baissent, cela ne découle ni d’une augmentation ni d’une diminution de la valeur du travail, car la valeur d’une quantité déterminée de travail est toujours égale à la même quantité déterminée de travail. Cela provient donc de ce que les produits coûtent plus ou moins de travail, autrement dit du fait qu’une quantité plus ou moins grande de produits représente la même quantité de travail. La valeur du travail reste donc constante. Seule la valeur des produits change; bref, c’est la force productive du travail qui change, et non sa valeur.

Telle est l’essence de la théorie de Malthus, s’il est possible d’appeler théorie ces sophismes inépits (Angl.).

D’abord, un produit ayant coûté une demi-journée de travail peut suffire à me faire vivre — et donc travailler — une journée entière. Que le produit possède ou non cette faculté ne dépend pas de sa valeur, c’est-à-dire du temps de travail utilisé pour le créer, mais de sa valeur d’usage. En ce sens, l’échange entre le travail vivant et le produit du travail n’est pas un échange de deux valeurs d’échange; leur connexion se trouve d’une part dans la valeur d’usage du produit, et, d’autre part, dans les conditions d’existence de la force de travail vivante.

Or, si d’après la loi de la valeur, on échangeait du travail matérielisé contre du travail vivant, le produit valant une demi-journée travail ne pourrait acheter qu’une demi-journée de travail vivant, même si l’ouvrier peut en vivre une journée entière; si l’on achetait toute sa journée, il devrait toucher une journée entière dans le produit, grâce à quoi il pourrait vivre deux journées entières dans notre hypothèse (38 a).

Différence entre travail et force de travail. —

Mais, dans le système du capital, on n’échange pas le travail vivant contre le travail passé à titre de valeurs d’échange, en les considérant comme identiques, de sorte qu’une même quantité de travail sous forme matérielisée correspond à la valeur — ou constitue l’équivalent — d’une même quantité de travail sous forme vivante. Au contraire, ce qui est échangé, c’est le produit et la force de travail, qui est elle-même un produit.

La force de travail n’est pas égale au travail vivant qu’elle peut effectuer, ni à la quantité de travail qu’elle exécutera, car telle est sa valeur d’usage. Elle est égale à la quantité de travail grâce à laquelle elle est produite et peut être reproduite. C’est pourquoi, le produit n’est pas, en fait, échangé contre le travail vivant, mais contre le travail matérielisé dans la force de travail.
l'acte de l'échange, en regroupant un grand nombre d'échanges.

Il les réunit à présent sous son commandement en un seul lieu — la manufacture — et ne laisse pas subsister plus longtemps le mode de production antérieur sur lequel il avait établi sa domination : il se met à créer les fondements d'un mode de production qui lui est adéquat. Il entreprend l'association des ouvriers dans la production, association qui se réalise tout d'abord en un lieu collectif, au moyen de surveillants.

Le capital va créer lui-même l'enrégimentement, la discipline accrue, la continuité et la dépendance au sein de la production. D'emblée, le capital s’épargnera ainsi certains faux frais de production. (cf. Gaskell (44) à propos de ce procès, et aussi le développement de la grande industrie en Angleterre).

Dès lors, le capital apparaît à la fois comme force collective des ouvriers, force sociale du travail, et comme l'unité qui les soude ensemble : il est la force qui crée l'unité. Mais, avant comme après, et à tous les niveaux du développement capitaliste, tout cela se réalise au travers de l'échange : un grand nombre d'individus procède à des échanges avec un seul capitaliste, de sorte que l'échange se concentre en lui, et qu'il représente le caractère social de l'échange. Il échange socialement avec les ouvriers qui apparaissent un à un devant lui.

Ce qui importe dans l’artisanat, c’est la qualité du produit, l’habileté particulière de chaque travailleur ; le maître est supposé avoir atteint le sommet dans son art. Sa place de maître, il ne la tient pas seulement de la propriété de ses conditions de production, mais de son savoir-faire particulier dans le domaine de son art. Ce caractère semi-artistique du travail inculque au développement de la valeur d’usage du travail et de l’habileté particulière du travail manuel sous sa forme immédiate ; c’est ainsi que se façonne la main humaine et que se développe le travail.

D’emblée, la production capitaliste ignore un tel rapport ; ce qui lui importe c’est la masse, parce que le capital recherche la valeur d’échange et la plus-value. Le principe développé par le capital, c’est justement de rendre superflus l’adresse particulière ainsi que le travail manuel tant sous sa forme physique immédiate que sous sa forme d’effort musculaire : il tend à trans-
qui exige un délai d’un an pour être récolté, et celui du
beuf qu’il faut élever pendant cinq ans. Il faudra donc
un procès de travail d’un an pour l’un, et de cinq pour l’autre, bien que le bétail élevé dans les pâturages
exige peu de travail.
Dans l’agriculture par exemple, on ne fournit guère
de travail au cours de l’hiver. Dans cette branche de
production — et à un degré variable dans les autres,
on assiste à des interruptions ou à des pauses dans le
temps de travail en raison des conditions du procès de
production : le travail doit être repris ultérieurement,
at un point donné, si l’on veut poursuivre et achever le
procès. Dès lors, le déroulement du procès de produc-
tion ne coïncide pas avec la continuité du procès de
travail. C’est un premier facteur de différence dans les
rentées ultérieures du capital.
2° Il faut plus de temps pour achever un produit,
pour l’amener à son état final. Il s’agit ici de la durée
totale du procès de production, indépendamment des
interruptions qui surgissent dans les opérations du tra-
vail; autrement dit, la phase de production a une durée
variable.
3° Lorsque le produit est fini, il est possible qu’il
doive rester en friche pendant une période assez longue,
aucours de laquelle il nécessite assez peu de travail,
etant soumis à des processus naturels. Par exemple, le
vin. Ce cas est assez analogue au premier.
4° Il lui faut un assez long délai pour arriver sur le
marché, celui-ci étant lointain. Ce cas se ramène au
second.
5° Il faut un temps plus ou moins long au capital
pour finir sa révolution (sa reproduction totale); ce
temps est déterminé par le rapport entre le capital
fixe et le capital circulant; il n’est pas lié à la durée
du procès de production immédiat, mais à la circulation.
Le temps de reproduction du capital total est déter-
mé par le procès total, circulation comprise.
Hodgskin(57) écrit à propos des inégalités dans les
périodes nécessaires à la production :
« La différence entre le temps qu’il faut pour ache-
ver les produits de l’agriculture et celui d’autres indis-
tries est la cause principale de la grande dépendance
des agriculteurs. Il ne leur faut pas moins d’un an
pour être en mesure d’apporter leurs produits au mar-
ché. Pendant tout ce temps, ils sont obligés d’emprun-
ter au cordonnier, au tailleur, au forgeron, au charro
et à de nombreux autres artisans dont les produits leur
sont indispensables et se préparent en peu de jours ou
peu de semaines. Par suite de ces conditions naturelles
et de l’accroissement plus rapide de la richesse dans les
autres industries, les propriétaires fonciers, qui ont
accompagné les terres de tout le royaume et se sont arro
gés le monopole de la législation, ne peuvent rien faire pour
que leurs domestiques, leurs fermiers et eux-mêmes ne
constituent la classe la plus dépendante de la société.
« Par suite des conditions naturelles, les marchandises
sont produites au cours de périodes inégales, alors que
les besoins du travailleur doivent être satisfaits quoti-
dennement... Cette inégalité du temps nécessaire à
l’achèvement des différentes marchandises ferait que le
chasseur à l’état sauvage possèderait déjà un surplus
de gibier, etc. alors que le fabricant d’arc et de flèches
n’aurait encore aucune marchandise achevée à lui don-
nier en échange. Aucun échange ne pourrait donc s’eflec-
tuer entre eux : le fabricant d’arc devra être lui aussi
chasseur, et la division du travail devient impossible.
Cette difficulté contribuera à l’invention de la monnaie. »
(Angl.).

L’existence du travailleur libre suppose le
pauvre. Population et surpopulation, etc.

Si le travailleur est libre, c’est qu’il est déjà virtuel-
lement un pauvre. Par suite des conditions économiques,
il est une pure force de travail vivante, c’est dire qu’il
est soumis aux besoins de la vie. Il éprouve tous les
besoins sans disposer des moyens objectifs pour réaliser
sa force de travail.
Si le capitaliste n’a pas besoin de son surtra
vail, l’ouvrier ne pourra effectuer son travail nécessaire ni
produire ses moyens de subsistance. S’il ne peut les
obtenir au moyen de l’échange, il devra compter sur
les aumônes que d’autres voudront prélever sur leur
revenu. En tant que travailleur, il ne peut vivre que
s’il échange sa force de travail contre la fraction du
capital constituant le fonds du travail. Pour lui, cet
échange est fortuit, car il est lié à des conditions qui
une invention propre à l'époque du capital. Les mendiants qui s'accrochaient aux couvents et contribuaient à manger leurs surproduits, appartiennent à la même classe que les courtisans féodaux : cela démontre que le surproduit ne pouvait être consommé tout entier par les rares individus qui se l'appropriaient. Les larbins de nos jours ne représentent qu'une variante moderne des courtisans de jadis.

La surpopulation des peuples chasseurs qui se révèle dans la lutte des différentes tribus entre elles, ne démontre en aucune manière que la terre ne pouvait contenir un si petit nombre d'habitants. Elle démontre bien plutôt que les conditions de reproduction exigeaient un très grand territoire pour un petit nombre de chasseurs.

On ne trouve nulle part de rapport avec une masse absolue — d'ailleurs inexistant — de moyens de subsistance, mais un rapport avec les conditions de production et de reproduction de ces moyens qui englobent aussi bien les conditions de la reproduction humaine que de la population totale et de la surpopulation relative. Ce surplus est tout à fait relatif ; il n'a aucun rapport avec les moyens de subsistance en général, mais avec le mode de leur production. C'est donc uniquement un excédent pour tel niveau du développement.

3° A vrai dire, Malthus n'a rien à voir avec ce dernier point, à savoir l'effet dû à la rente foncière (qui exprime simplement le fait que Ricardo théorisait la phase économique, où l'agriculture était très en retard sur la manufacture ; ce décalage est inhérent à la production bourgeoise, bien qu'il soit éminemment variable. Mais tout cela n'a pas à être traité ici).

**Travail nécessaire. Surtravail. Surpopulation. Capital additionnel.**

La production fondée sur le capital a, de toute nécessité, pour condition la plus grande masse absolue de travail nécessaire, en même temps que la masse relative la plus grande possible de surtravail. Sa condition essentielle est donc l'accroissement maximal de la population, — de la force de travail vivante.

Les conditions du développement des forces produc-

lives et des échanges ont pour complément l'accroissement de la population : division du travail, coopération, observation universelle qui requiert une foule inombrable d'individus, science, et le plus de centres d'échanges possibles. Par ailleurs, l'appropriation du surtravail d'autrui suppose l'existence d'une surpopulation inactive, en opposition à la population nécessaire, c'est-à-dire à la population qui représente le travail nécessaire à la production.

En plus de la surpopulation industrielle, liée aux capitalistes industriels, le capital a suscité, au cours de son évolution ultérieure, une surpopulation de purs consommateurs. La grande affaire de ces osisifs, c'est de consommer les produits des autres et, comme la consommation d'articles courants a ses limites, il leur faut des produits plus raffinés, en quelque sorte des produits de luxe. Lorsque les économistes parlent de surpopulation, ils n'ont bien sûr, jamais en vue ce surplus d'oisifs. Au contraire, les fanatiques des questions de population considèrent — à juste raison — que cette population est nécessaire... pour la consommation. L'expression de surpopulation vise exclusivement la main-d'œuvre, c'est-à-dire la population nécessaire. Mais cela ne découle-t-il pas tout logiquement de la nature du capital?

La force de travail ne peut effectuer son travail nécessaire que si son surtravail peut avoir une valeur pour le capital, si celui-ci peut les valoriser. Sitôt que cette valorisation est entravée par tel ou tel obstacle, la force de travail est 1° privée des conditions de reproduction de son existence (elle subsiste alors sans ses moyens d'existence; elle devient purement et simplement encombrante; elle a des besoins, sans avoir les moyens de les satisfaire). 2° Le travail nécessaire devient superflu, parce que le travail en excédent n'est plus nécessaire. Le travail est nécessaire pour autant seulement qu'il est une condition de la valorisation du capital. Le rapport entre travail nécessaire et surtravail, tel qu'il est posté par le capital, se renverse donc : une partie du travail nécessaire — du travail reproduisant la force du travail — devient superflu, et cette force de travail devient un excédent par rapport à la population laboureuse qui n'est pas superflu, parce qu'elle reste nécessaire au capital.

L'évolution des forces productives sur la base capitaliste détermine une augmentation de la somme de
produits, lorsqu'ils tombent hors de la circulation du capital pour entrer dans la circulation ordinaire.

Ensuite, reprenant son propre procès de circulation, le capital abandonne de nouveau sa forme monétaire (pour autant qu'il n'est pas salaire), ou bien il circule sous forme monétaire, en ayant réalisé sa valeur; ce faisant, il a mesuré d'après lui-même le degré de sa valorisation. Il utilise l'argent comme simple moyen de circulation pour s'intégrer les marchandises nécessaires à la production (conditions de production), après les avoir extraites de la circulation générale.

En tant que marchandise, il passe de la circulation du capital à la circulation générale: mais il échappe de nouveau à celle-ci pour être absorbé dans le circuit du capital et déboucher sur le procès de production. La circulation du capital établit ainsi un rapport avec la circulation générale; elle en constitue une phase. Mais, à y regarder de plus près, on constate que le capital est à l'origine de la circulation tout entière.

Le procès de production total du capital embrasse, à la fois, le procès de circulation et le procès de production. Ces deux grandes sections représentent l'ensemble de son procès. D'un côté, nous avons le temps de travail, de l'autre le temps de circulation.

L'ensemble de ce mouvement constitue l'unité du temps de travail et du temps de circulation, et relie la production à la circulation. Cette unité est, elle-même mouvement, procès. Le capital constitue l'unité en procès de toute la production et de la circulation. Cette unité représente aussi bien l'ensemble du procès de production que la trajectoire déterminée d'une rotation du capital. C'est un mouvement dont on peut considérer qu'il revient à son point de départ.

Pour le capital, les caractéristiques du temps de circulation — à côté du temps de travail — découlent, sous sa forme ultime et adéquate, de la production, fondée sur la division du travail et l'échange. Les frais de circulation sont donc occasionnés par la division du travail et l'échange: ils constituent un élément commun à toutes les formes plus ou moins développées de la production des valeurs, antérieure au capital.

Le capital est capital circulant et, de ce fait, sujet dominant de tout mouvement où il se conserve et se multiplie; c'est le sujet de toutes les métabases, dont la circulation a la forme d'une courbe en spirale qui s'élargit. Au départ de notre analyse, le capital circulant n'est donc pas une forme particulière du capital, c'est le capital, sous sa forme évolutée, sujet du circuit qu'il parcourt et qui n'est autre que son procès de valorisation. C'est ce en ce sens que nous disons ici que tout capital est circulant.

Dans la circulation simple, le sujet est la circulation elle-même. Lorsqu'une marchandise en est rejetée, une autre y pénètre. Mais, chacune des marchandises n'y mène qu'une vie éphémère. L'argent lui-même se retire de la circulation, dès qu'il cesse d'être moyen de circulation.

Le capital, lui, est le sujet de sa circulation, celle-ci apparaissant comme son curriculum vitae. Mais, si le capital est circulant, en tant qu'ensemble de la circulation, passage d'une phase à l'autre, il est aussi posé sous une forme déterminée dans chacune de ses phases; il est alors cantonné dans une figure particulière, et représente la négation du capital qui est mouvement de l'ensemble.

Dans chacune de ses phases particulières, le capital est ainsi la négation de lui-même en tant que sujet des diverses métabases. Il est alors du capital non circulant, capital fixé; ou mieux, il est figé dans l'une de ses multiples formes ou phases qu'il doit parcourir.

Aussi longtemps qu'il reste dans l'une de ces phases et qu'elle n'est pas fluide — or, chacune d'elles a sa durée propre —, il ne circule pas, il est fixé. Aussi longtemps qu'il demeure dans le procès de production, il n'est pas en mesure de circuler, c'est dire qu'il est virtuellement dévalorisé.

Aussi longtemps qu'il demeure dans la circulation, il n'est pas en mesure de produire, ni de créer de la plus-value: il ne progresse donc pas en tant que capital. Tant qu'il ne peut être jeté sur le marché, il est figé sous la forme du produit; tant qu'il demeure sur le marché, il est immobilisé sous la forme des marchandises. Tant qu'il ne peut s'échanger contre des conditions de production, il est figé sous la forme de l'argent. Enfin, tant que les conditions (ou moyens) de production demeurent inemployées, dans l'attente du procès de production, il est encore fixé et dévalorisé.

Le capital est circulant, en tant que sujet parcourant toutes les phases; c'est une unité en procès, unité active, reliant la circulation à la production. Le capital est fixé.
En revanche, si le capitaliste perd du temps dans l'échange, cela n'entraîne pas de déduction sur le temps de travail. Il n'est capitaliste, c'est-à-dire représentant du capital, capital personnifié, qu'en se comportant vis-à-vis du travail comme vis-à-vis du travail d'autrui, en s'appropriant et en posant le temps de travail comme celui des autres. Si la circulation absorbe le temps du capitaliste, ce temps ne représentera aucun frais de circulation, car le temps du capitaliste est du temps superflu, temps de non-travail, temps non créateur de valeur, bien que ce soit le capital qui réalise la valeur produite.

Le surtravail de l'ouvrier implique le non-travail du capitaliste. Le temps de celui-ci est du temps de non-travail, c'est dire qu'il n'effectue aucun travail nécessaire. L'ouvrier doit faire du surtravail pour pouvoir valoriser, c'est-à-dire objectiver, le temps de travail nécessaire à sa reproduction. Si l'ouvrier fait du surtravail, c'est que le temps de travail nécessaire du capitaliste est du temps libre, car il n'en a pas besoin pour sa subsistance immédiate. Étant donné que tout ce temps libre permet un libre développement, le capitaliste usurpe le temps libre créé par l'ouvrier pour la société, c'est-à-dire la civilisation, et c'est en ce sens que Wade a parfaitement raison, lorsqu'il affirme que capital est synonyme de civilisation.

Dans la mesure où il affecte le temps du capitaliste, le temps de circulation ne nous préoccuperà donc pas plus, au point de vue économique, que le temps qu'il passe avec sa petite amie. S'il est vrai que le temps c'est de l'argent, cela ne s'applique pas au temps de travail du capitaliste, mais à celui d'autrui qui, au sens du plus plein du terme, est l'argent du capital.

Pour le capital en tant que tel, le temps de circulation ne peut correspondre à du temps de travail que s'il interrompt la période pendant laquelle le capital s'approprie le travail d'autrui : il est donc évident que cette relative dévalorisation due à la circulation ne peut ajouter quoi que ce soit à la valorisation du capital ; elle ne peut que s'en trouver diminuée. En conséquence, si la circulation exige du temps de travail matérialisé, elle coûte des valeurs au capital. (Par exemple, pour payer celui qui doit remplir cette fonction.)

Dans ces deux cas, la circulation n'est jamais qu'une suppression ou une négation du temps de travail d'autrui, soit parce qu'elle interrompt le procès d'appropria-

tion du capital, soit parce qu'elle oblige à consommer une partie de la valeur produite pour effectuer les opérations de la circulation, c'est-à-dire pour agir en tant que capital. (Ce cas est à distinguer de celui de la consommation privée du capitaliste.)

Nous ne considérons le temps de circulation que dans son rapport — de négation et d'obstacle — avec le temps de production du capital, autrement dit, le temps dans lequel le capital pose et s'approprie le temps de travail d'autrui. On introduit la pire confusion si l'on considère le temps consacré par le capitaliste à la circulation comme du temps créant de la valeur ou même de la plus-value.

Le capital, en tant que tel, n'a pas de temps de travail en dehors de son temps de production. Ici le capitaliste ne nous intéresse que s'il personifie le capital. En tant que tel, il n'agit que dans le processus global que nous avons à considérer. Certains ont imaginé que le capitaliste doit obtenir une compensation pour le travail qu'il effectue, car il pourrait être le salarié d'un autre capitaliste. Ceci pour éviter de dire qu'il perd purement et simplement son temps, que son temps entre dans les frais de production.

Le temps qu'il perd — ou emploie — en tant que capitaliste est, selon nous, du temps perdu, placé à fonds perdu. Nous examinerons plus tard ce qu'on appelle le temps de travail du capitaliste, en opposition au temps de travail de l'ouvrier, comme source de son profit, salaire sui generis (81 a).

On introduit souvent, dans les frais de circulation, le transport, qui est lié au commerce. Lorsque le commerçant apporte un produit sur le marché, il lui donne une forme nouvelle. Certes, ce n'est qu'un changement dans l'espace, mais peu nous importe le mode de cette transformation. Il donne au produit une nouvelle valeur d'usage (cela s'applique même au détaillant qui pèse, mesure, emballe et donne ainsi au produit une forme pour la consommation). Or, cette valeur d'usage nouvelle coûte du temps de travail et c'est donc une valeur d'échange. Le transport sur le marché fait partie du procès de production lui-même. Le produit ne devient marchandise et ne circule qu'à partir du moment où il se trouve sur le marché.
du fait d’une hausse ou d’une baisse du taux des salaires). Il en va de même du rapport entre l’offre et la demande, etc.

Une même détermination peut apparaître soit dans la valeur d’usage, soit dans la valeur d’échange; mais, selon les époques, sa signification varie : utiliser c’est consommer, soit pour la production, soit pour la consommation. Cet acte est un échange qui s’effectue par l’intermédiaire d’un procès social. L’utilisation peut être posée par l’échange et n’en être qu’une simple conséquence; par ailleurs, l’échange peut apparaître comme un simple facteur de l’utilisation, etc.

Sous l’angle du capital (dans la circulation), l’échange pose la valeur d’usage, tandis que son utilisation (dans la production) pose sa valeur d’usage pour l’usage. Il en va de même avec la production et la consommation. Dans l’économie bourgeoise (comme dans les autres), elles apparaissent comme des différences et des unités spécifiques. Ce qui importe, c’est de comprendre ces différences spécifiques. Rien ne sert de dire, avec monsieur Proudhon et les socialistes sentimentaux, que tout cela c’est la même chose.

Le bon côté de la formule de Ricardo, c’est qu’il insiste sur la nécessité d’une reproduction plus ou moins rapide, et considère que la durabilité plus ou moins grande — consommation, au sens de l’auto-digestion— doit être mise en rapport avec le capital. C’est un rapport de valeur d’usage pour le capital.

Sismondi, en revanche, introduit d’emblée une détermination exotérique au capital : la consommation directe ou indirecte par l’homme; l’objet est-il pour lui un moyen de subsistance direct ou indirect? Il en arrive ainsi à la notion d’une consommation directe ou间接 de l’objet. Les articles qui servent directement de moyens de subsistance sont périsposables, et disparaissent plus vite que ceux qui contribuent à créer des denrées alimentaires. Les moyens de production ont pour condition de durer, et leur caducité représente pour eux un sort fatal (Fr.).

Sismondi (91) écrit en conséquence : « Le capital fixe, indirectement, se consomme lentement, car il contribue à l’élaboration de ce qui est destiné à l’usage de l’homme, à sa consommation. Le capital circulant ne cesse d’être appliqué directement à la consommation de l’homme... Toutes les fois qu’un article est consommé, il est sans retour; en même temps, il peut être consommé productivement. »

Il présente ce rapport d’une autre manière encore : « La première transformation de la consommation annuelle s’effectue en établissements durables, propres à augmenter les pouvoirs productifs d’un travail à venir — capital fixe; ce premier travail est toujours l’œuvre d’une activité représentée par un salaire, échangé contre des moyens de subsistance que l’ouvrier consomme au cours du travail. Le capital fixe se consomme progressivement » (c’est-à-dire, est usé progressivement). Seconde transformation : « Le capital circulant se compose de semence du travail (matières premières) et de la consommation de l’ouvrier. » Cela se relie surtout à la genèse.

Il y a 1° la transformation au cours de laquelle le capital fixe est devenu une forme stable du capital circulant, du capital circulant fixé; puis 2° la destination, à savoir que l’un doit servir de moyen de production, et l’autre de produit destiné à la consommation; autrement dit, la consommation d’un produit dépend de son rôle au sein des conditions du procès de production.

Cherbuliez (92) simplifie les choses en faisant du capital circulant la partie consommable, et du capital fixe la partie non consommable du capital. (L’un peut être consommé, l’autre non.) Que voilà une façon simple de concevoir les choses!

Dans l’un des passages ci-dessus mentionnés, Storch (93) revendique pour le capital circulant la propriété du capital à circuler. Il se réfute lui-même, en disant : « Tout capital fixe provient originairement d’un capital circulant et a besoin d’être continuellement entretenu aux dépens de ce dernier » (Fr.). Il provien\n
rait donc de la circulation, ou serait circulant dans un premier temps, puis se renouvelerait sans cesse par la circulation; s’il ne pénétrait donc pas dans la circulation, c’est la circulation qui entre en lui. Storch ajoute ensuite : « Aucun capital fixe ne peut donner de revenu autrement que par le moyen d’un capital circulant » (Fr.) (94). Nous y reviendrons ultérieurement.

« Les consommations productives ne sont pas à proprement parler des dépenses, mais seulement des avances, puisqu’elles sont remboursées à ceux qui les ont » (p. 54 de l’ouvrage de Storch (95) contre Say).

Le capitalisthe rend à l’ouvrier une partie de son pro-
formule 3... Formule 1 : La plus-value totale est égale à la plus-value d'une phase de production multipliée par le nombre contenant la somme du temps de production et du temps de circulation dans le temps total.

Formule 2 : La valeur totale est égale à la plus-value multipliée par le temps total moins le temps total de circulation divisé par la durée d'une phase de production.

CONCURRENCE

Historiquement, la concurrence signifie la dissolution des contraintes corporatives de la réglementation d'État, l'abolition des frontières à l'intérieur d'un pays ; sur le marché mondial, elle élimine le cloisonnement, la prohibition ou le protectionnisme. Bref, historiquement, elle apparaît comme négation des modes de production antérieurs à celui du capital et comme abolition des entraves et des limitations qui leur sont propres *.

Les physiocrates (96) ont à juste titre prôné la libre concurrence et on lui lancé la formule du « laissez-faire, laissez-passer » (Fr.). Mais, nul ne l'a jamais considérée sous son aspect de pure négation et du point de vue historique. En revanche, on a dit les pires naïeries à ce propos, en présentant par exemple la concurrence comme le heurt des individualités déchaînées, mues uniquement par leurs propres intérêts, comme la répulsion et l'attraction des libres individus vivant dans des rapports de réciprocité, bref, en faisant la forme absoute de la liberté individuelle dans le sphère de la production et de l'échange. Or, rien n'est plus faux que cette affirmation.

Tout d'abord, lorsque la libre concurrence a brisé les limitations et les entraves des rapports et des modes de production antérieurs au capital, il ne faut pas oublier que ce qui était une entrave pour la concurrence était

(*) Ce chapitre interrompt l'exposé sur l'effet de la rotation du capital sur la création de plus-value ou la loi de la valeur en général. Le lecteur en retrouvera la suite à la fin du chapitre sur la concurrence. (N.d.T.)
La circulation du capital comprend un changement de forme et un changement de substance.

M — A — M. A — M — A.

La circulation du capital implique à la fois un changement de forme et un changement de substance. Nous ne devons pas partir ici de A (argent), mais du processus de production. Du point de vue du contenu, l’instrument est hors d’usage et la matière première travaillée, dans la production. Le résultat, c’est le produit, valeur d’usage nouvelle, distincte de ses conditions élémentaires antérieures. Du point de vue du contenu, le processus de production crée donc avant tout le produit. Cette première modification est substantielle et essentielle.

Sur le marché, dans l’échange contre l’argent, le produit est chassé du circuit du capital et tombe dans la consommation, soit pour satisfaire un besoin individuel, soit pour servir de matière première à un autre capital. Dans l’échange de la marchandise avec l’argent, le changement de forme coïncide avec le changement de substance; en effet, dans l’argent, le contenu lui-même fait partie de la détermination de la forme économique.

La reconversion de l’argent en marchandise représente en même temps la reconversion du capital en ses conditions de production matérielles. C’est la reproduction d’une valeur d’usage déterminée ainsi que de la valeur proprement dite. Si l’élément matériel se présentait, à l’entrée de la circulation, sous la forme du produit, il réapparaîtrait, à la fin de celle-ci, sous celle des moyens (conditions) de production.

L’argent ne figure ici que comme moyen de circulation. C’est un simple intermédiaire, d’une part, entre la production et la consommation, échange dans lequel le capital rejette de lui la valeur sous forme de produit, et, d’autre part, entre la production et la production où le capital dépouille sa forme monétaire et fait entrer

(*) Passage barré : D’abord, le capital existe sous forme de A, que nous pouvons nous représenter pour le moment sous la forme de monnaie métallique. Ici, la forme et le contenu sont abstraitement identiques; la matière de la valeur et sa forme sont les mêmes, de façon abstraite, parce que le capital en tant que...
sent l'argent (même si celui-ci n'est pas encore développé sous toutes ses formes) est une condition préalable du capital : on ne peut donc le considérer comme l'intermédiaire de la circulation spécifique au capital. Etant donné que le commerce est l'un des éléments de la genèse du capital, aussi bien historiquement que substantiellement, il nous faudra y revenir avant de conclure ce chapitre qui traite de la genèse du capital.

La facilité des moyens de transport, pour autant qu'elle affecte la circulation matérielle des marchandises, n'entre pas dans ce chapitre, où nous ne considérons que les déterminations de forme de la circulation du capital.

Le produit ne devient marchandise et ne sort de la phase de production qu'au moment où il arrive sur le marché. En conséquence, les moyens de transport sont à étudier ici pour autant seulement que les retours du capital — liés au temps de circulation — s'allongent à mesure que le marché s'éloigne du lieu de la production. La diminution du temps de circulation grâce aux moyens de transport entre donc directement — en ce sens du moins — dans l'analyse de la circulation du capital. A vrai dire, cette étude est liée à la théorie du marché qui entre dans le chapitre du capital.

Enfin, le crédit. Cette forme de la circulation etc., directement produite par le capital, correspond donc à sa nature spécifique, et caractérise le capital. Storch, etc. confondent ici le crédit avec l'argent, le commerce, etc. qui correspondent à un certain développement des échanges et à une production plus ou moins fondée sur eux. Préciser sa nature spécifique revient donc à saisir son développement logique aussi bien qu'historique.

Ainsi, au cours de l'histoire, on assiste en Angleterre et en France, aux tentatives suivantes : substituer le papier à l'argent ; puis, donner au capital, dans la mesure où il existe sous forme de valeur, une forme crée par lui-même ; enfin, fonder le crédit sur le développement du capital. (Cf. par exemple Petty, Boisguillebert.)
L'ouvrier se vend, en tant qu'effet, mais il est absorbé par le capital en tant que cause et activité.

Ainsi, l'échange se mue en son contraire en même temps que les lois de la propriété privée — liberté, égalité, propriété. La propriété de l'ouvrier sur son travail et son droit d'en disposer librement se changent en l'absence de propriété de l'ouvrier et en l'aliénation de son travail; il se comporte dorénavant vis-à-vis de son travail comme vis-à-vis d'une propriété étrangère, et vice versa.

La circulation de la portion du capital transformée en salaire accompagne le procès de production et apparaît à ses côtés comme un rapport de forme économique : les deux sont simultanés et entremêlés.

Cette circulation commence par poser le capital en tant que tel; c'est la condition de son procès de valorisation; elle ne le pose pas seulement dans une forme déterminée, mais dans sa substance. C'est la partie du capital qui circule constamment sans entrer jamais dans le procès de production, puisque son mouvement lui est parallèle, contrairement à celui des matières premières.

L'approvisionnement de l'ouvrier sort du procès de production comme résultat et produit, mais n'y pénètre jamais, en tant que tel, parce qu'il est un produit fini, entrant directement dans la consommation de l'ouvrier après avoir été échangé. C'est donc du capital circulant par excellence, à la différence de la matière première et de l'instrument de travail.

C'est le seul moment de la circulation du capital où la consommation intervient directement. Si la marchandise s'échange contre de l'argent, elle peut servir à un autre capital de matière première pour une nouvelle production. Dans ce cas, le capital ne fait pas face à un consommateur particulier, mais à un marchand qui achète une marchandise pour la revendre contre de l'argent. Nous analyserons cet échange en liaison avec l'état des marchands. C'est la différence entre la circulation d'un marchand à l'autre et celle du marchand au consommateur.

Le capital circulant semble donc être ici directement au service de la consommation individuelle des ouvriers, et satisfaire en général la consommation immédiate en revendant la forme de produit fini. D'un côté, le capital apparaît comme la présupposition du produit; d'un autre côté, le produit fini apparaît comme la présuppos-

sition du capital; du point de vue historique, cela signifie que le capital n'a pas inauguré le monde, mais a trouvé devant lui une production et des produits qu'il s'est mis en devoir de soumettre à son process.

Mais, une fois en marche, partant de lui-même, il se crée et se reproduit constamment sous les différentes formes de produit consommable, de matière première et d'instrument de travail. Ces produits apparaissent tantôt comme ses conditions préalables, tantôt comme son résultat. En se reproduisant, le capital crée ses propres conditions.

En raison du rapport du capital à la force vivante du travail et aux conditions de subsistance de celle-ci, la valeur d'usage du capital circulant est déterminée, parce qu'il entre directement dans la consommation individuelle qui absorbe le produit. On en a conclu à tort que le capital circulant en général était consommable. Pour que le charbon, l'huile, les colorants, les instruments, les amendements de la terre, les fabriques, etc. soient consommés, il faudrait entendre par consommation la suppression de leur valeur d'usage et de leur forme, et encore ne seraient-ils pas consommés si l'on entend par là consommation individuelle, consommation au sens propre.

Dans cette circulation, le capital rejette du travail matérielisé pour s'assimiler la force de travail vivante, son oxygène. La consommation de l'ouvrier reproduit celui-ci en tant que force de travail vivante.

Étant donné que la reproduction de l'ouvrier est une condition pour le capital, la consommation de l'ouvrier apparaît comme reproduction, non pas directement du capital, mais des rapports qui seuls le mettent en état d'être du capital.

La force de travail vivante fait partie des conditions d'existence du capital au même titre que la matière première et l'instrument. Le capital se reproduit donc sous une forme double, la siène propre, et celle de la consommation de l'ouvrier, mais seulement pour autant qu'elle reproduit sa force de travail vivante.

Le capital ne qualifie pas cette consommation productive parce qu'elle reproduit l'individu, mais parce qu'elle reproduit sa force de travail. Rossi s'irrite de ce que le salaire entre deux fois en compte, d'abord comme revenu de l'ouvrier, puis comme consommation reproductive du capital. En fait, il devrait s'en prendre
correspondent à tout capital immobilisé et fixé dans une phase quelconque du processus de circulation global (capital immobilisé pour une durée considérable, ou capital circulant revenant après de longues périodes, selon la formule de McCulloch). (107).

Jusqu'ici, nous avons considéré uniquement les différences dues aux propriétés spécifiques du capital fixe et à sa fonction vis-à-vis du processus de circulation proprement dit. Il reste encore à dégager différents points.

Premièrement, sa valeur retourne par portions successives, alors que chaque fraction du capital circulant s'échange en une fois, du fait que sa valeur d'échange coïncide avec sa valeur d'usage.

Deuxièmement, il ne faut pas seulement, comme nous l'avons fait jusqu'ici, considérer son influence sur le temps de rotation moyen du capital mais encore sur le sien propre. Cette dernière considération est importante, lorsque le capital fixe ne figure pas comme instrument de production au sein du processus productif, mais représente tout entier une forme autonome du capital, tels les chemins de fer, les canaux, les routes, les canalisations et autres capitaux incorporés à la terre. Cette forme de capital fixe est essentielle pour déterminer la proportion selon laquelle le capital total d'un pays se divise en capital fixe et circulant.

Une dernière question, c'est celle du mode de son renouvellement et de sa conservation, ce que les économistes présentent comme suit : le capital fixe ne peut fournir de revenu qu'au travers du capital circulant, etc. C'est au fond ne voir que le moment où il n'a plus une existence particulière, en dehors et à côté du capital circulant, mais où il est transformé en capital circulant. Or, ce que nous voulons considérer en premier lieu, ce n'est pas le rapport du capital fixe avec l'extérieur, mais son immobilisation dans le processus de production, car il est conditionné par le fait qu'il est un élément déterminé du processus de production.

On ne saurait dire que le capital fixe sert, en toute circonstance, à la production, car il peut entrer fort bien dans la consommation individuelle. Une maison peut servir à la production comme à la consommation ; les véhicules, navires et voitures peuvent être utilisés pour le divertissement aussi bien que pour le transport utilitaire ; une route peut servir de moyen de communication aussi bien que pour la promenade, etc.

Cette seconde destination du capital fixe ne nous intéresse pas, car nous n'avons à faire ici qu'au capital agissant dans le processus de production et de valorisation. Cependant, elle joue un rôle dans l'intérêt. C'est ce que Ricardo a en vue, lorsqu'il dit : « Selon que le capital est plus ou moins persistant, et par suite doit être plus ou moins souvent reproduit en un temps donné, il s'appellera capital circulant ou fixe » (Ricardo, VIII, 19). D'après cette définition, la cafétéria serait du capital fixe, et le café du capital circulant.

Le matérialisme grossier des économistes leur fait voir les rapports de production sociaux des hommes et les déterminations qui en résultent pour les choses comme autant de rapports dépendant des propriétés naturelles des choses. En fait, ce matérialisme est un idéalisme non moins grossier ; c'est même un fétichisme, puisqu'il attribue aux choses des rapports sociaux qui leur seraient inhérents et qu'il y introduit ainsi une mystification.

Lorsqu'il n'est vraiment pas possible de définir tel ou tel objet comme capital fixe en vertu de sa substance naturelle, les économistes affirment exceptionnellement que, de par elles-mêmes, les choses ne sont pas plus du capital circulant ou du capital fixe, ni donc du capital en général, que l'on n'a pour propriété naturelle d'être de la monnaie.

Aux points énumérés ci-dessus, il convient d'ajouter, pour ne pas l'oublier, la circulation du capital fixe en tant que capital circulant, c'est-à-dire les transactions au moyen desquelles il change de propriétaire. Say (108) : « Capital fixe — engagé : capital tellement engagé dans un genre de production qu'il ne peut plus en être détourné pour se consacrer à un autre genre de production » (Fr.).

Sismondi (109) : « Le capital fixe se consomme, en aidant à consommer ce que l'homme destine à son usage... Il consiste en établissements durables propres à augmenter les pouvoirs productifs d'un travail à venir » (Fr.).

Smith (110) : « Le capital fixe, c'est le capital qu'il faut pour entretenir les instruments, machines, etc. du travail. »

« The Economist » (111) : « Le capital circulant est consommé ; le capital fixe est simplement utilisé dans le grand processus de la production » (Angl.).
sont réellement utiles que lorsqu’elles agissent sur de grandes masses, quand une machine peut soutenir l’effort de milliers d’hommes. C'est donc dans les pays les plus peuplés, là où il y a le plus d’hommes oisifs, qu’elles abondent le plus. Elles ne sont pas utilisées en raison de la pénurie de travailleurs, mais de la facilité avec laquelle ceux-ci peuvent être mis à l’ouvrage en masse grâce à elles.

Babbage (114) établit la différence suivante : 1° machines utilisées pour produire l’énergie; 2° machines servant simplement à transmettre la force et à exécuter le travail.

Ure (115) écrit : « La fabrique signifie la coopération de plusieurs classes d’ouvriers, adultes ou non-adultes, surveillant, avec adresse et assiduité, un système de mécaniques productives mises continuellement en action par un pouvoir central... exclut toute fabrique dont le mécanisme ne forme pas un système continu, ou qui ne dépend pas d’un seul principe moteur. Exemples de cette dernière classe dans les fabriques de textile, fonderies de cuivre, etc. Ce terme, dans son acception la plus rigoureuse, entraîne l’idée d’un vaste automate, composé de nombreux organes mécaniques et intellectuels qui opèrent, de concert et sans interruption, pour produire un même objet, tous ces organes étant subordonnés à une force motrice qui se meut d’elle-même. (Fr.).»

---

**LE PROCÈS DE TRAVAIL ET LE CAPITAL FIXE.**


Au sens le plus strict, le *moyen de production* c’est le capital qui se consomme lui-même dans le processus de production, ou capital fixe. Au sens le plus large, tout le processus de production, avec chacun des éléments qui le composent — telle la circulation, pour autant qu’elle est substantielle —, n’est qu’un moyen pour ce capital, dont le seul but est la valeur. Sous l’angle de la substance, la matière première est le moyen de production pour le produit, etc.

Dire que le capital fixe est consommé dans le processus de production, c’est dire, au fond, que sa valeur d’usage agit comme le moyen et l’agent de transformation de la matière première en produit. Il est possible que sa valeur d’usage soit simplement la condition technologique du déroulement du processus (le lieu où s’effectue le procès, par exemple les installations fixes), ou la condition immédiate de l’action efficace du moyen de production (par exemple, toutes les matières instrumentales). Elles sont toutes deux les présuppositions matérielles au déroulement du processus de production en général ou à l’utilisation et à la conservation de l’instrument de travail (moyen de travail). Au demeurant, ce dernier n’a d’utilité qu’au sein de la production et en vue d’elle : il n’a pas d’autre valeur d’usage.
En revanche, la machine, qui possède habileté et force à la place de l'ouvrier, est elle-même désormais le virtuose, car les lois de la mécanique agissant en elle l'ont dotée d'une âme. Pour rester constamment en mouvement, elle doit consommer par exemple du charbon et de l'huile (matières instrumentales), comme il faut à l'ouvrier des denrées alimentaires.

L'activité de l'ouvrier, réduite à une pure abstraction, est déterminée en tous sens par le mouvement d'ensemble des machines; l'inverse n'est plus vrai. La science contraint, de par leur construction, les éléments intimités de la machine à fonctionner en automates utiles. Cette science n'existe donc plus dans le cerveau des travailleurs: au travers de la machine, elle agit plutôt sur eux comme une force étrangère, comme la puissance même de la machine.

L'appropriation du travail vivant par le travail objectivité — de la force et de l'activité valorisantes par la valeur en soi — est inhérente à la nature du capital. Or, dans la production basée sur la machinerie, elle devient le fait du procès de production lui-même, tant pour ce qui est de ses éléments physiques que pour ce qui est de son mouvement mécanique.

Dès lors, le procès de production cesse d'être un procès de travail, au sens où le travail en constituait l'unité dominante. Aux nombreux points du système mécanique, le travail n'apparaît plus que comme être conscient, sous forme de quelques travailleurs vivants. Eparpillés, soumis au processus d'ensemble de la machinerie, ils ne forment plus qu'un élément du système, dont l'unité ne réside pas dans les travailleurs vivants, mais dans la machinerie vivante (active) qui, par rapport à l'activité isolée et insignifiante du travail vivant, apparaît comme un orga_...
priété inhérente au capital circulant, qu’une branche de production peut poursuivre son activité en liaison avec le travail fourni par une autre.

Dans ce que nous avons appelé la petite circulation, le capital avance à l’ouvrier le salaire qu’il échangera contre les produits nécessaires à sa consommation. L’argent qu’il obtient n’a ce pouvoir que parce que, simultanément, il s’effectue du travail dans une branche voisine. C’est uniquement parce que le capital s’approprie son travail qu’il peut lui donner, sous forme d’argent, une assignation sur le travail d’un autre. Mais, cet échange de son propre travail n’apparaît pas déterminé tout simplement par la coexistence simultanée du travail d’autres ouvriers dans d’autres branches, mais par l’avance que lui fait le capital.

C’est donc grâce au capital circulant en général et à la portion de capital circulant qu’il touche en particulier, que l’ouvrier peut procéder à l’opération vitale consistant à se nourrir pendant la production. Cette consommation n’apparaît pas comme un échange vital entre les forces de travail qui coopèrent, mais comme l’échange nutritif du capital, le mode d’existence du capital circulant.

Ainsi, toutes les forces du travail sont transposées en celles du capital : dans sa partie fixe, est absorbée sous forme materialisée la force productive du travail (indépendante et externe à lui) ; dans sa partie circulante, on trouve, d’une part, que l’ouvrier lui-même a produit les conditions de renouvellement de son travail, et, d’autre part, que l’échange des conditions de son travail s’effectue, grâce à l’existence du travail dans d’autres branches.

Mais, tout cela se passe comme si le capital faisait les avances à l’ouvrier, et assurait la simultanéité de l’activité dans toutes les branches. (C’est, en réalité, dans le chapitre consacré à l’accumulation, qu’il faudra traiter de ces deux points.) Sous la forme circulante, le capital se pose comme l’intermédiaire entre les divers travailleurs.

**Le capital fixe**, en tant que moyen de production, dont la forme la plus adéquate est la machinerie, ne produit de valeur, c’est-à-dire n’accroît la valeur du produit, qu’en deux cas : 1°) Pour autant qu’il a lui-même une valeur, c’est-à-dire qu’il est lui-même un produit du travail et contient donc une certaine quantité de travail sous forme objectivée; 2°) Dans la mesure où il accroît le taux du surtravail par rapport au travail nécessaire, en rendant le travail capable, à la suite de l’accroissement de sa force productive, de créer en un temps plus réduit une masse plus grande de produits nécessaires à la subsistance de la force vivante du travail.

C’est donc un mot d’ordre bourgeois parfaitement absurde qui prétend que l’ouvrier partage avec le capitaliste, parce qu’au moyen du capital fixe (qui n’est, au demeurant, que le produit du travail d’autrui approprié par le capital), ce dernier lui diminueraît le temps de travail ou lui rendrait le travail plus facile (avec la machine, il enlève bien plutôt au travail toute indépendance et tout caractère attrayant).

C’est tout le contraire : le capital n’utilise les machines que dans la mesure où elles permettent à l’ouvrier de lui consacrer une plus grande partie de son temps, de travailler plus longtemps pour le capitaliste et moins longtemps pour lui-même. Grâce à elles, la durée nécessaire à produire un objet déterminé est, effectivement, réduite à un minimum, mais c’est uniquement pour qu’un maximum de travail valorise un maximum d’objets. Le premier cas importante, parce que le capital réduit à un minimum — sans qu’il en ait d’ailleurs la moindre intention — le travail humain, la dépense de forces. Le travail émancipé saura tirer parti de ce service rendu qui est d’ailleurs la condition de son émancipation.

Tout cela le montre l’absurdité de Lauderdale, qui voit dans le capital fixe une source autonome de la valeur, indépendante du temps de travail. Il n’est cette source que dans la mesure où il est lui-même du temps de travail objectivé et où il pose du temps de surtravail.

L’introduction des machines présuppose historiquement — voir plus haut Ravenstone (117) — une main-d’œuvre surabondante. Ce n’est que lorsqu’il y a une surabondance de forces de travail que la machine interviennent pour remplacer du travail.

Ce n’est que dans l’imagination des économistes qu’elle vient en aide à l’ouvrier. Elle ne peut agir qu’avec des masses d’ouvriers, dont la concentration, face au capital, est, historiquement, l’une de ses conditions préalables, ainsi que nous l’avons vu. Elle ne surgit pas pour pallier un manque de main-d’œuvre mais pour réduire à la part nécessaire au capital une force de travail dis-
faisabilité de la domination, dès lors qu'il s'est constitué en un corps social; en un mot, le développement de l'individu social représente le fondement essentiel de la production et de la richesse.

Le vol du temps de travail d'autrui sur lequel repose la richesse actuelle apparaît comme une base misérable par rapport à la base nouvelle, créée et développée par la grande industrie elle-même.

Dès que le travail, sous sa forme immédiate, a cessé d'être la source principale de la richesse, le temps de travail cesse et doit cesser d'être sa mesure, et la valeur d'échange cesse donc aussi d'être la mesure de la valeur d'usage. Le surtrot des grandes masses a cessé d'être la condition du développement de la richesse générale, tout comme le non-travail de quelques-uns a cessé d'être la condition du développement des forces générales du cerveau humain.

La production basée sur la valeur d'échange s'effondre de ce fait, et le procès de production matériel immédiat se voit lui-même déponié de sa forme mesquine, misérable et antagonique. C'est alors le libre développement des individualités. Il ne s'agit plus dès lors de réduire le temps de travail nécessaire en vue de développer le surtrot, mais de réduire en général le travail nécessaire de la société à un minimum. Or, cette réduction suppose que les individus reçoivent une formation artistique, scientifique, etc., grâce au temps libéré et aux moyens créés au bénéfice de tous.

Le capital est une contradiction en procès : d'une part, il pousse à la réduction du temps de travail à un minimum, et d'autre part il pose le temps de travail comme la seule source et la seule mesure de la richesse. Il diminue donc le temps de travail sous sa forme nécessaire pour l'accroître sous sa forme de surtrot. Dans une proportion croissante, il pose donc le surtrot comme la condition — question de vie ou de mort (Fr.) — du travail nécessaire.

D'une part, il éveille toutes les forces de la science et de la nature ainsi que celles de la coopération et de la circulation sociales, afin de rendre la création de la richesse indépendante (relativement) du temps de travail utilisé pour elle. D'autre part, il prétend mesurer les gigantesques forces sociales ainsi créées d'après l'étalon du temps de travail, et les enserrer dans des limites étroites, nécessaires au maintien, en tant que valeur, de la valeur déjà produite. Les forces productives et les rapports sociaux — simples faces différentes du développement de l'individu social — apparaissent uniquement au capital comme des moyens pour produire à partir de sa base étiquée. Mais, en fait, ce sont les conditions matérielles, capables de faire éclater cette base.

« Une nation est réellement riche si, au lieu de 12 heures, elle en travaille 6. La richesse ne consiste pas à commander la production de surtrot » (richesse réelle), « mais la production de temps disponible pour chaque individu et pour toute la société, en dehors du temps employé à la production immédiate » (120).

La nature ne construit ni machines, ni locomotives, ni chemins de fer, ni télégraphes électriques, ni métiers à tisser automatiques, etc. Ce sont là des produits de l'industrie humaine, de la matière naturelle, transformée en instruments de la volonté et de l'activité humaines sur la nature. Ce sont des instruments du cerveau humain, créés par le main de l'homme, des organes matérielisés du savoir.

Le développement du capital fixe indique le degré où la science sociale en général, le savoir, sont devenus une force productive immédiate, et, par conséquent, jusqu'à quel point les conditions du procès vital de la société sont soumises au contrôle de l'intelligence générale et portent sa marque; jusqu'à quel point les forces productives sociales ne sont pas seulement produites sous la forme du savoir, mais encore comme organes immédiats de la praxis sociale, du procès vital réel.
Signification du développement du capital fixe (pour le développement du capital en général).
— Rapport entre la création de capital fixe et de capital circulant. Temps disponible : le capital a pour tâche essentielle de le créer. Sa forme contradictoire sous le règne du capital. Productivité du travail et production de capital fixe (« The Source and Remedy », etc.).

Le développement du capital fixe indique, d'une autre manière encore, le niveau de développement de la richesse en général, ou le développement du capital. L'objet orienté directement vers la valeur d'usage aussi bien que vers la production de valeur d'échange, c'est le produit de consommation. Au contraire, la fraction de la production servant à produire du capital fixe crée des objets qui ne sont ni de consommation immédiate, ni de valeur directement échangeable (ou du moins, ce ne sont pas des valeurs d'échange immédiatement réalisables).

Le degré de productivité déjà atteint nous indique si une partie du temps de production suffit à la production immédiate, et si une partie sans cesse croissante peut être employée à créer des moyens de production. Cela suppose que la société soit en état d'attendre, et qu'elle puisse prélever, tant sur la consommation immédiate que sur la production qui lui est consacrée, une partie croissante de la richesse déjà créée, pour l'employer à un travail qui n'est pas immédiatement productif (au sein du processus de production matériel) (120 a).

Tout cela exige donc qu'on ait déjà atteint un certain niveau de productivité et un excédent relatif; et on peut dire, plus exactement, qu'on mesure directement ce niveau au degré où le capital circulant se transforme en capital fixe.

Alors que le volume de surtravail relatif dépend de la productivité du travail nécessaire, le volume du temps de travail — aussi bien vivant qu'objectif — employé à la production du capital fixe, dépend de la productivité du temps de travail servant à produire les denrées immédiates. On s'aperçoit que ce rapport implique une population surabondante et une production excédentaire.

En d'autres termes, le produit résultant du temps de travail utilisé à la production immédiate doit être relativement excédentaire, afin de dépasser la quantité nécessaire à la reproduction du capital employé dans ces seules branches.

Cette surpopulation et cette surproduction relatives doivent être d'autant plus importantes que le capital fixe participe faiblement à la création de denrées immédiates et intervient peu dans leur processus de production immédiat; autrement dit, qu'il y a plus de machines engagées dans la construction de chemins de fer, de canaux, de travaux d'adduction d'eau, de télégraphes, etc., que dans le processus de production pour la subsistance immédiate (120 b).

Nous y reviendrons plus loin, mais, d'ores et déjà, nous savons que c'est d'une transformation insuffisante ou excessive de capital circulant en capital fixe que proviennent l'alternance incessante de la surproduction et de la sous-production de l'industrie moderne ainsi que les perturbations oscillations et contractions dans la démesure.

Quoi qu'il en soit, le capital crée une grande quantité de temps disponible, en dehors du temps de travail nécessaire à la société en général et à chacun de ses membres en particulier, autrement dit, une marge d'espace pour le développement de toutes les forces productives de chaque individu, et donc aussi de la société.

Cette création de temps de non-travail apparaît, pour le capital et les systèmes antérieurs, comme un simple temps de non-travail, du temps libre pour quelques-uns. Mais en ce qui concerne le capital, celui-ci augmente le temps de surtravail de la masse par tous les moyens de la science et de l'art, parce que sa richesse est directement fonction de l'appropriation du temps de surtravail, son but étant directement la valeur, et non la valeur d'usage. Il est ainsi, malgré lui, l'instrument qui crée les moyens du temps social disponible, qui réduit sans cesse à un minimum le temps de travail pour toute la société et libère donc le temps de tous en vue du développement propre de chacun.

Cependant, il tend toujours lui-même à créer du temps disponible d'un côté, pour le transformer en surtravail de l'autre. S'il réussit trop bien à créer du temps dispo-
Economiser du temps de travail c'est accroître le temps libre, c'est-à-dire le temps servant au développement complet de l'individu, ce qui agit en retour sur la force productive du travail et l'accroît.

Du point de vue de la production immédiate, le temps économisé peut être considéré comme servant à produire du capital fixe, un capital fixe fait homme. (Angl.). Il va de soi, au demeurant, que le temps de travail immédiat ne peut rester enfermé dans sa contradiction abstraite au temps libre, — comme c'est le cas dans l'économie bourgeoise. Le travail ne peut devenir jeu, comme le voudrait Fourier (123), qui a eu le grand mérite de démontrer que le but ultime exige que l'on élimine non seulement la distribution actuelle, mais encore le mode de production, même sous ses formes les plus développées.

Le temps libre — pour le loisir aussi bien que pour les activités supérieures — transformera tout naturellement celui qui en jouit en un individu différent, et c'est cet homme transformé qui se présentera ensuite dans le procès de production immédiat. L'homme en devenir trouve dans le procès de production immédiat aussi bien une discipline que matière à exercices d'application, un savoir expérimental qu'une science créatrice. L'homme accompli, lui, n'y trouve qu'une science déjà objectivée dans la société et dont son cerveau est déjà empli. Mais, à ces deux stades de l'histoire humaine, il s'agit toujours d'un exercice, dans la mesure où le travail réclame une pratique manuelle ainsi qu'une liberté de mouvement, comme cela se voit dans l'agriculture.

Le système de l'économie bourgeoise suit un développement progressif et développe sa propre négation, comme ultime résultat. Nous avons encore affaire ici au procès de production immédiat. Si nous considérons la société bourgeoise dans son ensemble, c'est toujours comme résultat dernier du procès de production qu'apparaît la société, c'est-à-dire l'homme dans ses rapports sociaux. Tout ce qui, tel le produit, etc., a une forme solide, n'apparaît que comme un moment, qui s'évanouit dans ce mouvement. Le procès de production immédiat n'apparaît ici que comme un moment. Les conditions et les objectivations de ce procès en sont elles-mêmes des moments constants. Certes, les individus ne se présentent que comme sujets de ce procès, mais ils entretiennent également des rapports entre eux, qu'ils reproduisent soit simplement, soit d'une manière élargie. C'est donc leur propre procès en mouvement constant qu'ils renouvelent, parallèlement au monde de la richesse qu'ils créent.

Owen et sa conception historique de la production industrielle (capitaliste).

Dans ses Six lectures delivered at Manchester (1837), Owen établit la différence créée par le capital entre les ouvriers et les capitalistes à partir du moment où ce mode de production se développe véritablement (sur la base étendue qu'il acquiert avec la grande industrie, fondée sur l'accroissement du capital fixe). Il ne manque pas de souligner que le développement du capital est une condition nécessaire de la régénération sociale.

Il dit de lui-même : « C'est en étant progressivement instruit de la création et de la direction de ces vastes établissements » (industriels) « que votre conférencier » (Owen) « a été amené à prendre connaissance des graves erreurs et des inconvénients résultant de toutes les tentatives passées et présentes d'améliorer le caractère et la situation de ses concitoyens ».

Nous allons citer ici le passage tout entier, afin de pouvoir l'utiliser à l'occasion.

« Les producteurs de la richesse développée se répartissent en ouvriers sur matériaux malléables et ouvriers sur matériaux durs, placés directement sous les ordres de contremaîtres, dont le but est de faire de l'argent et des profits, grâce au travail de ceux qu'ils emploient.

Avant l'introduction du système manufacturier utilisant la chimie et la mécanique, les opérations s'effectuaient à une échelle réduite. Il y avait de nombreux petits artisans secondés par quelques rares compagnons qui compaient, à leur tour, devenir de petits artisans. En général, ils mangeaient à la même table, et vivaient tous ensemble. Il régnait entre eux un sentiment et un esprit d'égalité.

Depuis qu'on a commencé à utiliser en grand les forces de la science pour faire fonctionner les manufactures, on assiste à un changement graduel de tous ces rapports. La plupart des manufactures, pour être effi-
par l'intermédiaire de la circulation, est opposée à la nature du capital. En conséquence, comme le capital fixe ne revient à titre de valeur que sous forme de capital circulant, il ne peut donner de revenu que sous cette forme.

Le revenu n'est rien d'autre qu'une portion de plus-value destinée à la consommation immédiate. Ses retours dépendent donc de la nature du retour de la valeur. Il nous faudra, en conséquence, analyser les différentes formes sous lesquelles le capital fixe et le capital circulant apportent des revenus. En outre, comme la valeur d'usage du capital fixe, en tant qu'elle n'entre jamais dans la circulation, elle n'est jamais rejetée comme valeur d'usage du procès de valorisation, et ne servira jamais à la consommation immédiate.

Adam Smith précise en outre que le capital circulant doit être remplacé annuellement et renouvelé constamment par des produits tirés de la mer, de la terre (mines, etc.). Il n'a donc en vue ici que la substance pure et simple du capital circulant : il est pêché, préparé et... tiré par les cheveux. Il s'agit de produits bruts arrachés à la terre, individualisés et devenant ainsi meubles, ou bien — tels les poissons — ils ont une individualité achevée et sont simplement tirés de leur élément.

En outre, du point de vue purement matériel, il est certain que tout capital circulant tire son origine du capital fixe, comme Adam Smith a raison de le dire, à condition qu'il considère la production capitalistique et ne se sature pas au commencement du monde. Sans filet on ne peut attraper de poisson, sans charrette on ne peut labourer un champ, sans marteau, etc., on ne peut exploiter une mine. Si une simple pierre sert de marteau, etc., ce ne sera ni du capital circulant, ni du capital quel qu'il soit, mais un moyen de travail.

Dès lors qu'il produit, l'homme est bien résolu à utiliser directement comme moyen de son travail une partie des objets naturels existants — en se les soumettant, comme Hegel (136) le dit justement — et ce, même s'il n'existe pas encore de procès de médiation spécifique à son activité.

En fait, c'est de l'appropriation du travail d'autrui que provient non seulement originalement, mais encore continuellement, tout capital fixe aussi bien que circulant. Comme nous l'avons vu, tout cela suppose, en permanence, la petite circulation, c'est-à-dire l'échange du salaire, ou de l'approvisionnement, contre la force de travail.

Le procès de production capitalistique exige que tout capital retourne sous forme d'un capital circulant; le capital fixe peut donc uniquement se renouveler s'il se fixe une partie du capital circulant; autrement dit, si l'on utilise une fraction des matières premières produites et si l'on consomme une partie du travail (c'est-à-dire si l'on échange une partie de l'approvisionnement contre du travail vivant), afin de produire du capital fixe.

Dans l'agriculture, par exemple, une partie du produit est consommée par le travail; une autre est affectée à des travaux d'irrigation; ainsi on échange une partie du blé contre du guano ou on incorpore à la terre des substances chimiques, etc. : or, tout cela n'a de valeur d'usage que pour autant que s'effectue le procès chimique.

Une partie du capital circulant n'a de valeur d'usage qu'en fonction de la reproduction du capital fixe : elle n'est produite qu'en vue du capital fixe (cette production peut se limiter à du simple temps de travail appliqué au transfert d'une matière dans l'espace).

Mais le capital fixe ne peut se renouveler qu'en devenant une partie constitutive du capital circulant, grâce à la conversion du capital circulant en capital fixe. Le capital fixe est tout autant la production de la production du capital circulant que ce dernier de la production du capital fixe.

En d'autres termes, la reproduction du capital fixe exige : 1° sa valeur revient sous forme de capital circulant; c'est ainsi seulement qu'il pourra s'échanger de nouveau contre les conditions de production; 2° qu'une partie du travail vivant et de la matière brute soit utilisée pour créer directement ou indirectement les instruments de production, au lieu de produits échangeables.

En vertu de sa valeur d'usage, le capital circulant passe dans le capital fixe, tout comme le travail, tandis que le capital fixe, du point de vue de la valeur, passe dans le capital circulant et dans la valeur d'usage, lorsqu'il est en mouvement (en opérant directement comme machine) avant d'aboutir au mouvement au repos, à la forme figée.
Lorsque le procès de production renferme en lui-même toutes les conditions de son renouvellement, il devient un procès de reproduction, dont la vitesse est déterminée par les différents rapports que nous avons analysés plus haut et qui, tous, résultent des différences de la rotation.

Au sein de la reproduction du capital, s'effectue également la reproduction des valeurs d'usage où il se réalise ; autrement dit, il y a sans cesse un renouvellement et une reproduction des valeurs d'usage qui seront consommées par les hommes ou par le travail humain, car, par nature, elles ne sont pas perdurables mais éphémères. C'est, du point de vue du capital, le métabolisme, ou le changement de formes, dicté par les besoins humains du travail humain. C'est au fond la perpétuelle reproduction du travail lui-même.

Say (140) dit à cet égard : « Les valeurs capitales se perpétuent par la reproduction : les produits qui composent un capital, se consomment aussi bien que tout autre ; mais leur valeur, en même temps qu'elle est détruite par la consommation, se reproduit dans d'autres matières ou dans la même » (Fr.).

Le système d'échanges et tout ce qu'il implique — transformation en argent, valeur autonome — représente donc à la fois la condition et la limite de la reproduction du capital. En effet, la production capitaliste est, en tous les points, soumise à l'échange. Même si ces opérations d'échange — la circulation en tant que telle — ne créent aucune plus-value, elles n'en sont pas moins des conditions de réalisation de celle-ci. Et, dans cette mesure, elles sont des conditions de production du capital lui-même, sa forme de capital n'étant posée que s'il parcourt ces opérations d'échange.

La reproduction du capital est aussi production de certaines conditions de forme, un mode déterminé de comportement du personnage qui incarne le travail matérialisé. La circulation n'est donc pas simplement l'échange du produit contre des conditions de production, par exemple de blé contre des semences, du travail nouveau, etc.

Dans chaque forme de production, le travailleur doit échanger son produit contre des moyens de production, s'il veut recommencer à produire. Même l'agriculteur produisant pour l'usage immédiat transforme une partie de son produit en semences, instruments de travail, bêtes de somme, engrais, etc., et recommence à travailler. La transformation en argent est nécessaire à la reproduction du capital en tant que tel, et sa reproduction est nécessairement production de plus-value *.

Bien que le travail conserve simplement dans tel processus de production ce que nous appelons plus haut la partie constante, il doit sans cesse la reproduire dans tel autre, puisque ce qui est pour un processus de production présupposition (matière et instrument) apparaît pour l'autre comme produit, et cette rénovation — reproduction — doit constamment s'effectuer simultanément.

(*) A propos de la phase de reproduction (temps de circulation en particulier), il convient de noter que la valeur d'usage lui impose des limites. Le blé se reproduit en un an. Des produits périssables, tel le lait, se reproduisent plus vite. Étant donné que le bétail est vivant, et résiste donc au temps, la viande n'a pas à être reproduite aussi souvent ; en revanche, lorsque la viande est débitée et se trouve sur le marché, elle doit être reproduite à bref délai sous forme d'argent, sinon elle pourrit. La reproduction de la valeur et celle de la valeur d'usage coïncident dans un cas, et non dans l'autre. (Marx.)
comme s'il la créait lui-même, comme s'il en était le fondement. La plus-value se présente ainsi comme une valeur à la fois présupposée et créée par le capital.

En une période déterminée — choisie comme unité de mesure de ses rotations parce qu'elle est l'étalon naturel de sa reproduction dans l' agriculture —, le capital produit une plus-value déterminée non seulement par la plus-value créée au cours d'un procès de production, mais encore par le nombre de ses rotations, ou des reproductions de son procès de production au cours d'une période donnée.

Dès lors que la circulation s'ajoute au procès de production immédiat et entre dans le procès total de la reproduction du capital, la plus-value n'est plus le simple rapport du capital au travail vivant (ce rapport direct ne représente donc plus qu'un élément du mouvement total).

Le capital apparaît comme augmentant sa propre valeur, c'est-à-dire comme étant lui-même la source et la raison de la plus-value, dès lors qu'il se manifeste comme le sujet actif de tout le procès qu'il fonde, si bien que, dans la rotation, le procès de production immédiat est effectivement conditionné par le mouvement du capital, indépendamment de son rapport avec le travail. Le capital se présente comme un produit ayant sa propre source de production, valeur produite créant sa propre valeur.

En conséquence, il mesure la valeur nouvellement produite à lui-même, en se rapportant à lui-même comme à sa propre condition préalable, sans prendre pour étalon réel le rapport entre le surtravail et le travail nécessaire.

Un capital de valeur déterminée créée en un temps donné une plus-value déterminée. Le capital étant posé comme valeur se valorisant, la plus-value ainsi mesurée à la valeur préalable du capital, c'est le profit. Considéré sous cet angle — non pas de l'éternité (141), mais du capital —, la plus-value est le profit. Le capital se distingue de lui-même et en lui-même, en apparaissant comme une valeur qui produit et se reproduit, et comme profit et valeur nouvellement produite.

Le produit du capital, c'est le profit. La grandeur de la plus-value est donc mesurée au quantum de valeur du capital; le taux de profit est déterminé par la proportion de sa valeur à celle du capital.

La majeure partie de ce que nous analysons ici a déjà été éliminée plus haut. Il convient donc de reprendre d'abord tout ce qui a été dit par anticipation. Si la valeur additionnelle qui est de même nature que le capital, est de nouveau investie dans le processus de production et conservée à titre de capital, le capital augmente et agit désormais comme une valeur plus grande.

D'abord le capital introduit une différence entre lui et le profit, valeur nouvellement produite, en se présentant comme la condition préalable de la valeur qui se valorise et en posant le profit comme mesure de sa valorisation; ensuite, il abolit cette séparation et identifie le profit à lui-même en s'accroissant de son montant, pour recommencer une fois de plus le procès à une échelle encore élargie. En parcourant un circuit, il s'accroît lui-même en tant que sujet de ce mouvement, et décrit ainsi un cercle qui s'élargit sans cesse, une spirale.

Nous pouvons résumer maintenant les lois générales que nous venons de développer. La véritable plus-value est déterminée par le rapport entre le surtravail et le travail nécessaire, ou entre la portion de capital matérialisé — portion de travail matérialisé — qui s'échange contre le travail vivant, et la portion de travail matérielisé qui remplace l'ouvrier. En revanche, sous forme de profit, la plus-value est mesurée par rapport à la valeur totale du capital avancé pour le processus de production.

En supposant une même plus-value (un même surtravail par rapport au travail nécessaire), le taux de profit dépend donc du rapport entre la partie du capital échangé contre le travail vivant et la partie formée par les matières premières et les moyens de production.

En conséquence, si la portion échangée contre le travail vivant est faible, le taux de profit est bas.

Le taux de profit baisse donc à mesure que le capital en tant que tel occupe une place grandissante par rapport au travail immédiat, c'est-à-dire que la plus-value relative, ou la puissance créatrice de valeur, augmente.

Nous avons vu que la partie avancée du capital en vue de sa reproduction se développe de manière spécifique en raison de l'augmentation du capital fixe qui est la force productive déjà produite et le travail matérialisé, doté d'un simulacre de vie.

Si l'on considère chacune des portions du capital, la
salaire, ou si l'on érigéait en loi générale un fait qui se vérifie au cours d'une période de 50 ans, mais évolue en sens inverse dans les 50 années suivantes, tel le déséquilibre historique entre le développement de l'agriculture et celui de l'industrie.

Quoi qu'il en soit, il est bizarre que Ricardo, Malthus, etc. aient découvert des lois générales et éternelles de la nature à un moment où la chimie physiologique existait à peine. Il n'en reste pas moins vrai que les idées de Ricardo ont été attaquées par tout le monde avec l'intuition qu'elles étaient fausses et peu satisfaisantes : en réalité, on s'en est plus souvent pris à leur côté juste qu'à leur côté faux.

Voici un passage caractéristique (145) : « A. Smith pense que l'accumulation ou l'augmentation du capital en général fait baisser le taux moyen du profit, en vertu du principe que l'augmentation du capital dans n'importe quelle branche particulière y diminue le profit. Or, une telle augmentation de capital dans une branche particulière signifie tout simplement un accroissement proportionnellement plus fort que celle qui se produit au même moment dans les autres branches » (Angl.).

Ramsay (146) affirme : « La concurrence entre les capitalistes industriels peut niveler les profits qui sont très au-dessus de la moyenne, mais elle ne peut les rabaisser au-dessous de ce niveau moyen » (Angl.).

Ramsay et d'autres économistes distinguent avec raison l'augmentation de la productivité selon qu'elle s'effectue dans les branches d'industrie produisant le capital fixe, les moyens de subsistance ou les articles de luxe. Dans cette dernière, elle ne peut pas diminuer le temps de travail nécessaire, à moins que les articles de luxe ne s'échangent contre des produits agricoles de nations étrangères, ce qui équivalrait à une augmentation de productivité dans l'agriculture. C'est ce qui explique l'importance qu'attachent les capitalistes industriels au libre-échange des céréales.

Ricardo (147) affirme : « Le fermier et le manufacturier ne peuvent pas plus vivre sans profit, que l'ouvrier sans salaire » (Angl.). Et plus loin : « Les profits tendent tout naturellement à baisser, parce qu'avec le progrès de la société et de la richesse, le surcroît de subsistances nécessaires exige un travail toujours croissant. Cette tendance ou, pour ainsi dire, cette gravitation du profit est souvent freinée par les améliorations

apportées à la machinerie qui aide à la production de biens de consommation ainsi que par les découvertes agronomiques, qui diminuent les frais de production. » Ricardo confond directement profit et plus-value. Au demeurant, il n'a jamais fait de différence entre eux (148).

Alors que le taux de plus-value est déterminé par le rapport entre le surcroît approprié par le capital et le travail nécessaire, le taux de profit est déterminé par le rapport entre la plus-value et la valeur totale du capital avancé pour la production. Le taux de ce dernier monte ou baisse, selon le rapport de la partie du capital changée contre du travail vivant et celle formée par le matériel et le capital fixe utilisé. Dans tous les cas, la plus-value considérée comme profit doit exprimer un taux moindre que celui de la plus-value réelle, puisqu'elle se mesure toujours d'après le capital total qui est fortement plus grand que le capital utilisé pour les salaires et échangé contre le travail vivant.

La plus-value doit toujours baisser tendanciellement, si le rapport entre le surcroît et le travail nécessaire, c'est-à-dire le travail exigé pour la reproduction du travail nécessaire, diminue. C'est ce qui fait dire à Ricardo que les forces productives du travail doivent décroître. Ainsi, il dit que la force productive du travail diminue dans l'agriculture, tandis qu'elle augmente dans l'industrie au fur et à mesure de l'accumulation du capital. De l'économie, il se réfugie ainsi dans la chimie organique.

Nous avons démontré que la tendance à la baisse du taux de profit était nécessaire sans que nous ayons pour autant à faire intervenir la rente foncière, ni par exemple la demande croissante de travail. De toute façon, nous n'avons pas à analyser ici le rapport entre la rente foncière et le profit. Cette étude a sa place ailleurs. Pour ce qui est du postulat physiologique de Ricardo, qu'il énonce comme une loi universelle, la chimie moderne a démontré qu'il était faux (149).

Les disciples de Ricardo, et notamment les économistes modernes récitent religieusement l'enseignement du maître, ou bien ils laissent carrément tomber ce qui leur est désagréable dans ses principes. Leur méthode générale pour résoudre les problèmes, c'est de les écarter.

D'autres économistes, tel Wakefield par exemple, se réfugient dans des considérations sur la sphère d'emploi
premières et les instruments de production. Ce qu'ils partagent avec le capital (salaire et profit), c'est uniquement le travail vivant nouvellement ajouté. Mais, le souci essentiel de Bastiat, c'est de savoir qui doit manger le produit accru. Puisque le capitaliste en mangera une portion relativement moindre, ne faut-il pas que l'ouvrier en mange une portion accrue d'autant? Bien qu'en France la production globale ne procure pas autant de biens à consommer que Bastiat se plaît à l'imaginer, il lui aurait été facile, justement dans ce pays, de se convaincre qu'un grand nombre de parasites se présent autour du capital pour y puiser à tel ou tel titre une quantité suffisante pour empêcher l'ouvrier de ne jamais pouvoir s'en sortir.

En outre, il est clair qu'à une grande échelle de la production, la masse totale du travail utilisé peut augmenter, bien que la portion du travail utilisé par rapport au capital diminue. Rien n'empêche donc qu'avec l'augmentation du capital, une population ouvrière croissante ait besoin d'une plus grande masse de produits.

Par ailleurs, Bastiat, dans l'esprit harmonieux duquel tous les chats sont gris (cf. ci-dessus à propos du salaire), confond la diminution de l'intérêt avec l'augmentation du salaire, alors que l'intérêt est lié bien plutôt au profit industriel et ne concerne absolument pas les ouvriers, puisqu'il dépend simplement du rapport dans lequel les différents capitalistes partagent entre eux le profit global.


Retournons à nos moutons (Fr.). Le produit du capital, c'est donc le profit. En se rapportant à lui-même comme à du profit, le capital se présente comme la source de production de la valeur et le taux de profit exprime la proportion où il accroît sa propre valeur.

Mais le capitaliste n'est pas seulement du capital. Il doit vivre, et comme il ne vit pas de son travail, il vit du profit, c'est-à-dire du travail d'autrui qu'il s'approprie. Voilà comment le capital se présente en tant que source de la richesse.

Etant donné que le capital a pour propriété immérite d'absorber en lui la productivité, il considère le profit comme son revenu. Il peut en consommer une partie (et certains diront même la totalité, mais il se révèlent que c'est faux), sans qu'il cesse pour autant d'être du capital. Après avoir joui de ses fruits, il peut de nouveau faire pousser d'autres fruits.

Il peut jouir de la richesse, sans cesser de représenter la forme générale de la richesse, ce qui était impossible à l'argent dans la circulation simple. Le thésauriseur devait pratiquer l'abstinence pour garder à l'argent la forme générale de la richesse, car s'il l'échangeait contre la richesse réelle et en jouissait dans la consommation, l'argent cessait d'avoir la forme générale de la richesse.

Le profit — comme le salaire — se manifeste donc comme une forme de la distribution. Mais, comme le capital ne peut s'accroître qu'en reconvertissant le profit en capital — capital additionnel —, le profit est, en outre, une forme de production pour le capital; de même, le salaire est, du point de vue du capital, un simple rapport de production, et du point de vue de l'ouvrier, un rapport de distribution. On voit ici que les rapports de distribution sont produits par les rapports de production, qu'ils représentent d'un autre point de vue (Fr.).

On voit, en outre, comment la production elle-même détermine le rapport de la consommation. Il est donc absurde de considérer, comme tous les économistes bourgeois et notamment J. St. Mill, que les rapports de production bourgeois sont éternels, mais que leurs formes de distribution ont un caractère historique. Au demeurant, cela montre simplement qu'ils ne comprennent ni les uns ni les autres.

A propos de l'échange simple, Sismondi (152) remarque avec raison : « Un échange suppose toujours deux valeurs; chacune d'elles peut avoir un destin différent; mais la qualité de capital et de revenu ne découle pas de l'objet échangé, elle s'attache à la personne qui en est le propriétaire. »

On ne peut donc expliquer un revenu à partir des
vail matérialisé, c'est-à-dire entre la portion du capital qui s'échange en général contre le travail et celle qui participe au processus de production en tant que travail matérielisé. Or, cette dernière diminue dans le même rapport où le surtravail augmente comparativement au travail nécessaire.

La plus-value, c'est le rapport du surtravail au travail nécessaire.

L'ouvrier doit reproduire aussi bien la partie du capital qui s'échange contre sa force de travail, que les autres parties du capital. C'est pourquoi l'importance du profit que le capitalist réalise lors de l'échange contre la force de travail, est déterminé par le rapport entre le surtravail et le travail nécessaire.

A l'origine, il apparaît que le travail nécessaire ne lui remplace que ses dépenses. Or, comme la seule dépense est celle du travail — comme on le voit lors de la reproduction —, on peut exprimer tout simplement le rapport de la plus-value comme étant celui du surtravail au travail nécessaire.

LA VALEUR DU CAPITAL FIXE.

La valeur du capital fixe et sa force productive. La durabilité du capital fixe et la force productive. — Les forces de la société, la division du travail, etc. ne coûtent rien au capital. — Il n'en est pas de même des machines (économie du capitaliste dans l'utilisation des machines). — Profit et plus-value.

A propos du capital fixe et de la durabilité qui en est la condition et n'est donc pas un élément introduit de l'extérieur, il convient de noter que, dans la mesure où l'instrument de production est une valeur (du travail matérielisé), il ne contribue pas à créer une force productive.

Si une machine, dont la fabrication coûte 100 journées de travail ne remplace que 100 journées de travail, elle n'augmente en rien la force productive du travail, et ne diminue pas davantage les coûts de production.

Plus une machine est durable, plus elle peut servir à produire de nouveau une quantité donnée de produits. Il en résultera que le capital circulant peut se renouveler et se reproduire plus souvent, tandis que la portion de valeur correspondant à l'usure et aux frais d'entretien de la machine sera d'autant moindre; autrement dit, plus le prix du produit et les frais de sa production en seront diminués. Mais, nous ne pouvons encore faire entrer la question des prix à ce point de notre analyse. La baisse des prix, en vue de conquérir le marché, entre dans le domaine de la concurrence. Elle doit donc s'analyser sous un autre angle.

Au premier stade, le rapport entre la population inactive et ouvrière est faible. Il peut devenir plus élevé dans le second, étant donné que le volume du travail approprié augmente moins vite que le volume du capital employé.

Lors de la genèse du capital, le rapport entre ses diverses parties constitutives est dominé par le fait que le capital tire de la circulation la matière première et l'instrument — les conditions du produit — qui apparaissent pour lui comme des conditions préalables.

Cette apparence s'efface ensuite, dès lors que tous ces éléments sont uniformément produits par le capital, bien qu'il n'ait pas encore soumis toutes les conditions à sa production. Mais, cette apparence subsistera toujours pour chaque capital pris à part. C'est pourquoi, on peut toujours considérer l'une de ses parties comme valeur constante, tandis que seule varie la partie dépensée en travail. Ces parties constitutives ne se développent pas uniformément; pourtant, le capital a tendance à répartir uniformément la force productive, comme on le verra dans la concurrence.

La productivité sans cesse croissante du travail fait que le capital trouve un obstacle dans le non-accroissement de la masse des matières premières et des machines. Aussi l'industrie s'engage-t-elle dans le développement suivant : la production devient de plus en plus production de matières premières pour l'industrie — matières premières pour l'instrument aussi bien que pour le matériel de travail —, et en même temps le matériel de travail se rapproche de plus en plus de la simple matière première : c'est dans ces branches que se développent le travail à une grande échelle et l'utilisation des machines. Le filage prend ainsi le pas sur le tissage, le tissage sur la teinture, etc. On voit passer au premier rang la production des métaux, qui sont la matière première principale des instruments de travail.

Si le produit brut, servant de matière première à l'industrie, à son niveau le plus bas, ne peut augmenter assez rapidement, on recourra à des produits de substitution pouvant être augmentés rapidement (le coton remplace la lin, la laine et la soie). Les pommes de terre se substitueront aux céréales dans les moyens de subsistance (154). Dans ce dernier cas, la productivité plus grande est obtenue par la production d'une substance de qualité inférieure, ayant moins de vertus énergétiques, bref d'un article comprenant des conditions organiques meilleur marché pour reproduire le travailleur. Cela entre dans l'étude du salaire. Lors de l'analyse du minimum de salaire, il ne faudra pas oublier Rumford (157).

Venons-en maintenant au troisième cas, celui du sur-travail relatif, lié à l'utilisation des machines.

Au cours de notre analyse, nous avons vu que la valeur avait une forme abstraite et ne pouvait se présenter que comme une abstraction sitôt que l'argent surgit; que la circulation monétaire aboutissait au capital, et ne pouvait se développer complètement et s'étendre à tous les éléments de la production que sur la base capitaliste.

Notre analyse a donc révélé le caractère historique, non seulement de formes telles que le capital, qui fait partie d'une époque historique donnée, mais encore de catégories telles que la valeur. Bien que celle-ci ait le caractère d'une pure abstraction, elle n'en a pas moins une base historique dont on l'isole, mais à partir de laquelle seule elle peut apparaître dans son abstraction. Des formes qui appartiennent plus ou moins (Fr) à toutes les périodes, tel l'argent, montrent qu'elles sont soumises à des transformations historiques.

La notion économique de la valeur ne se rencontre pas chez les Anciens. La valeur à la différence du prelimum n'existe qu'en droit, en opposition à la lésion, etc. La notion de valeur appartient tout à fait à l'économie politique moderne, parce qu'elle est l'expression la plus abstraite du capital et de la production fondée sur lui. La notion de valeur permet d'en percer le secret.

Le premier effet qu'ont les machines sur le sur-travail, c'est qu'elles diminuent le temps de travail nécessaire. On utilise moins de journées de travail simultanées (moins d'ouvriers). Ce qui le caractérise en second lieu, c'est que l'accroissement de la force productive doit être payé par le capital et qu'il n'est pas gratuit. Pour mettre en Œuvre cet accroissement de la force productive, il faut du temps de travail matéria-
monnaie. La quantité plus ou moins grande de marchandises qu'elle permet d'acheter, montre si elle a changé de valeur. » (192).

Il serait intéressant de comparer par exemple la barre idéale avec le mètre à Buenos Aires (de même la livre en Angleterre, pendant la dépréciation des billets de banque, etc.). Ce qui est fixe, c'est le nom de mètre; ce qui fluctue, c'est la quantité d'or ou d'argent qu'il exprime. A Buenos Aires, la monnaie est du papier (dollar) inconvertible; ces dollars valaient à l'origine 4 sh. 6 d., aujourd'hui environ 3 3/4 d. et ont baissé jusqu'à 1 1/2 d. Autrement, une aune de drap valait 2 dollars, à présent elle vaut, nominativement 28 dollars, du fait de la dépréciation des billets (193).

« En Écosse, on peut dire que le moyen d'échange — à ne pas confondre avec l'étalon de valeur — d'un montant d'une livre et au-delà est exclusivement en papier, et que l'or ne circule pas du tout. Toutefois, l'or est tout autant l'étalon de la valeur que s'il circulait lui-même, car le papier est convertible en la même quantité fixe de ce métal : il ne circule que parce qu'on se fie à sa convertibilité. » (194)

Thornton (195) affirme: « Les guinées sont thésaurisées lorsqu'elle règne la ménagère. » Le principe de la thésaurisation, où l'argent apparaît comme valeur autonome, est un moment nécessaire, à côté des formes caractéristiques qu'il revêt nécessairement dans l'échange fondé sur la circulation monétaire, étant donné que tout le monde a besoin d'une portion déterminée de la « marchandise générale », et, comme le dit A. Smith, d'une certaine quantité de moyens de circulation en plus de sa propre marchandise. « L'homme qui fait des affaires a une propriété dans les affaires. »

---

**LE CAPITAL, ET NON LE TRAVAIL**

détermine la valeur des marchandises: Torrens.

Voici divers extraits de « An Essay on the Production of Wealth » (196) de Torrens : « Des capitaux égaux ou, en d'autres termes, des quantités égales de travail accumulé mettent souvent en œuvre des quantités différentes de travail immédiat, mais cela ne change rien à l'affaire. (...)»

« À l'époque la plus reculée de la société, c'est la quantité totale de travail, accumulé ou immédiat, appliquée à la production, qui fixe la valeur relative des marchandises. Mais, lorsque le capital est accumulé et qu'une classe de capitalistes s'est différenciée de celle des travailleurs, lorsque la personne qui prend en charge une branche d'industrie n'accomplit pas elle-même son travail, mais avance aux autres les moyens de subsistance et de production, alors c'est le montant du capital, ou la quantité de travail accumulé, dépensé dans la production, qui détermine la valeur échangeable des marchandises. (...)»

« Aussi longtemps que deux capitaux sont égaux, leurs produits ont la même valeur; toutefois, on peut faire varier les quantités de travail immédiat qu'ils mettent en œuvre ou que peuvent exiger les produits. Ces quantités sont inégales..., leurs produits sont de valeur inégale, bien que la quantité totale de travail dépensée pour chacun soit strictement égale. »

Par conséquent, « après cette séparation des capitalistes et des travailleurs, c'est le montant du capital, la quantité de travail accumulé, et non, comme avant cette séparation, la somme de travail accumulé et le travail immédiat appliqué à la production, qui déterminent la valeur d'échange. »
Ce que monsieur Torrens affirme ici est juste par rapport à la conception abstraite des ricardiens; mais, au fond, il a parfaitement tort.

En effet, la détermination de la valeur par le temps de travail pur ne s'accomplice que sur la base de la production capitaliste, c'est-à-dire de la séparation des deux classes. L'égalisation des prix, par suite du taux moyen de profit (et ceci même cum grano salis) n'a rien à voir avec la fixation de la valeur : elle la suppose bien plutôt au préalable. Ce passage est important pour mettre en évidence la confusion des ricardiens.

Minimum du salaire.

Le taux de la plus-value, comme profit, est déterminé : 1° par le volume de la plus-value elle-même ; 2° par le rapport entre le travail vivant et accumulé (la proportion du capital dépensé en salaire au capital employé en tant que tel). Il faudra analyser à part les deux causes déterminant 1° et 2°. La loi de la rente entre, par exemple, dans 1°.

Supposons, pour l'heure, que l'ouvrier touche toujours le travail nécessaire en tant que tel, c'est-à-dire le minimum nécessaire du salaire. Nous devons tout naturellement le supposer si nous voulons déterminer les lois du profit sans les faire résulter de la hausse ou de la baisse du salaire, ou de l'effet de la rente foncière. De toutes façons, les prémisses stables deviendront toutes fluides au cours de l'analyse. Mais ce processus n'est possible que si l'on a bien fixé les prémisses au début, sinon on risque de tout confondre (197). Certes, le taux et le montant du travail nécessaire changent dans les divers pays et aux diverses époques, comme ils varient aussi en raison du prix changeant de la matière première, en raison de l'offre et de la demande du travail ; mais, il n'en est pas moins vrai que c'est le capital qui agit sur le taux du travail nécessaire et le détermine. L'examen des autres variations trouve tout à fait sa place dans le chapitre sur le travail et les salaires (Angl.).

« La valeur d'échange n'est pas déterminée par le coût de production absolu, mais relatif. Si le coût de production de l'or demeurait invariable, tandis que doublérait celui de toutes les autres choses, on pourrait dire que la faculté d'achat de toutes les autres choses par l'or serait moindre qu'auparavant : sa valeur d'échange tomberait de moitié. Cette diminution de sa valeur d'échange aurait exactement le même effet que si le coût de production de l'or baissait de moitié, tandis que celui de toutes les autres choses demeurait inchangé. » (198)

Ce dernier point est important pour les prix. Pour la détermination de la valeur, il ne l'est absolument pas ; c'est une simple tautologie. La valeur d'une marchandise est déterminée par la quantité de travail qu'elle contient ; cela signifie qu'elle s'échange contre la même quantité de travail contenue dans toute autre forme de la valeur d'usage. Il est donc clair que, si le temps de travail nécessaire à la production d'un objet a double, la moitié de a sera égale à son ancien équivalent b. Comme l'équivalence est déterminée par l'égalité du temps de travail ou de la somme de travail, la différence de valeur est de toute évidence déterminée par leur inégalité ; ou mieux : le temps de travail est la mesure de la valeur.

1826. Machines et ouvriers dans les cotonneries (Hodgskin).

Voici quelques citations extraites de « Popular Political Economy » de Hodgskin : « En 1826, les diverses machines employées dans les manufactures de coton permettaient à 1 ouvrier d'accomplir le travail de 150. Admettons qu'il ne s'y trouve aujourd'hui que 280 000 ouvriers : il y a un demi-siècle, il en était fallu 42 000 000 » (p. 72).

« La valeur des métaux précieux par rapport aux autres marchandises détermine ce qu'il faut en donner pour recevoir d'autres produits ; et, pour autant que l'argent est l'instrument des échanges, le nombre des ventes à effectuer en une période donnée fixe détermine la quantité d'argent nécessaire » (p. 188).

« On a de multiples raisons de penser que ce sont des particuliers qui, les premiers, se mirent à battr
qui entre dans la production comme travail objectifé, c'est-à-dire comme valeur invariable.

Cependant, il convient de remarquer que les machines se substitueraient à des instruments de production moins perfectionnés qui avaient une certaine valeur, c'est-à-dire qui avaient été échangés contre une certaine somme d'argent. Sinon le capitaliste déjà engagé dans la production, du moins celui qui y entre, peut défailler des coûts de la machinerie la partie du capital qui y était utilisée à un stade moins avancé des forces productives.

Ainsi, par exemple, s'il ne faut plus faire la dépense antérieure de 240 l.s.t. pour les instruments de production lorsque la machine de 1 200 l.s.t. (50 ouvriers) est introduite, la dépense supplémentaire de capital se montera seulement à 960 l.s.t., soit le prix de 40 ouvriers l'an. En conséquence, dans ce cas, si les 50 ouvriers restants effectuaient exactement autant d'heures de sur Travail que les 100 précédents, ils produiraient maintenant les 200 h de sur Travail avec un capital de 2 160 au lieu de 2 400.

Le nombre d'ouvriers a diminué de moitié, le sur Travail absolu est resté le même, 200 h de travail; le capital dépensé en instrument de travail est également le même, mais le rapport entre le sur Travail et la partie invariable du capital a augmenté de façon absolue. En tout 9 840 l.s.t. Voici le détail ?

Le capital dépensé en matière première est resté le même, celui qui est dépensé pour les machines n'a pas augmenté autant que le capital dépensé en travail a diminué, de sorte que la dépense totale du capital est moindre. Le sur Travail est resté le même par rapport au

capital; il n'a pas seulement augmenté en proportion du temps de sur Travail qu'il faut pour rester le même en utilisant moitié moins d'ouvriers, mais davantage, à savoir à raison de la dépense pour les moyens de production antérieurs défaillée des coûts de la machine nouvelle.

L'introduction de machines ou l'augmentation générale des forces productives résulte d'une force productive ayant pour substrat le travail objectifé; elle se paie donc. C'est pourquoi, comme une partie du capital dépensée précédemment en travail est transformée en partie constitutive du capital servant de valeur constante dans le processus de production, il ne suffit pas, pour introduire des machines, que le taux du sur Travail reste le même, mais qu'il augmente par rapport au travail vivant employé, et ce, dans une proportion plus grande que le rapport de valeur des machines à la valeur des ouvriers congédiés.

Cela ne peut se réaliser que si l'on déduit toute la dépense qui avait été faite pour l'instrument de production précédent. Dans ce cas, il y a diminution de la somme totale du capital avancé, et bien que la somme totale du travail employé ait diminué par rapport à la partie constante du capital, le temps de sur Travail est resté le même, de sorte qu'il a augmenté non seulement par rapport au capital avancé en travail, au temps de travail nécessaire, mais par rapport au capital total, à la somme totale du capital (avancé), qui a baissé.

On encore, la valeur dépensée pour les machines équivaut à celle précédemment avancée en travail vivant et devenue superflue, mais le sur Travail du reste du capital a augmenté; ainsi, lorsque les 50 ouvriers ne fournissent pas seulement autant de sur Travail, mais plus que les 100 ouvriers précédents. Disons, par exemple, 4 h 1/4 au lieu de 4.

Mais, dans ce cas, il faudra que la partie du capital avancée pour les matières premières, etc. soit plus grande, bref un capital total accru. Si le capitaliste qui emploie 100 ouvriers à raison de 1 200 l.s.t. l'année en congédie 50 qu'il remplace par une machine de 1 200 l.s.t., cette machine — bien qu'il la paie autant que ses 50 ouvriers précédents — est le produit d'ouvriers moins nombreux, puisqu'il ne paie pas seulement le travail nécessaire, mais encore le sur Travail, au capitaliste à qui il achète la machine. Autrement dit, il n'aurait uti-

(*) Passage barré ;

| Partie invariable du capital : | Partie variable : | Exprimé en journées, le sur Travail :
<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th></th>
<th></th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>7 200 240</td>
<td>300 10</td>
<td>16 2/3 jours (2 h par jour)</td>
</tr>
<tr>
<td>300 40</td>
<td></td>
<td>16 2/3 jours (4 h par jour) argent :</td>
</tr>
<tr>
<td>7 200 240</td>
<td></td>
<td>Plus-value :</td>
</tr>
</tbody>
</table>

PLUS-VALUE ET PROFIT

365
Etologie pure et simple. En effet, que signifie force productive croissante du travail, sinon qu’il faut un travail immédiat toujours moindre pour créer un produit plus grand et que, par conséquent, la richesse sociale prend de plus en plus la forme des conditions de travail produites par le travail lui-même.

Dans le système capitaliste, le développement n’aveugle que l’un des éléments de l’activité de la société : le travail matérielisé, qui devient le corps toujours plus gigantesque de l’autre élément, le travail subjectif et vivant. En effet — et cela a une grande importance pour le travail salarié —, les conditions objectives du travail deviennent de plus en plus autonomes en opposition au travail vivant, à mesure qu’elles prennent une grande extension, et que la richesse sociale augmente par tranches toujours plus grandes en faisant face à l’ouvrier comme puissance étrangère et prédominante.

On met le ton sur le processus d’objectivation, et non sur l’aliénation, l’extériorisation et la propriété (dévolue non pas à l’ouvrier, mais aux conditions de production personnifiées, c’est-à-dire au capital) de cette gigantesque puissance matérielle que le travail social a lui-même dressé en face de lui, alors qu’il constitue l’un de ses éléments propres. Aussi longtemps qu’au niveau du capital et du travail salarié, la production de ce corps objectif de l’activité s’effectue en opposition à la force de travail immédiate, Ce processus d’objectivation aura le caractère de l’aliénation pour l’ouvrier ou de l’appropriation du travail d’autrui pour le capital. Ce renversement et cette inversion sont bien réels; ils n’existent pas simplement dans l’esprit des travailleurs et des capitalistes.

Mais, il est manifeste que ce processus d’inversion correspond à une nécessité historique. Il est nécessaire pour le développement des forces productives à partir d’un certain point de départ historique ou d’une base déterminée. Mais, ce n’est en aucune manière une nécessité absolue de la production; elle serait bien plutôt éphémère. En effet, le résultat et le but (immanent) de ce processus est de détruire et de transformer cette base ainsi que cette forme de développement.

Les économistes bourgeois sont si embobinés dans les notions caractéristiques d’une seule phase historique déterminée du développement de la société, que la nécessité de l’objectivation des forces sociales du travail leur apparaît indissolublement liée à la nécessité de leur alienation par rapport au travailleur.

Dès lors que le travail vivant a perdu son caractère immédiat, individuel, subjectif ou tout à fait extérieur, et que l’activité des individus se présente de plus en plus sous forme directement universelle ou sociale, les éléments objectifs de la production dépourvus leur forme aliénée. Dès lors, ils sont produits en tant que propriété et corps organique de la société, où les hommes se reproduisent en ayant une individualité sociale.

Mais, il faut que les conditions d’un tel mode de reproduction de leur vie ou de leur process vital de production soient tout d’abord créées par le processus économique et historique lui-même. Cela est vrai des conditions objectives aussi bien que subjectives, qui ne sont que les deux faces opposées de ces mêmes conditions.

L’absence de propriété du travailleur et la propriété du travail objectivé sur le travail vivant (c’est-à-dire l’appropriation du travail d’autrui par le capital) expriment les deux pôles opposés d’un même rapport et représentent les conditions fondamentales du mode de production bourgeois. Il ne s’agit nullement d’éléments contingents ou indifférents. Ces modes de distribution sont les rapports de production eux-mêmes, mais seulement sub specie distributionis.

J. St. Mill (208) prétend donc de façon absurde que les lois et les conditions de production de la richesse tiennent du caractère des vérités physiques. Ce n’est pas le cas pour la distribution des richesses qui est une pure question d’institutions humaines (Angl.). Les lois et les conditions de production de la richesse et les lois de distribution de la richesse représentent les mêmes lois sous des formes différentes; toutes deux varient et disparaissent au cours du même process historique, dont elles constituent de simples éléments.

Il n’est pas besoin d’être particulièrement sagace pour comprendre qu’en partant par exemple du travail libre ou salarié, né de la dissolution du servage, les machines ne peuvent surgir qu’en opposition au travail vivant, en étant la propriété d’autrui et une puissance ennemie. Bref, de toute nécessité, elles doivent, à titre de capital, s’opposer à l’ouvrier.

Il est tout aussi facile de saisir que les machines continuent d’agir comme agents de la production sociale, lorsqu’elles deviennent par exemple la propriété des
existence, afin de retrouver une condition saine et solide» (Angl).

Chalmers (242) définit la monnaie comme la capacité générale d'achat (Angl).

Dans une «Lettre au Directeur» de l'«Economist» (243), on lit : «Le capital... services et marchandises employés dans la production. Monnaie : mesure de la valeur, moyen d'échange et équivalent universel. De façon plus pratique : moyen d'obtenir du capital; moyen unique de payer du capital que l'on s'est procuré à crédit; de façon virtuelle : gage donné pour obtenir l'équivalent de sa valeur en capital.

«Le commerce, c'est l'échange de capital contre du capital, par l'intermédiaire de l'argent; le contrat portant sur le moyen, seul l'argent peut en remplir les clauses et rembourser la dette. Dans la vente, une forme donnée de capital s'échange contre de l'argent pour obtenir l'équivalent de sa valeur spécifique sous n'importe quelle forme de capital.

«Intérêt : compensation fournie pour le prêt d'argent. Si l'on emprunte de l'argent dans le but de se procurer du capital, alors la compensation fournie représente une rémunération pour l'emploi du capital que l'on a obtenu (matières premières, travail, marchandises, etc.). Si l'emprunt a été fait pour rembourser une dette, pour payer du capital que l'on s'est procuré et que l'on a utilisé auparavant (donc le contrat stipule qu'il sera payé en argent), alors la compensation fournie s'applique à l'utilisation de l'argent lui-même et, dans ce cas, l'intérêt et l'escompte sont identiques.»

«L'escompte, c'est purement et simplement la rémunération de l'argent lui-même, pour sa conversion de monnaie fiduciaire en argent véritable. Une traite en bonne et due forme donne le même pouvoir sur le capital que des billets de banque, à part les frais d'escompte. On escompte des traites pour se procurer de l'argent sous une forme plus adaptée au paiement de salaires et de petites sommes régulables au comptant, ou pour honorer de plus lourdes échéances; en outre, pour profiter des avantages que l'on obtient grâce à l'argent liquide, ou escompté à moins de 5%, qui permet de bénéficier des remises habituelles, effectuées sur les paiements comptants. Cependant, le but principal de l'escompte relève essentiellement de l'offre et de la demande de l'argent ayant cours légal... Le taux d'intérêt dépend surtout de l'offre et de la demande de capital, et le taux d'escompte dépend entièrement de l'offre et de la demande d'argent» (Angl).

M. K. Arnd (244), bien placé pour «raisonner» sur les «impôts à vous faire crever», a fait l'intéressante découverte que voici : «Dans la progression naturelle de production des marchandises, il n'y a qu'un seul élément qui — dans les pays entièrement soumis à la culture— semble destiné à régler d'une certaine manière le taux d'intérêt : c'est le taux d'augmentation des quantités de bois dans les forêts européennes par leur croissance annuelle, et cette croissance, abstraction faite de toute valeur d'échange, est de 3 à 4%.»

Tel est le taux d'intérêt d'origine sylvestre!

Intérêt et profit. — Carey. — Système de gages en Angleterre.

Ricardo écrit : «La valeur restante, ou surplus, est, dans chaque branche, proportionnelle à la valeur du capital employé» (Angl).

Dans l'intérêt, il faut considérer deux choses : 1° la subdivision du profit en intérêt et profit (les Anglais appellent la somme des deux gross profit, profit brut). La différence devient importante, dès lors qu'une classe de capitalistes financiers apparaît en face des capitalistes industriels. 2° Le capital lui-même devient marchandise, ou la marchandise (argent) est vendue en qualité de capital.

Le capital est alors une marchandise comme toutes les autres, et son prix se règle d'après la loi de l'offre et de la demande. Celle-ci fixe donc le taux d'intérêt. Le capital, en tant que tel, entre ici dans la circulation.

Si les capitalistes financiers et les capitalistes industriels forment deux classes particulières, c'est que le profit est en mesure de se ramifier en deux sortes de revenus. Ces deux catégories de capitalistes n'expriment rien d'autre que ce fait. Cette scission doit se réaliser et le profit se subdiviser en ces deux formes distinctes de revenus, pour que ces deux classes particulières puissent se développer.
L'intérêt est une forme plus ancienne que le profit. En Inde, le montant de l'intérêt pour les paysans du commun n'indique en aucune manière quel est le montant du profit, mais bien plutôt que le profit et même une partie du salaire sont appropriés sous forme d'intérêt par l'usurier. Il faut avoir un sens historique à la Carey (243) pour comparer cet intérêt avec celui qui règne sur le marché financier anglais et que paie le capitaliste anglais, et pour en déduire la différence entre le « taux de travail » (la participation du travailleur au produit) de l'ouvrier anglais et celui de l'ouvrier indien. En revanche, il aurait pu lui comparer l'intérêt que les tisserands à main paient en Angleterre, dans le Derbyshire par exemple, lorsque le capitaliste leur avance (prête) la matière première et l'instrument. Il aurait trouvé alors que l'intérêt est si élevé qu'après avoir réglé tous les débours, le travailleur est encore à la fin le débiteur, puisqu'il rembourse au capitaliste non seulement ses avances, mais y ajoute gratuitement, par-dessus le marché, son propre travail.

Historiquement, la forme du profit industriel ne se développe qu'à partir du moment où le capital ne coexiste plus directement avec le travailleur autonome. Le profit est donc à l'origine déterminé par l'intérêt. En revanche, dans l'économie bourgeoise, l'intérêt est déterminé par le profit, dont il est une portion. Le profit doit donc être assez élevé pour qu'une partie puisse en être retranchée à titre d'intérêt.

Historiquement, le processus est inverse. L'intérêt doit être déprimé au point qu'une partie de l'excédent puisse se rendre autonome sous forme de profit.

Il y a un rapport naturel entre le salaire et le profit, entre le travail nécessaire et le surtravail. Mais, ce rapport existe-t-il entre le profit et l'intérêt, à l'image de celui qui est déterminé par la concurrence entre les deux classes issues de ces diverses formes de revenu? Pour que cette concurrence et ces deux classes existent, il faut supposer au préalable que la plus-value se décompose en profit et en intérêt (Angl.).

Considéré en général, le capital est-il une abstraction? Si je considère par exemple le capital total d'une nation, à la différence du salaire total (ou de la propriété foncière totale), ou si je considère le capital comme la base économique générale d'une classe à la différence d'une autre classe, je le considère en général. C'est comme si je considérais par exemple la physiologie de l'homme à la différence de celle de l'animal.

La véritable différence entre profit et intérêt réside dans l'existence d'une classe de financiers capitalistes qui s'oppose à la classe industrielle des capitalistes. Cette dualité de classe suppose au préalable que la plus-value produite par le capital se soit scindée en deux.

L'économie politique se préoccupe des formes sociales spécifiques de la richesse, ou plutôt de la production de richesse. Qu'elle soit subjective comme le travail, ou objective comme les produits destinés à satisfaire les besoins naturels ou historiques, la substance de la richesse apparaît tout d'abord commune à toutes les périodes de production. En conséquence, cette substance apparaît tout d'abord comme une simple condition préalable qui se situe tout à fait en dehors de la sphère d'investigation de l'économie politique : elle n'y entre qu'à partir du moment où elle est modélisée par les rapports de forme ou bien qu'elle apparait comme modifiant ceux-ci.

Les généralités qu'il est d'usage de répéter à ce propos ne sont que des abstractions qui n'avaient de valeur historique qu'au moment où les économistes tentaient, au prix de grands efforts, de démêler pour la première fois la forme de la substance pour en faire l'objet de leurs études. Plus tard, elles deviennent des lieux communs racornis, d'autant plus écorçants qu'elles ont des prétentions scientifiques, comme on le voit dans les bavardages des économistes allemands sur la notion de « biens ».

Ce qui est essentiel, c'est que l'intérêt aussi bien que le profit expriment des rapports du capital. Le capital porteur d'intérêt ne fait pas face sous cette forme au travail, mais au capital créateur de profit. Dans tous les modes de production plus ou moins liés à la valeur d'échange, on voit surgir nécessairement le rapport suivant : d'un côté, il y a le travailleur encore indépendant, c'est-à-dire non salarié; mais de l'autre côté, il y a déjà les conditions objectives du travail qui ont acquis une existence séparée de lui, en étant la propriété d'une classe particulière, celle des usuriers.

Ce processus va de pair avec le développement de la richesse des marchands et des gens d'argent qui entrent
le cuivre dont elles étaient faites ayant été acheté pour 73 503 l.s.» (Angl.).

« D’après Thomas Culpeper (1641), Josiah Child (1670), Paterson (1694) et Locke (1700), la richesse est liée à la baisse du taux d’intérêt de l’or et de l’argent, qui s’est imposée d’elle-même et s’est poursuivie en Angleterre au cours de quelque deux siècles », affirme Ganilh (248).

Lorsqu’en opposition à Locke, Hume rattache le taux d’intérêt au taux de profit, il avait devant les yeux un développement bien supérieur du capital; c’est encore plus vrai de Bentham qui écrivit son plaidoyer en faveur de l’usure à la fin du XVIIIe siècle. (De Henry VIII à Anne l’intérêt avait été abaissé par la loi).

John St. Mill (249) affirme : « Dans chaque pays, il y a 1° une classe de producteurs et 2° une classe qui possède l’argent et vit de l’intérêt de son capital. »

Enfin, Tuckett (250) écrit : « C’est par de fréquentes fluctuations mensuelles et par la mise en gage d’objets pour en avoir d’autres, tout en tirant de l’opération une somme modique, que le prix de l’argent finit par être excessif. Il y a 240 prêteurs sur gages sous licence à Londres, et environ 1 450 dans le pays... Le capital utilisé à cette fin est estimé à environ 1 million. Or, il fait trois rotations dans l’année. Le profit moyen est, à chacune d’elles, estimé à 13 1/2 %. Les classes inférieures paient donc chaque année en Angleterre un million supplémentaire pour le prêt temporaire d’un million, sans tenir compte de ce qu’elles perdent du fait de la confiscation des marchandises » (Angl.).

Comment le marchand prend la place du maître-artisan.

Poppe (251) nous fournit à ce sujet les indications suivantes : « Certains travaux peuvent uniquement être effectués en grand, ainsi par exemple la fabrication de la porcelaine, du verre, etc. Ce ne sont donc jamais des métiers. Dès le XIIIe et XIVe siècles, on a effectué en grand certaines activités. »

« Aux temps reculés, toutes les fabriques relevaient de l’artisanat, le marchand étant un simple commandi-

taire et promoteur de l’artisanat. Dans les manufactures de toile et de tissu, cela se pratiquait le plus strictement. Or, peu à peu, dans beaucoup d’endroits, les marchands s’arrogerèrent la place du maître » (sans maintenir, naturellement, les privilèges corporatifs, les traditions et les relations de l’ancien maître avec ses compagnons) « et, pour un salaire, ils mirent en œuvre des travailleurs ». C’est la raison principale pour laquelle, en Angleterre, l’industrie proprement dite s’est fixée et développé dans les villes non corporatives.

La richesse marchande.

Le capital marchand, ou l’argent tel qu’il se présente entre les mains des riches marchands, est la première forme du capital; c’est une valeur provenant exclusivement de la circulation et de l’échange, où elle se conserve, se reproduit et se multiplie.

Le but exclusif de l’ensemble de ce processus et de cette activité est donc la valeur d’échange. Les deux procès sont l’achat pour la vente, et la vente pour l’achat, cependant que prédomine la forme A — M — M et A.

L’argent et sa multiplication apparaissent comme le but exclusif de ces opérations. Le marchand n’achète pas la marchandise pour ses besoins à lui, pour leur valeur d’usage; il ne les vend pas non plus pour régler les obligations monétaires d’un contrat, ni pour obtenir d’autres marchandises destinées à satisfaire ses besoins. Son but direct, c’est l’augmentation de la valeur, et ce, sous sa forme immédiate d’argent.

La richesse marchande est tout d’abord l’argent à titre de moyen d’échange, l’argent servant d’intermédiaire dans la circulation. Le marchand échange un article contre de l’argent, et l’argent contre un article. L’argent apparaît ici comme le but en soi, mais sans se manifester pour autant dans son existence métallique. Il est ici la transformation vivante de la valeur en les deux formes marchande et monétaire : c’est à la fois l’indifférence de la valeur à l’égard de toute forme déterminée de la valeur d’usage qu’elle revêt, et sa métamor-
Deux nations peuvent procéder entre elles à des échanges d'après la loi du profit, de telle sorte qu'elles y gagnent toutes deux, bien que l'une exploite et vole constamment l'autre.

On sait que le profit peut se maintenir au-dessous de la plus-value, et le capital s'échanger en conséquence avec profit, sans qu'il se dévalorise tout entier. Il peut donc s'ensuivre que, non seulement des capitalistes privés, mais des nations tout entières, peuvent constamment effectuer des échanges, et même les reproduire à une échelle toujours croissante, sans que pour autant leur profit soit uniforme.

L'un des échangistes peut sans cesse s'approprier une fraction du surtravail de l'autre, sans lui donner quoi que ce soit en retour pour elle, et pourtant la mesure employée ici n'est pas celle de l'échange entre capitalistes et ouvriers.

L'argent dans sa troisième fonction monétaire (valeur existant pour elle-même, équivalent, etc.) : Le rôle fondamental de l'argent dans cette détermination — même sous sa forme immédiate — apparait dans les périodes de crises, de disettes, etc.; bref, toutes les fois qu'une nation se voit contrainte de régler d'un seul coup ses comptes avec une autre.

Dans sa forme métallique et immédiate, l'argent apparaît comme le seul moyen de paiement absolu, c'est-à-dire comme le seul équivalent acceptable. Il effectue un mouvement qui s'oppose directement à celui de toutes les autres marchandises. On transporte des marchandises servant de moyens de paiement du pays où elles sont le meilleur marché vers le pays où elles sont le plus cher.

Ainsi, l'argent va en sens inverse des autres marchandises dans toutes les périodes où apparaît son caractère spécifique, autrement dit, lorsqu'on réclame l'argent de préférence aux autres marchandises, parce qu'il représente la valeur existant pour elle-même, l'équivalent absolu, la richesse générale, sous la forme bien déterminée de l'or et de l'argent; bref, dans des périodes où s'évite plus ou moins la crise, soit générale, soit particulière (disette de blé par exemple).

L'or et l'argent sont alors transférés du pays où ils sont le plus cher — c'est-à-dire où le prix des marchandises est relativement tombé le plus bas — vers le pays où ils sont le moins cher, c'est-à-dire où le prix des marchandises est relativement le plus élevé.

Fullarton (288) dit à ce propos : « C'est une singularité anomalie du système économique des échanges — et elle mérite d'être notée — que le cours du transit (de l'or entre deux pays, qui l'emploient tous deux comme moyen de circulation) va toujours du pays où, à ce moment-là, ce métal est le plus cher vers le pays où il est le meilleur marché. Ainsi, une augmentation maximum du prix courant de ce métal sur le marché intérieur et une baisse de son prix sur le marché étranger expliquent la tendance aux sorties d'or consécutives à une dépression des échanges » (Angl.).

L'échange commence là où les communautés s'arrêtent; c'est pourquoi l'argent, en tant que mesure, moyen d'échange et équivalent général crées par l'échange lui-même, n'acquiert pas son importance spécifique dans le trafic intérieur, mais dans le commerce entre les divers peuples et communautés. C'est donc un moyen de paiement international par excellence (Gr.) pour liquider les dettes internationales. C'est ainsi qu'au xviie siècle, dans la période d'enfance de la société bourgeoise, l'intérêt particulier des États s'est étroitement lié à l'économie politique encore balbutiante.

Le rôle essentiel, joué par l'argent sous sa troisième forme (or et argent) dans les échanges internationaux, n'est redevenu tout à fait clair et n'a été reconnu par les économistes que depuis la succession régulière des crises monétaires de 1825, 1839, 1847 et 1857.

Les économistes se tirent d'embarras en affirmant que l'argent n'est pas réclamé ici à titre de moyen de circulation, mais de capital. C'est exact. Mais, il ne faut pas oublier, pour autant, que le capital est alors exigé sous la forme bien déterminée de l'or et de l'argent, et non sous celle d'une autre marchandise quelle qu'elle soit. L'or et l'argent remplissent la fonction de moyen de paiement international et absolu, parce qu'ils sont la monnaie à titre de valeur en soi et d'équivalent autonome.
ter. Pendant de nombreuses années, la Banque a couramment donné 77 sh. 9 d. en échange de tout l’or qu’on lui apportait pour être transformé en pièces (autrement dit, la Banque empoche 1 1/2 d. pour le monnayage qu’elle effectue « gratuitement »).

« Dès que sera finie la nouvelle frappe des souverains, et jusqu’à ce que le numéraire soit de nouveau usé, il y aura sur notre marché un obstacle efficace aux fluctuations futures du prix du lingot d’or, grâce au léger écart entre les 77 sh. 9 d. émis par la Banque et les 77 sh. 10 1/2 d. du prix de la Monnaie » (Angl.).

Contradiction entre la monnaie à titre d’étalon et d’équivalent et la monnaie à titre de moyen de circulation. Ce dernier est soumis à une usure, à une perte de poids du métal. Garnier (294) remarquait déjà : « Si un écu un peu usé était réputé valoir quelque chose de moins qu’un écu tout neuf, la circulation se trouverait continuellement arrêtée, et il n’y aurait pas un seul paiement qui ne fût matière à contestation. » (On recherche, bien sûr, dans le règne minéral — et on y choisit — la matière destinée à l’accumulation!)

Dans l’ouvrage « The Currency Theory reviewed » etc. (295), qui fut écrit en décembre 1844 pour contenter les déclarations faites peu avant dans une lettre au « Times » au sujet de l’or allégé circulant en Angleterre, on lit : « Il est évident que le numéraire, par la nature même des choses, doit se déprécier peu à peu par le simple effet de l’usure normale et inévitable. Il est matériellement impossible d’exclure entièrement de la circulation, à un moment précis, les monnaies allégées, ne fût-ce que pour un seul jour » (Angl.).

La difficulté est donc la suivante : Si l’on refuse les pièces allégées, tout étalon devient incertain. Si on les accepte, on ouvre toutes grandes les portes à l’escroquerie. Le résultat est donc toujours le même.

De fait, l’ouvrage poursuit : « L’effet, c’est qu’on met virtuellement en accusation l’ensemble des pièces d’or courantes qui seraient un moyen peu sûr et illégal pour les transactions monétaires » (Angl.).

Morrison (296) affirme : « Suivant la loi anglaise, tout souverain d’or ayant perdu plus de 0,774 grains, ne doit pas passer plus longtemps pour normal. Mais, il n’existe pas de loi semblable pour la monnaie d’argent. »

Les partisans du currency principle affirment que la valeur du moyen de circulation dépend de sa quantité (voir Fullarton, p. 15). Si la valeur du moyen de circulation est donnée, ainsi que, par ailleurs, les prix et la masse des transactions (et la vitesse de la circulation), il ne peut évidemment en circuler qu’une quantité déterminée. Les prix et la masse des transactions étant donnés, ainsi que la vitesse de la circulation, cette quantité dépend uniquement de la valeur du moyen de circulation. Cette valeur étant donnée ainsi que la vitesse de la circulation, elle dépend uniquement des prix et de la masse des transactions. La quantité se trouve ainsi déterminée.

En conséquence, s’il circule une monnaie représentative — simple signe de valeur —, l’étonal qu’elle représente déterminera la quantité susceptible de circuler. Par exemple : La quantité des billets représentant les livres ne peut pas être la même que celle des jetons représentant les shillings.

Le capital créateur de profit est le véritable capital, c’est la valeur qui se reproduit et se multiplie, tout en étant présupposée identique à elle-même et distincte de la forme qui produit de la plus-value. Le capital créateur d’intérêt est tout simplement une forme dérivée du capital créateur de profit.

Lorsque le capital se présente comme créateur de profit, conformément à sa valeur (en supposant un niveau déterminé des forces productives), la marchandise ou l’argent-marchandise (la forme qui lui correspond en tant que valeur autonome, ou, comme nous pouvons le dire maintenant : le capital réalisé) peut entrer dans la circulation en qualité de capital. À titre de capital, elle peut devenir marchandise.

Dans ce cas, c’est du capital prêté à intérêt. La forme de sa circulation — ou de l’échange qu’il subit — apparaît alors spécifiquement différente de celle que nous avons analysée jusqu’ici.

Nous avons vu que le capital se manifeste aussi bien dans sa détermination de marchandise que dans celle de la monnaie ; cependant, cela est vrai pour autant seulement qu’elles apparaissent toutes deux comme des moments d’une rotation où le capital se réalise à tour de rôle. Ce ne sont que des modes d’existence éphémères
née à sa valeur exacte que par l’exportation de la partie en surplus. En conséquence, l’école ricardienne considère que toute émission de papier-monnaie en vue de combler le vide provoqué par l’exportation de lingots et d’empêcher que les prix ne baissent « naturellement » — ce qu’ils feraient à coup sûr dans le cas contraire — revient à contrarier les lois économiques du prix, et à s’éloigner des principes qui gouverneraient nécessairement une monnaie purement métallique. (Angl.).

1er LA VALEUR

Il faut reprendre cette Section (299).
La première catégorie sous laquelle se présente la richesse bourgeoise est celle de la marchandise. La marchandise elle-même apparaît comme l’unité de deux déterminations. Elle est valeur d’usage, c’est-à-dire un objet qui satisfait un ensemble quelconque de besoins humains. Tel est son aspect matériel qui peut être commun aux époques de production les plus disparates et dont l’examen se situe donc au-delà de l’économie politique. La valeur d’usage entre dans son champ d’investigation, lorsqu’elle est modifiée par les rapports de production modernes ou lorsqu’elle influe sur ces rapports. Ce qu’on dit à ce sujet en général, et par pure convenance, se ramène à des lieux communs, qui ont une valeur historique tout au début de la science lorsque les formes sociales de la production bourgeoise vont se différencier péniblement de la matière et sont saisies au prix des plus grands efforts comme objets indépendants de la recherche.

Mais, en fait, la valeur d’usage des marchandises est une donnée préalable — la base matérielle, à laquelle s’ajoute un rapport économique déterminé. C’est ce rapport bien déterminé qui fait de la valeur d’usage une marchandise. Le blé, par exemple, possède la même valeur d’usage, qu’il soit cultivé par des esclaves, des serfs ou des travailleurs libres. Il ne perdrait pas sa valeur d’usage s’il tombait du ciel comme la neige.

Comment la valeur d’usage se transforme-t-elle en marchandise? En support de la valeur d’échange? Bien qu’elles soient directement unies dans la marchandise, la valeur d’usage et la valeur d’échange se dissocient directement. Non seulement la valeur d’échange n’est pas déterminée par la valeur d’usage, mais la marchan-
dis ne devient marchandise, ne se réalise comme valeur d'échange, qu'à partir du moment où son possesseur ne se comporte plus à son égard comme vis-à-vis d'une valeur d'usage. Ce n'est qu'au moyen de l'aliénation et de l'échange contre d'autres marchandises qu'il s'approprie des valeurs d'usage. Appropriation au moyen de l'aliénation, telle est la forme fondamentale du système social de production, dont l'expression la plus simple et la plus abstraite est la valeur d'échange.

La valeur d'usage de la marchandise est une présupposition, mais elle ne l'est pas pour celui qui se l'approprie, elle l'est pour la société en général.

Une famille de Manchester composée d'ouvriers, où les enfants ont un rapport d'échange avec leurs parents et leur paient nourriture et logis, ne représente pas plus l'organisation économique traditionnelle de la famille, que le système de l'échange privé ne représente l'économie naturelle des sociétés.

Au début, l'échange ne s'effectue pas entre les individus d'une communauté, mais là où s'arrêtent les communautés, — à leurs frontières, au point de contact entre elles.

On vient de redécouvrir récemment la propriété collective comme une curiosité particulière aux Slaves. Mais, en fait, l'Inde offre les échantillons les plus variés de telles communautés économiques, plus ou moins en décomposition, mais encore parfaitement reconnaissables. Une recherche historique minutieuse permet de la retrouver au point de départ de tous les peuples cultivés.

Le système de production fondé sur les échanges privés est avant tout la dissolution historique de ce communisme naturel. Cependant, on trouve toute une série de systèmes économiques entre le monde moderne, où la valeur d'échange domine la production tant en profondeur qu'en largeur, et les formes de société dont la base est encore constituée par la propriété commune en décomposition, sans pour autant...
BASTIAT ET CAREY

Bastiat, « Harmonies Économiques. 2e édition, Paris, 1851

Avant-propos

L'histoire de l'économie politique moderne s'achève avec Ricardo et Sismondi, auteurs antipodiques, dont l'un parle anglais et l'autre français, — tout comme elle avait commencé au XVIIe siècle avec Petty et Boisguillebert. Par la suite, la littérature politique et économique se perd, ou bien dans des compendiums éclectiques et syncrétiques dont J.-St. Mill nous fournit l'exemple (302), ou bien dans la recherche des détails de secteurs particuliers, comme par exemple Tooke dans son « Histoire des Prix » et les auteurs anglais les plus récents à propos de la circulation, qui est le seul domaine où l'on ait réellement fait des découvertes ces derniers temps. Quant aux ouvrages sur la colonisation, la propriété foncière (sous ses diverses formes), la population, etc., ils ne se distinguent pratiquement plus des anciens que par leur contenu volumineux. Ou bien, ils reprennent de vieux problèmes économiques à l'intention d'un public plus large en vue de résoudre des questions pratiques qui se posent au jour le jour, tels les écrits sur le libre échange et le protectionnisme; ou enfin, ils exagèrent tendancieusement les idées des économistes classiques, comme le font Chalmers par rapport à Mathius, Gülich par rapport à Sismondi, et, à certains égards McCulloch et Senior, dans leurs premiers ouvrages, par rapport à Ricardo.

Il s'agit bel et bien d'une littérature d'épigones, de rédites d'une élaboration formelle, d'un étalage plus grand de la matière traitée et disséquée, de la vulgarisation, d'un condensé formant un détail. Cette littérature évite de mettre en évidence les points saillants et décisifs de l'évolution, mais procède d'une part à un recensement, et d'autre part à l'étalage de menus faits. Il semble que les travaux du Yankee Carey et du Français Bastiat y fassent exception, encore que ce dernier avoue lui-même qu'il s'appuie sur le premier (503). Tous deux ont compris que le socialisme et le communisme qui s'opposent à l'économie politique, trouvent leur prémisse théorique dans l'œuvre de l'économie politique classique, et notamment chez Ricardo qui en est l'expression dernière et la plus achevée.

Tous deux estiment donc qu'ils doivent s'en prendre à la théorie qui exprime au travers de l'économie moderne le niveau atteint historiquement par la société bourgeoise, et la présentent en conséquence comme un malentendu. Ainsi par exemple, ils entendent démontrer l'harmonie des conditions de production que l'économie classique a naïvement décrétées comme antagoniques. Bien que décrivant les conditions de nations fort différentes, ils aspirent tous deux au même idéal.

Carey est le seul économiste original d'Amérique du Nord. Il appartient à un pays, où la société bourgeoise n'a pas surgi du féodalisme, mais est partie d'elle-même; où les rapports modernes ne sont pas le résultat d'un développement séculaire, mais le point de départ d'une évolution nouvelle; où l'État, sans égard aucun aux structures nationales antérieures, a été d'emblée consmis à la société bourgeoise et à son mode de production, et ne peut donc prétendre constituer une fin en soi; où la société bourgeoise, associant les forces productives du vieux monde aux gigantesques forces naturelles d'un monde nouveau, s'est développée avec une liberté de mouvement incomparable dans un cadre démesuré, et a surpassé de loin les tentatives faites ailleurs pour dominer les forces de la nature; où, enfin, les contradictions de la société bourgeoise apparaissent seulement comme des phénomènes transitoires.

Les rapports de production de cet immense nouveau monde se sont développés de manière si spontanée et si heureuse que Carey est enclin à les considérer comme les conditions normales et éternelles de la production.
En d'autres termes : qui nierait que l'universalité du travail salarié implique un développement des forces productives plus grand que dans les phases précédant le travail salarié? Comment les socialistes peuvent-ils formuler des revendications plus hautes, s'ils n'admettent pas le développement supérieur des forces productives sociales créées par le travail salarié? C'est là tout simplement la prémisse de leurs revendications.

Note. — La première forme universelle du salaire, c'est la solde militaire, au moment où disparaissent les armées nationales et les milices bourgeoises. D'abord, ce sont des mercenaires, qui ont cessé d'être des bourgeois (306).

2° On ne peut s'attarder davantage sur ces absurdités. Abandonnons donc M. Bastiat à son sort.

Extrait du Cahier M

INDEX RELATIF
(A LA PREMIERE PARTIE
DES 7 CAHIERS)

(Première version)

I. — LA VALEUR


II. — LA MONNAIE

Généralités. Passage de la valeur dans la monnaie. C'est directement le produit de l'échange. Les trois fonctions de la monnaie (Bailey).

1° La monnaie en tant qu'écran Si l'on désigne le papier-monnaie d'après l'or et l'argent, qu'il soit légalement convertible ou non, on affirme qu'il doit être échangeable contre la quantité d'or ou d'argent qu'il représente. Lorsqu'il ne l'est plus, il est déprécié, qu'il soit légalement convertible ou non. L'or et l'argent, en tant que monnaie de compte, n'expriment aucune valeur, mais seulement une partie aliquote de leur matière. Leur titre diffère de leur valeur : ils sont leurs propres dénominateurs. C'est pourquoi, nominalement au moins, ils ne peuvent se dépré-